

**JEAN, ARCHIDUC D'AUTRICHE**  
**ET**  
**CHARLES PICTET DE ROCHEMONT**

**CORRESPONDANCE**  
**(1815-1824)**

## INTRODUCTION

Charles Pictet (1755-1824) <sup>(1)</sup>, appelé Pictet de Rochemont selon l'usage genevois qui voulait que l'homme marié joignît à son nom celui de sa femme, fut d'abord officier dans un régiment suisse au service de France ; revenu à Genève en 1786, membre du Grand Conseil, la révolution genevoise de 1792 puis l'annexion de la république par la France en 1798 l'écarta des magistratures.

Agronome dans son domaine de Lancy près de Genève, il fonda en 1796 avec son frère, le physicien Marc Auguste Pictet, et leur ami commun, Frédéric Maurice, maire de Genève, la Bibliothèque britannique (rebaptisée en 1816 Bibliothèque universelle). Ce périodique apolitique, dont il rédigea les cahiers consacrés à l'agriculture, allait, malgré la guerre et le blocus continental, répandre sur le continent les découvertes scientifiques, la littérature et les idées anglaises. Pictet introduisit dans la région genevoise l'élevage des moutons de la race espagnole appelée mérinos à partir de bêtes achetées aux bergeries de Rambouillet ; son troupeau étant bientôt devenu fameux, il obtint du tsar Alexandre une importante concession de terres près d'Odessa où il fit passer quelque 800 béliers et brebis. <sup>(2)</sup> Ses talents d'agronome et ses écrits le firent bientôt connaître dans toute l'Europe.

Membre du Conseil d'Etat quand Genève eut recouvré son indépendance et devint canton suisse, Pictet fut député auprès des souverains alliés réunis en janvier 1814 à Bâle, où le baron de Stein le nomma secrétaire général de l'administration des territoires français conquis avec le titre de Conseiller d'Etat russe. Il ne remplit pas ses fonctions, presque aussitôt supprimées. Député de Genève au premier congrès de Paris et au congrès de Vienne, ministre plénipotentiaire de la Confédération au second congrès de Paris et à Turin, il obtint la cession de communes françaises et sardes, qui permit d'arrondir le territoire du canton de Genève et d'assurer sa contiguïté avec la Suisse, et la neutralisation de la Savoie du Nord. Il a rédigé la déclaration solennelle par laquelle les puissances reconnurent, le 20 novembre 1815, que « la neutralité et l'inviolabilité de la Suisse et son indépendance de toute influence étrangère sont dans les vrais intérêts de la politique de l'Europe entière. » <sup>(3)</sup>

L'archiduc Jean d'Autriche (1782-1859), est le septième des huit fils de l'empereur Léopold II ; l'aîné régna d'abord sur le Saint Empire sous le nom de François II, puis dès 1806 sur l'empire d'Autriche sous celui de François I. Jean abandonna la carrière militaire, après avoir été défait en 1800 par Moreau à Hohenlinden, pour œuvrer, sans autre fonction officielle que celle de directeur général du génie et des fortifications, au développement de l'économie et à l'avancement des sciences et des arts dans l'empire en général et en Styrie en particulier. Passionné d'agriculture, il a pratiqué l'agronomie dans ses domaines de Thernberg et Brandhof en Basse Autriche. Entre autres fondations d'utilité publique, il a créé en 1811 à Graz le Joanneum, à la fois institut d'enseignement, musée et bibliothèque. Ennemi des mondanités, n'aimant que la vie simple et utile, il avait en politique une vision assez pessimiste de l'avenir dont on trouvera maints exemples dans ses lettres. Prince éclairé, jouissant de la confiance générale, l'Assemblée Nationale de Francfort le nommera en 1848 régent de l'empire.

Pictet a fait la connaissance de l'archiduc Jean, abonné à la Bibliothèque britannique, pendant le congrès de Vienne ; il a relaté dans sa correspondance diplomatique et, sur un autre ton, dans les lettres qu'il envoie à sa famille, les nombreux entretiens qu'il avait avec lui ; une relation de confiance assez remarquable, fondée sur une similitude d'intérêts, de goûts et de caractères, s'est alors établie entre les deux hommes.<sup>(4)</sup> En juin 1815, Pictet alla trouver l'archiduc Jean à Saint-Maurice, lors du passage à travers la Suisse d'une armée autrichienne venue d'Italie, puis lui rendit visite à Bâle pendant le siège de la forteresse de Huningue qu'il commandait, avant de se rendre au second congrès de Paris pendant lequel les deux hommes se virent chaque jour jusqu'au départ de l'archiduc, qui allait visiter l'Angleterre. Pictet écrit alors, le 19 octobre, à Albert Turrettini, secrétaire d'Etat : « Je pris congé hier de l'archiduc Jean, presque avec émotion. Il a voulu une lettre de moi pour mon neveu Lullin, m'a fait promettre de lui écrire etc. etc. Il ne m'en veut d'aucune des vérités que je lui ai dites. Je compte sur lui comme s'il n'était pas un prince. »

Leur correspondance s'étend d'avril 1815 à juin 1824, quelques mois avant la mort de Pictet. Elle a d'abord porté sur des questions politiques, telles que les frontières et les institutions, notamment militaires, dont la Suisse allait devoir se doter ; l'archiduc y manifesta un vif intérêt pour le pays de ses ancêtres : comme Pictet, il le voulait fort et indépendant de toute influence extérieure, et on peut regretter qu'il n'ait pas été en mesure de plaider à Paris, face aux diplomates, les arguments en faveur d'une frontière avec la France plus facile à défendre. Les lettres plus tardives traitent d'agronomie et de divers sujets touchant l'actualité politique et sociale, sujets sur lesquels l'archiduc s'exprime avec beaucoup d'abandon. On le verra aussi publier anonymement dans la Bibliothèque universelle le compte rendu du voyage d'étude qu'il fit en 1816 en Angleterre, avec son frère Louis.

Trois lettres de Pictet (n<sup>os</sup> 2 et 3, d'après des brouillons que je n'ai pas retrouvés, et 11), ainsi que deux de l'archiduc (n<sup>os</sup> 4 et 6), ont été publiées en partie, celles de l'archiduc en corrigeant syntaxe et orthographe, par Edmond Pictet dans la biographie qu'il a écrite de son aïeul<sup>(5)</sup>. Les autres sont inédites.

Toutes les lettres de l'archiduc sont de sa main ; les n<sup>os</sup> 4, 6, 10, 12, 13 et 14 sont conservées dans les papiers de famille d'un descendant de Pictet, les seize suivantes se trouvent aux Archives d'Etat de Genève.<sup>(6)</sup> Neuf lettres de Pictet, les autres n'ayant apparemment pas été conservées, se trouvent dans les archives Meran, déposées par les descendants de l'archiduc Jean au Steiermärkisches Landesarchiv à Graz.<sup>(7)</sup>

L'orthographe, la syntaxe et la ponctuation ont été respectées, et quelques paragraphes introduits pour alléger un texte très serré.

François Ch. Pictet  
Printemps 2112

1. J.D. Candaux : Histoire de la famille Pictet 1474-1974.

Paul Widmer : Charles Pictet de Rochemont, der Genfer Patrizier auf dem Wiener Kongress, in : Schweizer Aussenpolitik und Diplomatie, Ammann 2003.

2. Cf. : Des bergeries familiales d'Odessa à la légation royale de Bavière à Paris, Charles René Pictet de Rochemont 1787-1956. ([www.archivesfamillepictet.ch](http://www.archivesfamillepictet.ch)).

3. Cf. : Correspondance diplomatique de Charles Pictet de Rochemont et de François D'Ivernois, Paris, Vienne, Turin, 1814-1816 éd. par Lucien Cramer, 2 vol. Genève et Paris 1914.

4. Cf. : Charles Pictet de Rochemont, lettres écrites à sa famille pendant ses missions diplomatiques, Bâle, Paris, Vienne, Paris, Turin 1814-1816. ([www.archivesfamillepictet.ch](http://www.archivesfamillepictet.ch)).

5. Edmond Pictet : Biographie, travaux et correspondance diplomatique de Charles Pictet de Rochemont, Genève, Georg, 1892.

6. AEG, Archives de familles, première série, Pictet de Rochemont 3 (correspondance privée 1794-1824, répertoire).

7. Je remercie ici très vivement le comte Franz von Harnoncourt-Unverzagt qui en a très aimablement autorisé la reproduction et la publication.

\*\*\*

Genève le 26 avril 1815

[1]

Monseigneur

Quoique je me doute bien que Votre Altesse Imperiale, au milieu de ses grandes et importantes occupations, ne pourra guères trouver un moment pour me repondre, je veux prendre acte de la bonté qu'Elle a eue de me permettre de Lui ecrire directement. Je veux Lui adresser encore une fois les temoignages de ma reconnoissance pour les bontés dont Elle m'a comblé à Vienne. Si je puis en croire les papiers et les lettres particulières, Votre Altesse seroit appelée à de hautes fonctions, telles que souvent mes vœux les ont anticipées pour Vous Monseigneur, et surtout pour ceux qui seront soumis à la bienfaisante influence de votre administration.

Je rappelle à Votre Altesse qu'Elle peut disposer de moi en tout ce à quoi Elle me jugera utile à la cause de l'humanité, expression qui, dans le sens où Votre Altesse est digne de l'entendre, embrasse tous les interêts de notre vocation sur la terre.

La confiance de mes concitoyens vient de me revêtir de la première place militaire du pays. Il faut, bongré malgré, quitter ma charrue pour l'épée. Je ne puis pas dire que j'y aye regret, puisque je m'associe par là aux efforts de la portion la plus respectable de la population de l'Europe, contre une vraie peste sociale, mais j'en déplore la nécessité ; et quelque confiance que j'aye dans les resultats militaires, et dans les évènements prochains, je ne pense pas que le chapitre des commotions soit prêt à finir. Nous avons ici le plus grand dévouement à la bonne cause. Quoiqu'on eût complètement dénué notre place, le zèle des Genevois a fait des miracles pour pourvoir à la défense ; et cas arrivant, nous nous rendrons dignes, je l'espère, de la faveur que nous ont montrée les Puissances alliées, et de l'avantage d'être agrégés desormais à la Suisse. Je continue à recommander notre ville à la haute protection de Votre Altesse Imperiale.

Je suis avec respect Monseigneur, de Votre Altesse Imperiale le très humble et obeissant serviteur

C. Pictet de Rochemont  
Cons<sup>r</sup> d'Etat Command<sup>t</sup>

Pictet a quitté Vienne, où il représentait la république de Genève au congrès, au début d'avril ; le conseil d'Etat le nomma le 22, aussitôt après son arrivée, commandant des forces armées genevoises. Les souverains alliés, ayant appris que Napoléon, échappé de l'île d'Elbe était de retour en France, l'ont déclaré hors la loi le 13 mars. Les dispositions finales du congrès stipuleront que la France déplacera sa ligne de douanes de manière à ce que la communication de Genève avec la Suisse par Versoix, territoire français, soit toujours libre, ce qui, sans assurer la contiguïté avec la Suisse, constitue un progrès par rapport à l'acte final du premier congrès de Paris, qui ne prévoyait que l'usage en commun de la route par la France et Genève. Par ailleurs, la neutralité perpétuelle de la Suisse devait être reconnue après que la Diète fédérale aura déclaré accéder à ce statut. Les armées autrichienne, russe et prussienne se préparent à envahir la France. Le 24 avril, la majorité des cantons a accepté la convention qui admettait Genève dans la Confédération. Les deux représentants de Genève seront reçus le 27 par la Diète ; la ratification de tous les cantons étant parvenue à celle-ci, l'Acte authentique sera signé le 19 mai. Depuis l'arrivée triomphale de Napoléon à Paris le 20 mars, Genève est menacée par les forces françaises stationnées en Savoie et bientôt dans le pays de Gex.

Dans plusieurs de ses lettres de Vienne, Pictet a rapporté à sa famille une rumeur selon laquelle l'archiduc Jean serait nommé à Milan vice-roi du royaume de Lombardie-Vénétie. Cette fonction sera confiée à son frère l'archiduc Rainer.

[2]

[Genève] 6 mai

Monseigneur,

Je demande à Votre Altesse Impériale la permission de l'entretenir un moment de la position présente de la Suisse.

Un officier autrichien, envoyé de Milan, nous dit que le projet des généraux de Sa Majesté Impériale est de passer avec un corps d'armée par le Simplon, tandis qu'un autre corps passera par Bâle.

Jusqu'ici il a convenu à Napoléon de ménager la Confédération, mais tout indique que les troupes françaises stationnées dans le voisinage de Genève et de Bâle ont ordre d'entrer en Suisse au moment où le territoire helvétique sera violé par les Alliés. Dans cette supposition les Suisses se diviseront. La moitié, peut-être, de la nation se déclarera pour les Français et se joindra à eux contre les Alliés. On se battra en Suisse. Napoléon y portera tous ses moyens disponibles. Il y versera ses nombreuses levées pour y prolonger la lutte, et dans ce pays, si coupé et si difficile, qui peut dire jusqu'à quel point la résistance des Français, aidés d'une partie de la population, serait efficace, et pendant combien de temps les armées seraient arrêtées en Suisse ? Le plan de campagne qui fait passer les armées par Bâle et le Simplon suppose que ce sera sans résistance et sans perte de temps. Mais s'il en était autrement et que ce projet attirât sur la Suisse une grande masse de forces françaises, l'exécution du plan général en souffrirait beaucoup, et suivant le résultat des événements qui se passeraient en Suisse, qui sait même si les Français ne pourraient point reprendre l'offensive sur les contrées dont l'abord leur est aujourd'hui fermé ?

Je prie Votre Altesse Impériale de supposer maintenant que les Puissances, respectant la neutralité du territoire helvétique qu'elles viennent de proclamer, n'entrent en France que de Mayence à la mer et de Chambéry à Nice. La Suisse dès lors demeure impénétrable aux Français, car les Suisses resteront unis, comme ils le sont aujourd'hui, dans la défense de leurs frontières. Une scission entre eux ne peut résulter que de l'entrée des Alliés dans leur pays ; s'ils peuvent être rassurés sur ce dernier point, ils résisteront aux armées françaises avec la plus grande énergie et un parfait accord. Je parle à Votre Altesse Impériale avec une pleine connaissance des faits et des dispositions de la Suisse, et je n'envisage ici que l'intérêt évident de la cause des Alliés

Après différents sondages, les représentants des Alliés auprès de la Diète inviteront formellement le 8 mai la Suisse à se joindre à la coalition et à leur accorder la faculté de faire passer des troupes par son territoire. Bien que le congrès de Vienne ait prévu que la Suisse serait neutre, ce qui sera confirmé à Paris en novembre, tous les cantons, sauf Vaud, Bâle et le Tessin, approuvèrent la convention conclue à cet effet le 20 mai.

[3]

[Genève] le 5 juin

[...] Nous éprouvons déjà les effets de la bienveillance et de la sagesse de Votre Altesse Impériale dans la nouvelle direction imprimée aux colonnes qui devaient prendre la route du Simplon. Puisse l'heureuse influence de vos conseils, Monseigneur, faire aussi préférer les pontons sous Huningue au pont de Bâle, sans doute plus commode mais que, malgré la convention du 20 mai, on n'emploierait pas sans risquer de diviser la Suisse.

De quelque manière que l'on envisage les dispositions des Vaudois, – soit qu'on déteste leur attachement à l'ennemi du genre humain ou qu'on excuse leur reconnaissance envers celui qui les a constitués en nation, – soit qu'on les regarde comme des sujets révoltés ou comme un peuple qui a des droits sacrés à l'indépendance, – toujours est-il vrai que le sentiment presque général des Vaudois est en faveur de Napoléon. La violence imprudente de quelques-uns de leurs anciens maîtres nourrit ce sentiment qu'on aurait pu amortir ou éteindre par la modération, la confiance, et par la profession ouverte d'une renonciation franche et entière.

La convention du 20 mai, embrassée avec empressement par Berne et les cantons qui sont sous son influence, a dû naturellement être rejetée par celui de Vaud. Cette convention, qui associe la Suisse au système de l'Europe, pourra bien, aussi longtemps que les Puissances n'emprunteront pas le système helvétique, ne pas déterminer la scission des Vaudois, mais il est à craindre que cette scission ne soit l'effet immédiat de l'entrée des Alliés dans notre pays. Avec un ennemi aussi habile à tirer parti des circonstances que l'est Napoléon, je demande à Votre Altesse Impériale quelles ne pourraient pas être les conséquences de cette séparation du canton de Vaud du reste de la Suisse, et s'il convient aux Alliés de donner à leur adversaire un tel avantage ?

Nous avons, le 30 Mai, dans notre Conseil d'Etat, accepté à l'unanimité des suffrages la convention du 20. Elle a été ratifiée, le 3 juin, par le Conseil Souverain à une majorité de 150 voix contre 82. Le sentiment profond de la reconnaissance envers les Puissances qui nous ont restaurés et dotés, l'attachement et la déférence à la Confédération qui nous a admis dans son sein, ont dicté cette résolution. Si vous daignez observer, Monseigneur, qu'elle a été prise, sous le canon des Français, par une population manufacturière dont les principaux intérêts sont en France ; que notre ville peut être cernée, affamée d'un jour à l'autre, ou brûlée par un ordre de Napoléon ; si vous daignez observer encore que le canton de Vaud nous sépare du reste de la Suisse ; que nous n'avons pas 3500 hommes en tout pour défendre des ouvrages qui en exigeraient 15.000 et qui sont dominés de partout ; enfin si vous voulez bien considérer, Monseigneur, que le corps d'armée suisse le plus voisin est à vingt lieues de nous, tandis que l'armée française, plus nombreuse et plus proche de nos murs, peut se jeter dans le canton de Vaud et nous couper tout secours, Votre Altesse Impériale jugera sans doute qu'il y a quelque énergie parmi nous. [...]

On lit dans le registre du Conseil d'Etat à la date du 5 juin : « M<sup>r</sup> le Cons<sup>r</sup> Pictet ayant été, avec l'autorisation de Messieurs les Syndics, voir S.A.I. l'Archiduc Jean d'Autriche à son passage à St-Maurice pour aller en Suisse, a rapporté que le 31 mai il avoit eu l'honneur de le voir à St-Maurice, et qu'il avoit eu une longue conversation avec lui, non en sa qualité de Conseiller d'Etat, mais comme ayant été honoré de ses bontés à Vienne. Il en a été très bien accueilli et S.A.I. lui a dit les choses les plus agréables, témoignant son attachement pour la Suisse et de l'intérêt pour Genève. »

Favorables à la France révolutionnaire par hostilité envers Berne, les Vaudois ont dans les milieux suisses conservateurs une solide réputation de Jacobins.

Entrées en Suisse par les cols du Simplon (54.000 hommes) et du Grand Saint-Bernard (5700 hommes), les troupes autrichiennes traversèrent sans incident, en deux colonnes, le canton de Vaud et le Chablais sans s'arrêter à Genève.

C'est pendant mon dernier séjour à Heidelberg que je reçus votre lettre adressée à Lörrach, j'en fis le meilleur usage, et le prince Metternich étant arrivé je lui en communiquai le contenu en le priant de vouloir bien soumettre à Sa Majesté ce que les braves Genevois avoient fait, et de leur accorder une lettre par la quelle il leur marquat sa satisfaction ; cela me fut promis, et j'espère que si elle ne vous est déjà parvenue directement, de la recevoir ces jours-ci. Toujours en chemin, séparé du quartier général de Sa Majesté et la communication étant aussi longtems interrompue que la jonction de tous les corps et armées ne se soit effectuée près de Nancy, je n'ai pu encore rien apprendre ni faire souvenir le Prince. C'est apresent qu'étant fixé ici à Basle que je profiterai de la première occasion pour le faire.

Nos nouvelles sont très bonnes, l'état de l'intérieur de la France ne se laisse comparer qu'avec une rûche à miel qui a perdu sa reine, il paroît qu'il y règne la plus grande confusion, tant mieux, on épargnera beaucoup de sang, et on pourra les arranger de manière à n'avoir plus raison de la craindre. L'Alsace est balaiyée, le prince royal de Wurtemberg a battu et jetté dans Strasbourg Rapp, toutes les forteresses sont bloquées, la prise de Montbeillard fera marcher Lecourbe qui tenoit encore dans un camp très retranché près de Belfort. Wrede étoit à Nancy où on avoit crié vive le Roi !! Wellington et Blücher avançoient vers Paris. De votre coté les affaires vont on ne peut pas mieux, Lyon sera à cette heure occupé, Genève est donc délivrée de son état de siège, et jouira à ce que j'espère bientôt lors que nos troupes seront passées d'un parfait état de paix.

Basle n'est pas encore dans la même situation, Monsieur Barbanègre a pris la fantaisie de nous lancer une vingtaine de bombes qui heureusement tombèrent dans les jardins du fauxbourg de St Jean, mais ne firent aucun mal, les pauvres Baslois en étoient consternés, je trouvai moyen de faire cesser cette farce, et depuis ce tems là le canon ne tône que sur les déserteurs qui sortent de la forteresse par bandes entières ; j'ai éprouvé à sommer le commandant lui laissant du tems pour réfléchir et en bien traitant les déserteurs (tous des paysans que je renvoye dans leurs foyers), j'espère le faire mourir de consommation, moyennant la désertion qui va augmenter. Ce seroit un vrai bonheur de voir tomber cette forteresse, j'ai requis les cantons de me donner ce qu'ils ont d'artillerie dans leurs arsenaux, mortiers, obusiers de gros calibre et pièce de 24 ou 18 de canon. Zurich m'a envoyé deux gros mortiers et 3 pièces de 24. Basle me donne ce que je puis trouver, si seulement les autres ont quelque chose, mon artillerie de siège est en chemin, mais je crains qu'elle n'arrive avant quelques semaines, tems si précieux dans les circonstances actuelles. Huningue prise, j'ai l'ordre de la raser, et vous pouvez etre persuadé que cela se fera avec une activité toute particulière. La Suisse seroit par là délivrée d'une gêne qui influoit au moins sur les cantons qui en étoient voisins.

Les bloquades de Belfort, Brisac et Schlettstadt me sont confiées mais je les regarde de second ordre et je concentre tous mes soins pour Huningue. Il seroit tems qu'un peu de bonheur voulut me favoriser, car c'est une chose ennuyeuse que de regarder une place et ne pouvoir l'attaquer.

Vous aurez surement lu l'ordre du jour du général Bachmann je n'y trouve rien à redire, il parle d'une manière digne d'un Suisse, cependant on y a trouvé ici qu'il n'étoit pas autorisé de parler ainsi etc. etc. ! Sincèrement parlé comme les choses sont il n'y a plus rien à risquer



pour la Suisse et ce qu'elle fait ne peut que lui procurer la bienveillance des alliés, cet esprit de précaution, de lenteur, cet esprit marchand, et ce terrible attachement à tout ce qui est formes et méthode etc. n'est pas fait pour nos circonstances, j'estime et respecte les Baslois, leur esprit d'ordre dans leurs ménages, la simplicité de mœurs, la sobriété, enfin cette bonhomie suisse, tout cela me plaît, mais je voudrai voir réunies ces vertus avec un esprit républicain énergique qui prit des mesures fermes, et décidées, et cela dans les premiers moments.

Vous savez que je suis très attaché à la Suisse, je lui désire tout le bonheur possible et la jouissance de ses droits et de sa liberté sans être troublée, mais elle est hors de l'usage de ce qu'il faut dans nos tems, il lui auroit fallu une défense active de son pays pendant une campagne, pour rendre l'élan patriotique aux magistrats et la pratique de notre métier au militaire. Le brave colonel d'Afry me fit voir 8000 Suisses sous les armes, c'étoit les bataillons de l'Argovie, Turgovie, St Galle, Zurich, Pays de Vaud, Appenzell, Grisons, et Tessin, Basle, une bien belle troupe en bon état et qui sûrement fera son devoir, mais c'est un esprit bien différent de ces officiers et des magistrats. Affry est parti avec sa troupe me laissant ici le colonel Lichtenhahn avec 4 batt[ailons] qui défendent le territoire de Basle et forment conjointement avec mes gens la blockade.

Fellenberg est un homme bien respectable, j'ai admiré son école des pauvres et le reste de ses institutions ; j'ai trouvé en lui un homme qui réunit la tête réfléchie et froide, avec un cœur chaud, qui aime sa patrie sans en méconnoître les parties foibles, dommage qu'il n'est pas dans les places qui conduisent les affaires de sa république.

Sur mon voyage depuis St Maurice jusqu'à Schaffhouse je pourrai beaucoup écrire, j'ai vu un beau et bon pays, ne regrettant que de devoir courir la poste, j'ai trouvé tant de choses qui me retraçoient mes bons montagnards, tant de ressemblance, aussi si jamais je pouvois me procurer le tems et la permission, je désirerai bien revoir ces contrées de même que celles que je n'ai pu visiter. Je ne m'étois pas trompé en nos bons Vallaisans, ce pauvres gens que n'ont-ils fait. Je termine ma lettre, vous me répondrez, j'en ferai de même, voila donc notre correspondance établie.

Jean

[rép. le 8 par courrier extr.]

Napoléon a été défait à Waterloo le 18 juin. La forteresse de Huningue, qui menace Bâle, résiste encore.

Niklaus Franz von Bachmann (1740-1831), officier général au service de France et du Piémont-Sardaigne, avait été nommé commandant en chef des troupes confédérées qui occupèrent une partie de la Franche-Comté. Les difficultés de cette campagne peu glorieuse, marquée par des actes d'indiscipline et des dissensions avec la Diète, l'amènèrent à donner sa démission le 26 juillet.

Philippe Emmanuel de Fellenberg (1771-1844), de Berne, avait créé à Hofwyl un institut d'éducation pour jeunes gens de toutes conditions sociales, y compris pour les pauvres, dans une école particulière. On y combinait les études avec les exercices physiques et les travaux pratiques notamment ceux des champs dans la ferme modèle qui faisait partie de l'établissement. Pictet a fait beaucoup, durant ses missions diplomatiques, pour faire connaître l'oeuvre remarquable de son ami Fellenberg, auquel il avait confié son fils Adolphe.

Genève le 8 Juillet 1815

[5]

Monseigneur

Il n'y a pas plus de trois heures que l'on m'a remis la lettre que Votre Altesse Imperiale a eu la bonté de m'adresser le 3 de ce mois. J'ignore la cause de ce retard.

Je n'ai pas perdu un instant pour faire assembler le Conseil d'Etat, et pour lui en communiquer le contenu. Les expressions de bienveillance de Votre Altesse envers Genève ont excité toute notre reconnoissance.

Nous souffrons de penser que l'artillerie de siège que Votre Altesse Imperiale doit employer contre la place d'Huningue, soit si lente à arriver, et que le calibre convenable ne se trouve pas en plus grande abondance dans les cantons à partir de Basle. Quoique Votre Altesse mentionne le calibre de 18, comme le plus foible qui convienne à l'objet, et que nous n'ayons pas de plus fortes pièces que du 16 irregulier, c'est-à-dire un peu plus fort que le calibre français (le diamètre de l'âme de nos pièces de 16 est de 4 pouces 9 lignes 7/12<sup>es</sup> mesure de France, ou pied de Roi), le Conseil d'Etat a pensé qu'il pourroit vous être agreable, Monseigneur, de disposer de huit pièces de ce calibre et de 1500 boulets. Nous avons de plus 400 boulets de 24, qui nous sont devenus inutiles depuis que les Français nous ont enlevé les pièces qui y repondoient. Nous avons encore 4 mortiers de 13 pouces 6 lignes de France, mais ils ne sont pas montés ; plus 112 bombes de ce calibre. Enfin, trois mortiers de 10 pouces de France, montés, avec 809 bombes assorties.

Tout cela, Monseigneur, est au service de Votre Altesse Imperiale ; mais les moyens de transport nous manquent tout à fait. Nous n'avons pas des avant-trains pour faire voyager les pièces. Nos affuts, qu'il a fallu faire tout à coup, et avec du bois séché à la hâte, ne sont pas d'une solidité qui comporte une longue route. Il faudrait démonter les pièces, pour les mettre sur des chariots ; et il n'en existe point dans cette partie de la Suisse qui soient d'une construction assez forte pour ce service.

Ces obstacles matériels, absolument insurmontables pour un convoi très prompt, et tel que notre impatience d'aller au devant des vœux de Votre Altesse Imperiale nous le feroit desirer, nous forcent de nous borner à Lui expedier sans le moindre retard, un courrier extraordinaire, et à l'informer que nous commençons immédiatement l'embarquement des pièces et des projectiles que nous présumons pouvoir être utiles à l'œuvre vraiment helvétique de la destruction d'Huningue.

Selon que Votre Altesse Imperiale trouvera plus convenable de faire prendre les pièces à Lausanne, ou ici même, nous agirons au retour du courrier. Nous sommes en doute si le débarquement à Ouchi, sous Lausanne, et le chargement des pièces, n'offriroient pas plus de difficultés et de lenteurs, que leur expedition par terre, en les prenant à Genève même.

C'est un heureux presage pour les destinées futures de la Suisse, que Votre Altesse Imperiale soit chargée de la debarrasser de cette forteresse, chef d'œuvre de Vauban, qui dominoit insolemment la porte orientale de l'Helvetie. Nous en acceptons l'augure pour nous-mêmes ; et nous avons lieu d'esperer aussi que la porte occidentale ne sera plus, à l'avenir, menacée de si près.

C'est pour la seconde fois que nous sommes sauvés par la présence des troupes de Sa Majesté Imperiale, et nous nous estimerons heureux si cette artillerie que nous devons à sa generosité, peut contribuer à servir la bonne cause.

Pendant que j'écris, voilà mon fils qui arrive, et qui s'offre à servir de courrier. Je le recommande à la bienveillance de Votre Altesse Imperiale, et il pourra Lui donner sur notre place les détails qu'Elle pourra désirer.

Je suis avec respect [etc]

C. Pictet de Rochemont Cons<sup>f</sup> d'Etat

Le registre du Conseil d'Etat porte à la date du 10 juillet : « M<sup>f</sup> le Conseiller Pictet lit sa lettre à l'Archiduc Jean, et annonce que son fils est parti hier matin à 7 heures comme courrier pour porter la dite lettre au Prince. [...] Dont opiné. M<sup>f</sup> le Conseiller Pictet est remercié, copie de sa lettre à l'Archiduc sera jointe au Registre. » [Elle ne s'y trouve pas.]

Pictet compare au fort de Huningue, près de Bâle, celui de l'Ecluse (ou de la Cluse), proche de Genève.

[6]

Basle le 10 de juillet 1815

Hier en retournant du blocus de Schlettstadt et Brisac, votre fils m'apporta votre lettre, la lecture me fit comme vous pouvez l'imaginer un sensible plaisir ; j'y reconnois celui qui l'écrit et l'excellent esprit qui règne à Genève, j'aurai sûrement accepté l'offre que la république veut me faire si j'étois en état de surmonter les obstacles qui s'opposent au transport de ces pièces et des munitions, et si je n'avois appris pour mon grand plaisir l'arrivée du parc que j'attendois à Ulm, qui viendra incessamment dans nos environs. Me voila donc en état de commencer bientôt mes travaux ; si la paix ou aumoins un armistice pour le traiter ne les rende superflus, les événements de Paris la marche des armées combinées sur cette capitale (elles seront aujourd'hui dans les environs de Chalons sur Marne et Arcis) paroissent terminer cette grande lutte. J'espère que l'armistice conclu avec les ennemis nous procurera ces dernières qu'on n'a pu prendre de force et qui sont si menaçantes pour les pays avoisinants ; j'écris aujourd'hui à mon Empereur, au Prince de Metternich et de Schwarzenberg pour leur représenter la nécessité de la possession de ces places, et de la plus grande nécessité ou de les conserver pour l'Allemagne, ou devant rendre le pays, de les raser entièrement. C'est par la même occasion que je fais mon rapport concernant la république de Genève, et vous pouvez être persuadé que je ne manquerai pas de représenter la manière vraiment exemplaire dont elle s'est prononcée et dont elle a donné des preuves. Je vous prie d'être l'interprete de mes remerciements sincères envers le Conseil d'état de Genève, et de les assurer que je n'oublierai jamais cette marque de confiance qu'ils m'ont donnée, j'espère bientôt d'être en état d'interpréter ce que mon maitre me répondra. Nous laissons donc reposer l'artillerie.

Aprésent que quelque autre chose, en traversant dans plusieurs directions la haute Alsace j'ai vu un beau pays, bon je ne puis le dire, j'y ai trouvé l'esprit français qui change à tout moment comme une girouette et je partis indigné de Colmar, je vis ce peuple en 14, triste, surnois, extrêmement contre le Roi, et illuminant criant vive le Roi, jouant l'air de Henri IV. Aussi je ne pus m'empêcher de leur en témoigner tout ce qu'un honnête homme doit en sentir ; je fus si content de quitter ce pays et de me revoir dans cette ville de Basle. Ne croiriez vous pas que ce seroit apresent le tems de reprononcer la question à cause de votre territoire, je pense que peut-être la chose pourroit aller, je laisserai tomber sur cette affaire quelques mots dans mon rapport. Je serai très content si je pouvois vous marquer, quelque chose de bon. Vous avez repris la chance, je désire que je pusse en faire bientôt de même.

Le Registre porte à la date du 13 juillet : « M<sup>f</sup> le Premier syndic rapporte que le courrier envoyé par M<sup>f</sup> le Conseiller Pictet à S.A. l'Archiduc Jean d'Autriche est de retour, il propose d'entendre la réponse de l'Archiduc à M<sup>f</sup> le Cons. Pictet et d'introduire M<sup>f</sup> Pictet de Rochemont fils qui a été porteur de la dépêche de M<sup>f</sup> son Père et a eu l'honneur de voir plusieurs fois l'Archiduc Jean. On lit la lettre de l'Archiduc qui est sans date [sic] et remplie de choses flatteuses pour Genève. M<sup>f</sup> Pictet de Rochemont fils est introduit et fait un rapport très intéressant de ses conversations avec S.A. l'Archiduc Jean. Ce Prince a témoigné beaucoup de bienveillance pour la Suisse et en particulier pour Genève, il désire que nous ayons des frontières militaires et compte s'en expliquer auprès de l'Empereur et de son Ministre. Il s'est exprimé avec sévérité sur la France et sur les français et a fait des remarques sur divers cantons suisses. » Charles René a laissé un récit de sa mission (AEG, Archives de familles, 1<sup>ère</sup> série, Pictet de Rochemont, IX.)

[7]

Genève 16 Juillet 1815

Monseigneur,

M<sup>f</sup> le Chevalier Rossi, Professeur de droit à Bologne, sollicite de Votre Altesse Imperiale la faveur de quelques instans d'audience. Il m'est connu sous les rapports les plus avantageux, et je puis le designer à Votre Altesse Imperiale comme un homme plein de talents et de droiture. Il a sù que Votre Altesse Imperiale avoit eu des bontés pour moi, et je n'ai pû lui refuser une introduction auprès d'Elle.

Je suis avec respect [etc.]

C. Pictet de Rochemont  
Cons<sup>r</sup> d'Etat

#### A Son Altesse Imperiale Monseigneur Jean d'Autriche

Pellegrino Rossi (1787-1848), de Bologne, avocat, réfugié à Genève en 1815, professeur de droit à l'Académie, membre du Conseil représentatif ; ce grand libéral s'établit ensuite à Paris ; professeur de droit à l'Université et au Collège de France, membre de la Chambre des pairs, ambassadeur de France auprès du Saint-Siège, il devint ministre de l'Intérieur et des Finances des Etats pontificaux ; il fut assassiné à Rome par un fanatique pendant la révolution. Il est l'auteur d'un projet de Pacte fédéral qui, en se substituant à celui de 1815, aurait peut-être épargné à la Suisse les révolutions qui ont abouti à la constitution de 1848.

[8]

Geneve 17 Juillet 1815

Monseigneur

Je reponds à la lettre que Votre Altesse Imperiale m'a fait l'honneur de m'adresser par mon fils. Il est revenu penetré de l'accueil que vous avez daigné lui faire, Monseigneur ; et notre Conseil d'Etat a ecouté avec une respectueuse reconnoissance les témoignages de satisfaction que Votre Altesse Imperiale a bien voulu me charger de lui donner. Elle daigne maintenant me demander si ce ne seroit pas le moment de rappeler la question de notre territoire, en m'offrant de nous aider. Au risque d'abuser de la patience de Votre Altesse Imperiale, je vais confier à Sa bienveillance toute ma pensée à cet egard, et Lui faire connoître l'opinion et les vœux de mes concitoyens.

Le desenclavement des parcelles de notre petit territoire n'a pas été completté à Vienne. Nos convenances administratives demandent que nous puissions aller jusqu'aux extremités de notre empire, c'est-à-dire, faire jusqu'à une lieue et demie, sans passer sur un territoire etranger. Mais, dans la position où nous a laissé le Congrès de Vienne, malgré l'acquisition de

Carouge, nous trouvons les terres de France à un quart de lieue de nos murs du côté du Nord, les douanes de Savoye à une demie lieue du côté de l'Est, et encore les douanes de Savoye à trois quarts de lieue au Sud Ouest. Comme le système fiscal des Piémontais est encore un peu en arrière des saines idées d'économie politique, le fléau des douanes est singulièrement gênant pour notre commerce, nos subsistances, et notre administration.

Le premier besoin de notre canton est donc d'obtenir le desenclavement complet de notre territoire ; et ce vœu modeste ne suppose que l'acquisition de 8903 habitans, divisés en douze communes, dont 7 Françaises, et 5 Savoyardes. Puisque Votre Altesse Imperiale a bien voulu demander le nom des lieux qu'il nous conviendrait d'acquérir, voici, pour le cas où Elle seroit acheminée à s'en entretenir avec le Ministre, quels sont les noms des communes :

Sur terres de France : Collex Bossy, Fernex, Versoix, Meyrin, Pregny, Grand Saconnex,

Vernier : 4063 habitans

Sur terres de Savoye : Chesne Thonex, Meynier Cholex, Villelagrand, Ambilly, St Julien :

4840 habitans

Total 8903 habitans

Voilà, Monseigneur, ce qui est, en quelque sorte, l'intérêt de famille, celui sur le quel il n'y a qu'un vœu à Genève.

Quant à l'acquisition du pays de Gex, c'est une question plus helvétique encore qu'elle n'est genevoise. Elle se lie à celle d'une bonne frontière, qui comme Votre Altesse Imperiale le sait, n'a pas fait fortune à Vienne. Dans l'état des choses, voici mon raisonnement :

Je suppose que Louis XVIII sentira quelques remords de s'être laissé donner la meilleure partie de la Savoye, dont on a dépouillé son beaufrère, au traité de Paris, et qu'il va s'empresse de la restituer. Cela donnera à nos protecteurs un moyen facile de faire stipuler en notre faveur la cession des 4840 habitans que je viens d'indiquer. En recouvrant 173,000, le Roi de Sardaigne pourra bien relacher cette petite fraction, et il ne seroit probablement pas difficile d'en obtenir de lui encore autant, pour que nous eussions sur la rive gauche du Rhône ce bassin de nos montagnes qui semble destiné à la ville de Genève. Mais nous n'avons aucune ambition de conquêtes, et nous sommes, en general, plus frappés des inconvéniens d'une augmentation trop nombreuse d'habitans, que desirieux d'acquérir du territoire.

Si la Savoye est, en effet, restituée au Roi de Sardaigne, une mesure bien importante à pourvoir sera d'appliquer à la partie restituée, la clause de l'acte du Congrès du 29 mars, qui neutralise, en cas de guerre, tout ce qui appartient au Roi de Sardaigne, au Nord du village d'Ugine. En tirant le parallèle d'Ugine au Rhône, par le milieu du lac du Bourget, on laisse au nord les rivières du Cheran et du Fier, dont le cours est très encaissé, et qui prennent leurs sources dans des montagnes inaccessibles aux armées. Ces deux torrens fourniront au besoin, d'excellentes lignes de defense à l'armée helvétique chargée de garder la frontière du pays neutralisé.

Observez, Monseigneur, que dans ce cas, la position des Bauges, au nord de Montmeillan, seroit occupée par l'armée Piémontoise. Cette position ne sauroit être tournée. Elle defend l'entrée de la vallée étroite de l'Isère, et elle menaceroit sur son flanc droit et sur ses derrières, le corps d'armée Française qui après s'être emparé de Chambéry, tenteroit de deposter les Suisses, pour pousser sur Genève.

Mais il est évident que, pour que cette frontière militaire signifie quelque chose, il faut que le pays de Gex soit donné à la Suisse, et que la Valserine, le Rhône, et le Chéran deviennent sa première ligne de défense au sud-ouest. Dans un développement de vingt-cinq lieues, il n'y auroit à garder que la Faucille, la vallée du Rhône, et les ponts sur le fleuve et le Chéran. Les ponts une fois coupés, un petit corps d'armée tiendrait contre des forces considérables, et il n'y a aucune probabilité que les Français essayassent de vaincre de tels obstacles, en bravant toute l'Europe garante de la neutralité de ce pays-là.

Mais après avoir rogné avec des ciseaux cet angle saillant de la France qu'on nomme le pays de Gex, et qui est enclavé dans la Suisse, à qui le donnera-t-on ? En fera-t-on un canton séparé ? ou l'attribuera-t-on à Genève ? Si l'objet de la sûreté de la Suisse et de l'Italie étoit aussi bien rempli dans la première supposition, c'est ce que nous préfererions. Nous ne sommes pas sans craintes sur les chances inconnues d'un état de choses nouveau, sur l'amalgame difficile de deux populations aussi différentes que celle du pays de Gex et la nôtre ; sur l'association brusquée à tous les droits de nos citoyens, d'une masse d'habitants catholiques, Bonapartistes, et surtout Français, qui égale en nombre les anciens Genevois. Nous nous demandons si donner à Genève une nombreuse population d'un esprit turbulent et factieux, ce ne seroit pas plutôt donner Genève à cette population.

Vous nous trouverez timides, Monseigneur, mais il faut excuser un peuple qui a en quelque sorte pris rang de nation, et qui a été honorée dans sa petitesse, parcequ'elle n'a été ambitieuse que des conquêtes de la pensée. Il faut excuser les membres d'une famille unie qui craignent d'y introduire des éléments de discorde, et qui éclairés par l'expérience de leurs propres dissensions, repoussent tout ce qui pourroit en amener le retour.

Je ne prétends pas dire à Votre Altesse Impériale que nous repousserions le don du pays de Gex, s'il nous étoit imposé. Le sentiment des convenances de la Confédération sur ce point, et de nos devoirs envers elle, comme envers les Puissances alliées, nous fera accepter avec reconnaissance toute disposition qui aura pour objet le maintien de la neutralité, c'est-à-dire la sûreté de la Suisse et de l'Italie. Seulement alors sera-t-il à désirer qu'on ne nous impose pas l'obligation d'admettre tout à coup à la plénitude des droits politiques, des êtres qui ne sont point préparés à en user sagement, et de traiter comme des hommes faits, de véritables enfans en politique, qu'il conviendra d'élever avec paternité et sollicitude, pour ne les émanciper que par degrés. Ce n'est pas vous, Monseigneur, qui m'objecterez l'inflexible principe de l'égalité des droits. Votre Altesse Impériale sait trop comment on a abusé de tous les mots et de tous les principes ; et Elle sait aussi que l'expérience seule peut prononcer avec certitude sur les applications.

Voilà bien des détails ; et si je ne connoissais la bonté de Votre Altesse Impériale, je craindrois d'avoir abusé de sa patience. Je mets tous nos intérêts sous sa haute protection, et je suis avec respect [etc.]

C. Pictet de Rochemont  
Cons<sup>r</sup> d'Etat

Le registre du Conseil porte à la date du 18 juillet : « M<sup>r</sup> le Cons<sup>r</sup> Pictet lit son projet de réponse à S.A.I. l'Archiduc Jean d'Autriche, ce projet est approuvé. »

La veille, le Conseil avait délibéré sur ce sujet : « Augmentation présumée de territoire. M<sup>r</sup> le Conseiller Pictet lit le mémoire qu'il a été chargé de dresser sur la question du territoire qu'il peut nous convenir de demander ou d'accepter. Dont opiné. On persiste dans l'idée manifestée dans le premier tour, de demander, communication

par Versoix et désenclavement complet du mandement de Penei, et de recevoir s'il le faut le reste. On trouve de grands inconvénients à ce que partie du pays de Gex soit attribuée, soit au canton de Vaud, soit au roi de Sardaigne. On approuve les nouvelles idées de neutralisation énoncées dans le mémoire. A défaut du désenclavement de Jussy, on désire que la ligne des Douanes soit reculée et que les Genevois puissent acquérir des fonds de terre sur les frontières dans les communes qui ne font pas partie du territoire de la République. On opine sur ce qu'il est convenable que M<sup>r</sup> le Conseiller Pictet réponde à l'Archiduc Jean relativement aux frontières que nous souhaitons, et que ce Prince lui demande de désigner. »

Le long mémoire, daté du 16 juillet, dont il est question est reproduit dans Cramer, vol. II p. 3. Pictet, faisant le tour de toutes les solutions possibles y expose les avantages d'une frontière militaire telle qu'il la décrit dans la lettre qu'on vient de lire. En ce qui concerne le pays de Gex, qu'il est partisan d'acquérir en entier, il se montre optimiste quant à la possibilité d'assimiler sa population : « Une fois les barrières à l'esprit d'intrigue et de parti convenablement posées, une fois qu'on se sera assuré que quelques meneurs ne pourront pas employer à leurs vues les voix d'une grande masse d'électeurs ignorants, l'agrégation qui pourra nous être imposée deviendra bien moins redoutable. L'action lente mais sûre d'une administration sage et éclairée, d'un gouvernement bienfaisant et d'une justice impartiale, prompte et presque gratuite ; l'influence de l'éducation et la réaction de celle-ci sur les parents ; les bienfaits des riches propriétaires genevois disséminés dans le pays ; l'ascendant des lumières, l'exemple des bonnes mœurs, l'effet de bonnes lois, enfin le sentiment d'un bonheur jusqu'alors inconnu, gagneront par degrés à notre Ville l'affection de ses nouveaux citoyens et nous pouvons raisonnablement espérer que la génération qui nous succédera aura lieu d'applaudir à la résolution que nous aurons prise de ne point refuser le don d'un territoire qui nous présente, à la vérité, quelques inconvénients, mais qui offre une base plus étendue à notre prospérité, qui nous lie plus fortement à la défense de la Suisse, et qui donne de nouvelles garanties à notre indépendance. »

Le gouvernement français a combattu avec acharnement, à Vienne et aux deux congrès de Paris, tout projet de cession du pays de Gex. Outre la répugnance du roi, qui sera aussi celle du roi de Sardaigne, à abandonner à Genève des sujets catholiques à une époque où l'Eglise enseignait la damnation des protestants, elle refusait de céder une partie, si petite fût-elle, d'un territoire qui faisait partie du royaume avant la révolution, dans le cas particulier depuis 1601. Ces quelques communes, moins Ferney dont Talleyrand ne voulait pas entendre parler, seront même, sauf erreur, les seules dont la France, partout ailleurs ramenée dans ses frontières de 1790 (au lieu de 1792 au 1<sup>er</sup> congrès de Paris), aura finalement dû se séparer.

[9]

Genève le 19 Juillet 1815

Monseigneur

Votre Altesse Imperiale trouvera que je La persecute de mes lettres ; mais dans celle que j'ai eu l'honneur de lui adresser hier, je n'ai pas touché un point qui est, j'ose le dire, de la première importance, et je demande la permission d'y revenir : c'est la détermination d'une bonne frontière de Genève à Basle. Fera-t-on encore cette année comme l'année dernière ? Manquera-t-on encore l'occasion de fixer entre la Suisse et la France une délimitation propre à donner à celle des deux nations qui ne peut être que défensive, tous les moyens de résistance qui résultent d'une bonne frontière ?

On n'a jamais fait de reconnaissance exacte de la topographie militaire du pays entre Genève et Basle, parceque la France ne pouvant craindre l'agression de la Suisse, et celle-ci n'ayant jamais été en mesure d'avouer sa défiance, de la France, et d'exiger une rectification de frontière, l'intérêt de cette reconnaissance précise n'existoit ni pour la France ni pour la Suisse.

Considérez, Monseigneur, que cet intérêt existe aujourd'hui également pour la Suisse et pour l'Autriche. Celle-là est plus que jamais l'avant poste des possessions de celle-ci ; et l'Autriche aura d'autant moins à craindre, dans l'avenir, l'inquiète ambition des Français, que la Suisse aura acquis une plus grande consistance militaire. Le premier pas pour acquérir cette

consistance, c'est la determination de bonnes limites. Il faut que les gorges, les postes, les positions soient entre les mains de la nation la plus foible.

Pour determiner ces points, il faut un travail d'ingenieurs. J'ose vous solliciter, Monseigneur, de profiter du moment où les Suisses occupent toute cette frontière, pour faire faire cette reconnoissance bien complete, afin qu'on sache ce que l'on fait lorsqu'on fixera la limite au prochain congrès, et que, dans ce travail delicat, les diplomates non militaires puissent être guidés par des mémoires précis et par des cartes exactes.

Quand la Suisse aura une bonne frontière, il faudra qu'elle la defende ; et ce sera, pour la Confederation, un acheminement à un système veritablement militaire. Elle a besoin d'un gouvernement central vigoureux, d'un revenu federal suffisant, et d'une force militaire toujours sur pied, composée des milices fournies à tour de rôle par la nation entière, enfin d'une education nationale militaire qui retrempe le caractere helvetique. Il ne faut pas qu'à la veille d'une invasion, les 22 deputés à la Diète aient à demander à leurs commettans une autorisation pour des mesures extraordinaires ; il ne faut pas que les formes lentes et embarrassées, l'ignorance, les courtes vues, et les petits intérêts cantonaux et croisés, laissent subjurer la Suisse, tandis qu'on delibère. Le bienfait d'une organisation centrale vigoureuse sera le complement de la determination d'une bonne frontière. Commençons par celle-ci.

Dans la position où vous vous trouvez, Monseigneur, vous y pouvez beaucoup. Le berceau de Votre Auguste Maison devra la garantie la plus sure de son indépendance à venir au soin que Votre Altesse Imperiale daignera prendre de ce détail, dans ce moment unique à saisir.

Depuis vingt ans, l'opinion que le sol de la Suisse etoit inviolable, et essentiellement neutre, a été fort ebranlée par les évènements. Le dernier passage d'armées, tout necessaire qu'il a pû paroître au succès du grand plan, est d'un facheux effet sous ce rapport. Il faut donc rendre à la Suisse en force réelle ce que les évènements lui ont ôté en force d'opinion. Il faut qu'elle puisse braver le mécontentement de la France, quand celle-ci sera redevenue assez forte pour se souvenir que la pretendue neutralité de la Suisse n'a servi que ses ennemis.

Cette force suffisante de resistance qu'il convient de donner à la Suisse, maintenant que le talisman de l'opinion est brisé, depend essentiellement de la volonté du cabinet de Vienne. Quant à moi il me semble evident que la foiblesse de la Suisse ne peut que compromettre tôt ou tard les intérêts de l'Autriche : la France sera toujours mieux placée que celle-ci pour en profiter, et par les principes de son gouvernement comme par l'esprit de son peuple, toujours disposée à le faire. Je souhaite ardemment que le cabinet de Vienne voye dans la consistance et la force de la Suisse, un gage de la sureté de l'Autriche, et de la tranquillité future de l'Europe. Votre opinion sur ce point, Monseigneur, sera d'un grand poids, et elle sera pour moi d'un prix inestimable, si je suis assez heureux pour que mes idées s'y rapportent.

Je suis avec respect [etc.]

C. Pictet Cons. d'Etat

A son Altesse Imperiale l'archiduc Jean d'Autriche

On lit dans le registre du Conseil d'Etat à la date du 19 juillet : « Mons. le Cons. Pictet lit le projet d'une seconde lettre à l'archiduc Jean d'Autriche relativement à la description d'une bonne frontière militaire, telle qu'il la faut pour la défense de la Suisse ; cette lettre est confidentielle. Dont opiné ; le projet de lettre est approuvé. »



[10]

Basle le 22 de juillet 1815

Deux de vos lettres me sont parvenues à la fois. Les détails que vous me donnez me sont bien précieux et vous pouvez être persuadé que j'en tirerai bon parti. La chaîne du Jura a été examinée à ce que j'ai appris par des officiers autrichiens de l'état général en 1814, je n'ai pas pu voir le mémoire qu'ils présentèrent, je n'en sais autre chose, que la ligne de l'Aare fut reconnue comme la meilleure pour se défendre, sans vouloir rejeter cette idée sûrement très bonne je crois qu'il existe une défense bien plus avancée pour la Suisse, c'est d'après mon idée la ligne de Montbeillard, le long du défilé du Doubs jusqu'à Besançon, puis une ligne par Château Salins sur S. Claude et l'Ecluse, de sorte à conserver la crête des montagnes la source des rivières, et les passages de Pontarlier, de Joigne, des Rousses, Faucille et le Fort de l'Ecluse. On pourroit m'objecter que cette ligne renfermeroit plus de la moitié de la Franche comté, que la France ne voudra jamais la céder, que les Suisses ne seroient pas en état de la soutenir ; dans ce cas je propose une autre ligne qui est absolument nécessaire, c'est celle du Doubs, commençant aux confins du Porrentruy, remontant cette rivière jusqu'à Morteau, de là une ligne sur la crête des montagnes qui procure à la Suisse Pontarlier, Salins, Nozeroy, Moré et S. Claude et aille se joindre au fort de l'Ecluse. Vous savez que le Doubs est un défilé, des rochers encaissent cette rivière, les passages sont en petit nombre. En démolissant Montbeillard, Blamont et Besançon la Suisse n'auroit de ce coté là aucune place d'armes ou forteresse qui la menaceroit, le fort du Joux, le château de Salins et le fort de l'Ecluse lui serviroient de clef pour fermer les passages intéressants, la possession de Salins lui oteroit la dépendance de cette article de la France, Pontarlier un point vraiment central tomberoit dans les mains de la Suisse.

Du coté de Basle il est indispensable pour la liberté helvétique que Huningue soit rasé et que l'emplacement de cette forteresse et les villages de Neudorf, Bourglibre, Michelfelden et Bourgfelden soient donnés au canton de Basle. De votre coté il y a cette limite que la nature a dictée et qui du fort de l'Ecluse fait sur la rive gauche du Rhone un demi cercle autour de la ville.

Ces idées que je vous communique ne sont à considérer que comme de premières idées, je compte aller ces jours ci visiter les bloquades de Belfort et Besançon, parcourir les rives du Doubs et retourner par Pontarlier, Locle, St Imier, et Moutier grand Val à Basle.

J'ai senti plus que jamais dans ces circonstances la nécessité que la Suisse a, d'un gouvernement central vigoureux, c'est la base de tout, mais vous conviendrez avec moi que la résolution de ce problème est bien difficile, plus que je reste dans ce pays, qu'on ne peut assez estimer et aimer, plus je trouve que la quantité des matériaux pour élever un édifice gouvernementif est si grande que rien n'empêcheroit la régénération de cette Helvétie qui joua autrefois un si grand et si beau rôle. Mais comment réunir les opinions, éclairer et faire reconnoître à ceux qui vécutent pendant 50 ou 60 ans d'après un système la nécessité de refforme, comment faire prendre à des vieillards un élan, qui est si rare même parmi la jeunesse, comment faire taire les passions, et déraciner cet égoïsme cantonal qui est comme une épidémie et qui entraîne souvent les meilleurs individus ; croyez moi, j'admire les mœurs, la sobriété, la droiture, l'honnêteté, le courage du Suisse et ses talents, et la quantité de connoissances que je trouve dans ce pays, mais je voudrai voir les Suisses réunis pour un objet oubliant le reste. En me promenant sur ces prairies et parmi ces champs que la providence paroît favoriser particulièrement, en récompense de la diligence et des vertus

domestiques de l'habitant, en voyant ces Alpes si majestueuses je fais des vœux que ce pays berceau de ma famille puisse rester ce qu'il devrait être, s'il le vouloit. Jamais on ne pourra faire les reformes nécessaires en peu de tems, il faut aller d'un pas lent, par la persuasion et conviction laissant aux circonstances à faire le reste ; chaque médiation qui voudroit éclairer les Suisses sur leurs intérêts et se mêler de leurs affaires ne rendroit que plus entêté le parti qui auroit des opinions contraires et ne feroit qu'aigrir encore plus les esprits. La Suisse doit être conduite comme tout montagnard, par la voix du cœur, la persuasion, conviction, et la confiance.

Ce qui concerne le revenu fédéral je suis entièrement de votre opinion, des petits états et des républiques doivent avoir des épargnes une espèce de trésor pour couvrir les premières dépenses en cas de besoin, on ne peut puiser que peu à peu les moyens pécuniaires. Une force militaire toujours sur pied ? il faut s'entendre sur cet article. Des milices dans leurs foyers travaillant leurs champs, n'exerçant que les dimanches dans leurs paroisses, et 4 semaines par an en con[cen]tration par bataillon ou brigade, bien, mais une force armée encasernée ne vaut rien dans une république, bientôt la liberté seroit assujettie au militaire et nous verrions une monarchie absolue ou un pays en proie à des désordres sans fin, c'est une chose très délicate que j'ai bien étudiée lors de mon emploi en Tyrol et en Stirie. L'éducation nationale est une bonne chose, le Suisse doit être soldat lors que la patrie l'appelle, il doit être bon citoyen en tems de paix, bonnes mœurs, sobriété, droiture, probité doivent y regner, pour cela diligence, industrie, et lois somptuaires etc.

C'est fini, l'idée de l'inviolabilité du sol suisse s'est évanouie, si ce peuple ne reprend plus son assiette respectable, on y verra se renouveler à chaque guerre le theatre des combats, sa position militaire est trop intéressante, il faut regagner l'opinion qui fit faire la paix au Dauphin Louis XI après le combat de St Jacob, malgré qu'il avoit une armée forte et bonne, il faut être indépendant, la Suisse ne doit reconnoître au dessus d'elle que l'Être suprême, bref la Suisse doit être suisse, et pas pensionnaire de la France, Hollande etc.

Je ne vois pas pour ce pays de salut que dans la réunion de tout ce qui a une âme élevée, qui veut le bien de la Patrie, ces individus sont dispersés dans tous les cantons, ils existent, ils n'auront besoin que de se connoître, ceux là doivent imiter ce que les fondateurs firent au Rütli, agir de concert pour le bien de leur Patrie, eux peuvent la sauver, la régénérer en usant de moyens de douceur, la vérité de leurs conseils, les expériences de ces derniers tems entrainera bientôt le grand nombre à suivre ce qu'ils disent.

Soyez persuadé que ce que je pourrai faire près de mon maître pour le bien de ce pays, je le ferai avec bien du plaisir, cela se borne à parler et à écrire. Vous avec votre sincérité accoutumée débrouillez mes rapsodies, rectifiez les et communiquez moi ce que vous en pensez, si je me suis trompé, ce ne peut être que par le désir de voir accompli le bien et le bonheur de ces Alpes par des moyens de douceur. Je finis mon verbiage. Jean

[rép. 31]

On lit dans le registre du Conseil d'Etat à la date du 26 juillet : « On lit une lettre de l'Archiduc Jean d'Autriche à Mons. le Cons. Pictet en date du 22 juillet et en réponse aux deux lettres de Mons. le Conseiller mentionnées ci-devant dans le Registre, sur les frontières militaires de la Suisse. »

Monseigneur

Il n'y a pas dans toute l'Helvetie un meilleur Suisse que Votre Altesse Imperiale. Je l'ai dit du fond du cœur en lisant le mémoire instructif qu'Elle a bien voulu m'adresser sous forme de lettre, le 22 de ce mois. Ce qu'Elle developpe, je l'ai toujours pensé ; et je suis tellement dans toutes vos idées, Monseigneur, que je ne saurais dire si elles sont plus à Votre Altesse Imperiale qu'à moi-même. Dieu me garde de toucher à ce qu'Elle appelle ses rapsodies, en pretendant les rectifier ! Je suis fort aise qu'Elle rende justice à ma sincerité, l'une des premières qualités du Republicain, mais dans cette occasion, je n'en userai que pour vous approuver et pour applaudir.

Pourquoi vos paroles ne peuvent-elles pas retentir dans toutes les salles des Conseils, servir de règle à tous les chefs, et diriger les vœux de toutes les assemblées populaires ! Il faut à la Suisse une régénération, sous peine de mort : cela est evident à mes yeux. Si quelque circonstance peut amener, et en quelque sorte forcer cette régénération, c'est l'acquisition d'une frontière qu'on puisse defendre. Quand les Suisses l'auront (et il faudra peut être la leur donner de force) ils seront obligés de la garder : or ils ne pourront le faire qu'en se donnant 1° un revenu federal suffisant, 2° un gouvernement central vigoureux, 3° une organisation de milices qui fasse de tout paysan un bon soldat, et de tout soldat un bon citoyen. Je dis, qu'une fois la bonne frontière fixée, le cours des choses amènera cela, parcequ'aujourd'hui que la Suisse est devenue l'avant poste des possessions de la Maison d'Autriche, l'intérêt de celle-ci est lié avec l'intérêt de la Suisse. Elle sera forcée de se bien defendre, de peur que les Autrichiens ne viennent lui aider pour couvrir leurs propres frontières : Quod Dii avertant !... (je dis cela dans vos intérêts comme dans les nôtres). Un concours de circonstances unique dans l'histoire permet de donner une frontière defensive à la Suisse, contre le plus inquiet, le plus redoutable de ses voisins, non pas peut être qu'il soit disposé à entreprendre par vengeance ou par ambition contre la Suisse elle-même, mais parcequ'elle le separe d'un ennemi contre lequel il aura tôt ou tard une revanche à prendre. Manquera-t-on cette occasion unique dont l'Autriche a le plus grand intérêt à profiter ? Permettra-t-on aux Suisses imprévoyans ou découragés, de dire qu'ils redoutent les ressentimens de la France ? qu'ils ne desirent pas une frontière plus etendue qu'ils ne seroient point assez forts pour bien defendre contre cette même France qu'ils auroient irritée en l'acceptant ? Je reponds qu'il ne faut pas permettre aux Suisses de renoncer au privilège herité de leurs ancêtres, d'être invincibles chez eux. Il faut saisir cette occasion de remonter l'esprit militaire chez cette nation dont la bravoure avoit passé en proverbe, mais qui a eu une trop longue periode de paix. Il en resultera toutes sortes de biens pour elle. Des etablissemens d'une education militaire et vraiment helvetique, des institutions destinées à instruire et former des officiers ; des reünions periodiques ; un service à tour de rôle sur les frontières ; un esprit d'ensemble et de dévouement jusqu'ici inconnu, etc. etc. Nous verrions se fondre et se neutraliser peu à peu dans un intérêt commun les petits intérêts cantonaux, les petites jalousies, qui sont une peste veritable dans les Etats fédératifs.

La France sera foible longtemps. Il se passera des années avant qu'elle puisse sortir de cette crise d'épuisement dans laquelle ses excès l'ont jetée, et qui n'est qu'à son début. Il faut que la Suisse profite de cette moderation forcée de ses inquiets voisins, pour se monter sur un pied defensif redoutable ; mais encore une fois, il faut commencer par la frontière.

La plus modérée des deux que Votre Altesse Imperiale propose, me plait beaucoup. Mais Salins fait un angle bien saillant : je comprends que l'avantage d'être indépendant pour le sel seroit grand ; mais à moins que la direction des montagnes n'indique fortement cette frontière (et je ne le crois pas) je préférerois suivre le Doubs jusqu'à sa source, puis me diriger sur la source de la Valserine en prenant ou laissant Nozeroy. Il faut le cours de la Valserine jusqu'au Rhône, et celui-ci jusqu'au confluent du Fiers. Bien entendu qu'il ne s'agit pas d'étendre la Suisse sur la rive gauche du Rhône, mais de rendre au Roi de Sardaigne sa Savoye, et de la neutraliser comme le Chablais et le Faucigny dans toute la partie au nord du parallèle d'Ugine, ce qui donneroit à la Suisse les excellentes lignes du Cheran et du Fiers, et aux Piémontois l'excellente position des Bauges qui couvre la vallée de l'Isère. Nous n'avons pas besoin du château de Salins. Nous aurions Pontarlier, le Fort de Joux, les Faucilles et l'Ecluse. Quand je dis l'Ecluse, ce n'est pas le Fort là où il est, car il ne vaut rien pour la défense contre la France : c'est au pont de Bellegarde qu'il faudra mettre le poste. Mais il importe que le cours entier du Rhône appartienne au Roi de Sardaigne, afin que les ponts de Gresin, de Lucey, et de Seissel puissent être coupés au moment d'un besoin, ce qui ne se pourroit pas si le thalweg étoit sa limite. Ce qui m'inquiète encore c'est la limite à partir de Ste Ursanne à Basle. La plaine du Purentru appartient géographiquement à la France, et devroit peut être lui être donnée. On feroit valoir cela, ainsi que Mulhouse (laquelle d'après la déclaration des Puissances, auroit dû être rendue à la Suisse) on feroit valoir cela comme échange de ce qu'on lui prend, et on amortiroit ainsi les ressentimens ; car il ne faut pas qu'il vaille la peine pour les François, de faire une guerre dans le but de reprendre ce qu'on va leur ôter. On tireroit la ligne de Ste Ursanne à Lucelle, puis le long de la rivière jusqu'à Pont Lucelle, et enfin à peu près l'ancienne frontière à peu près. [sic] Elle est, je crois, nécessairement mauvaise jusqu'au Rhin ; mais au pis aller on a derrière soi la ligne de la Bisse, et celle de l'Aar ; et Huningue de moins changera bien l'état des choses. Ce qui le changera beaucoup aussi c'est le rasement de Besançon, Belfort, Blamont, Montbeillard etc.

Maintenant, Monseigneur, le difficile sera de faire comprendre tout cela, d'un côté aux Suisses mêmes qui ne sont pas militaires, et qui redoutent ce qui pourroit indisposer la France sans les rendre assez forts pour la braver, et de l'autre côté aux diplomates non militaires qui traceront cette frontière au prochain Congrès. Obtenez, je vous en supplie Monseigneur, que des gens de l'art aient voix au chapitre : Votre Altesse sait combien cela a manqué à Paris et à Vienne.

Me voilà encore une fois désigné pour aller dire nos raisons. Cette fois ci c'est la Haute diète qui me fait l'honneur de m'appeler de ma charrue pour cette mission. C'est beaucoup de faveur ; mais j'ai répondu que je ne pouvois pas me décider avant de connoître mes instructions. J'ai fait connoître de mon côté le fond de mon opinion sur les vrais intérêts de la Suisse. J'ai déclaré que je ne voulois pas me lier à parler et agir en sens inverse de mon sentiment, et j'attends la réponse. Si on persiste, ce sera une preuve que les bonnes idées commencent à germer. Dans ce cas j'irois à Zurich, puis j'irai prendre les ordres de Votre Altesse Imperiale avant de me rendre à Paris. Cela seroit dans huit ou dix jours. Je desirerois bien savoir si j'aurois bonne chance de vous trouver à Basle Monseigneur, ou si je devrois vous chercher ailleurs. Je vous supplie de me garder le secret, car on me l'impose, et ce n'est encore que la Commission diplomatique qui m'appelle. Je suis encore à comprendre comment et pourquoi on a jeté les yeux sur moi, qui ne connois que mes champs, et qui au lieu d'être un

« homme d'Etat » ne suis qu'un « homme d'étable ». Mais enfin, je ferai de mon mieux, si l'on veut me permettre de travailler dans mon sens c'est-à-dire dans le but de rendre la Suisse libre, indépendante, et redoutable chez elle.

J'ai vû le chev<sup>r</sup> Rossi pénétré des bontés de Votre Altesse Imperiale : c'est très honnête homme, et capable. M<sup>r</sup> de Bonstetten est dans l'enchantement de ce que vous avez daigné lui écrire, Monseigneur. Il est homme d'esprit ; il a beaucoup d'idées ; vous en trouverez d'intéressantes dans son ouvrage : ce qui lui manque, c'est le positif d'exécution et la persévérance, mais il y a du bon à prendre chez lui, et beaucoup.

Je suis avec respect [etc.]

C. Pictet Cons<sup>r</sup> d'Etat

Pictet quittera Genève au début d'août pour aller s'entretenir avec M. de Wyss, bourgmestre de Zurich, et recevoir ses instructions de la commission diplomatique de la Diète, qui siégeait cette année-là dans ce canton, alors canton directeur. De là il se rendra à Bâle, où il passera quelques jours, dans la compagnie de l'archiduc, avant de prendre, en passant par Berne, la route de Paris où il arrivera le 23 août.

L'archiduc y arriva à la mi-septembre ; « Je le vois tous les jours depuis qu'il est ici, et cela sur son invitation expresse » (Pictet à sa femme, 22 septembre) ; il en partira le mois suivant pour un voyage d'étude en Angleterre qui sera le sujet de ses lettres suivantes. Cf. aussi Correspondance diplomatique II passim p. 83-161.

Le principe arrêté par les Alliés, que l'archiduc et Pictet ignoraient probablement, du retour de la France aux frontières de 1790 (au lieu de 1792 comme au premier congrès de Paris) rendra impossible l'adoption de la frontière militaire proposée. On s'en félicitera rétrospectivement, tant il est probable que la France de Napoléon III aurait exigé la restitution des territoires cédés sous la contrainte. Encore une fois, les quelques communes du pays de Gex, sans Ferney par l'entêtement de Talleyrand au souvenir de Voltaire, auront été, sauf erreur, la seule exception à la règle.

[12]

Londres ce 24 décembre 1815

J'ai reçu par Mr Lullin à mon retour d'Ecosse votre lettre, et je vois que vous êtes assez bien informé de ce qui se passe chez nous. Je puis vous assurer que ma tête est si remplie de tout ce que j'ai vu que j'ai couru danger de prendre une indigestion spirituelle, quelques jours de repos, à faire le badeau à Londres m'ont remis dans mon assiette ordinaire et je compte quitter cette capitale pour voir le reste du pays. La saison n'est pas la meilleure cependant la neige ne couvrant pas la terre elle est toujours encore assez bonne pour tout voir.

Jusqu'apresent nous avons été quitte de toutes les fêtes et nous le serons à l'avenir, j'en excepte quelques diners où je ferai mauvaise figure ne sachant pas suffisamment boire et ayant la mauvaise coutume de bailler lorsque je m'ennuie. Nous ne faisons apresent rien autre que regarder, et noter et c'est de cette manière que notre journal est à jour ; mais il s'en faut de beaucoup qu'il soit bon et je dois laisser la révision à mon retour à Vienne. Pour bien voir et bien approfondir tout ce qui se trouve en Angleterre il faudroit une bonne année de tems, n'ayant que quelques mois je ne puis que noter ce que je vois et tacher de rassembler autant de matériaux que possible, ce qui n'est pas toujours très facile. En fait de fabriques nous avons beaucoup vu, notre route nous mena par Leicester, Derby, Chesterfield, Scheffield, Manchester, Liverpool, Lancaster, le pays des Lacs, Carlisle, Moffat, Glasgow, Edinburg, Berwik, Newcastle, Durham, York, Leeds, Rotherham, Lincoln, Peterborough.

J'ai trouvé que l'Angleterre doit tout premièrement à sa situation insulaire ; secondement à l'esprit public qui fait prospérer toute entreprise, aux charbons de terre qui se trouvent dans la moitié du pays, et à l'invention de Mr Watt de la machine à vapeur qui est le moteur de toutes les fabriques, c'est par elles que les filatures de coton de laine, de chanvre et de lin

sont mises en mouvement, c'est elle qui fait travailler les métiers pour tisser le coton et la laine et la toile, enfin c'est elle qui met en mouvement les bateaux à vapeur, dont il y en a dans presque tous les ports et dans le seul de Glasgow 15, et les charriots à vapeur qui conduisent sur les chemins de fer le charbon des mines aux villes et fabriques.

L'Ecosse mérite d'être nommée à cause du pauvre mais bon peuple et de la quantité de gens de lettres distingués qu'elle produit, j'ai trouvé que presque tous ceux qui ont fait quelque invention ou qui occupent quelque place littéraire distinguée sont de cette nation. L'université d'Edimburg contient une société de professeurs les plus distingués, aussi si je devois passer ma vie en Grande Bretagne je ne choisirai autre ville par préférence que la capitale de l'Ecosse. L'agriculture paroît aussi être plus parfaite qu'en Angleterre, j'ai taché de me procurer tous les livres qui [sont] imprimés dans ce pays.

Une autre chose qui m'a très intéressé ce sont les écoles qui depuis quelques années font des progrès rapides, Bell et Lancaster en sont les acteurs, à mon retour ici le premier m'instruira et procurera toutes les dates nécessaires concernant sa méthode. J'ai parlé en Ecosse beaucoup de Mr Fellenberg et je leur envoie ce qu'il a fait imprimer concernant son école des pauvres, ils m'ont écouté avec attention et m'ont promis d'en faire une traduction et de le publier. C'est avec bien du plaisir que je vous communiquerai mes observations mais il faut me laisser du tems, car la quantité des objets nécessaires à noter ne me laisse le tems à les mettre au net, et je suis quelque fois embarrassé à venir à bout de faire mes notes. Ce n'est qu'à mon retour à ma terre que je pourrai tranquillement réfléchir, car les premières semaines on est assiégé par des questionneurs qui veulent savoir ce qu'on a vu, et il y en a bien peu aux quels on peut répondre ce qui les intéresse.

Si je pouvois à mon retour friser la Suisse ce seroit le mieux, peut être auriez vous finies vos négociations, et alors je pourrai vous conter ce que j'ai vu. Fellenberg m'intéresseroit infiniment mais je me réserve à le voir lorsque je pourrai voyager pendant un été entier en Suisse. Je trouve que le plan de la Bibliothèque britannique est très bon, je désire qu'en suivant la même méthode qui a si bien réussie jusqu'apresent on n'insère rien que ce qui est le plus intéressant de tous les pays, mais voulez vous l'insérer dans les différentes langues ou le traduire tout dans une, cela vaudroit beaucoup mieux.

Je suis bien aise que vous alliez à Turin, je vous prédis là un cabinet un peu mathusalémique, aumoins la cour que j'y vis formoit beaucoup de siècles. Le Roi est un bien peu digne Prince, si St Marsan y est vous le connoissez de Vienne, Mr de Valèse qui étoit ministre ce printems passé n'est pas l'homme assez fin, il est extrêmement jaloux de son pouvoir, vous le connoîtrez en peu d'entrevues, je désire que vous terminiez bien les affaires de votre Patrie ; les bons Bâlois rasent sans cesse, et ils auront bientôt rasé ce diable de Zwing Basel.

L'emploi de l'argent payé par la France pour la défense de la Suisse est très bien, il vous faut un système militaire bien conçu simple adapté au caractère de cette brave nation. L'éducation nationale est très nécessaire, mais est ce qu'il existera cette libéralité, parmi les gouvernements cantonaux à l'introduire, il faut bien réfléchir que cette éducation exige des gouvernements faits pour gouverner des hommes libres, vraiment libres, l'obscurantisme doit cesser. Fellenberg seroit le meilleur pour prendre la direction de cette éducation nationale, mais je doute fort qu'il réussira, il y a tant de raisons qui me le font croire.

Il est vrai que je m'occupe apresent de l'Angleterre, que j'y vois que j'y apprend beaucoup, mais je vous assure qu'après avoir tout vu je ne m'arrêterai pas un moment dans ce pays, je ne

sais ce que c'est mais il me manque mes montagnes, mon air frais, je respecte, j'estime, j'admire la nation anglaise elle le mérite à tous égards, mais mes simples montagnards me sont plus analogues, c'est là qu'on peut encore beaucoup faire, c'est là que ces peuples sont susceptibles d'une éducation simple et bonne, leur pauvreté, leur situation topographique les a encore préservés de la gangrène de notre siècle. Je trouve que tous les pays ont quelque chose de bon, mais que pour moi nos vallées aux pieds des Alpes et près des glaciers, et nos beaux lacs ; que ces pays depuis le [illisible] jusqu'aux plaines de l'Hongrie sont les meilleurs.

Ecrivez moi lorsque vous en aurez du tems et soyez persuadé que cela me fera un vrai plaisir.

Votre affectionné

Jean

[reçu à Turin]

Charles Lullin (1777-1856), neveu de Pictet, vivait à Londres, fonctionnaire à l'Alien office.

La Bibliothèque britannique, fondée en 1796 par Charles, son frère Marc Auguste, physicien, député du Léman au Tribunal puis inspecteur général de l'Université impériale, et Frédéric Guillaume Maurice, bientôt maire de Genève et baron de l'Empire, publiait chaque année, avec l'aide de quelques collaborateurs et correspondants, en plusieurs cahiers, sept volumes d'articles traduits en français, deux dans la série Sciences et Arts, deux dans la série Littérature et un consacré à l'agriculture, faisant au total, bon an mal an, quelque 3400 pages in 8°. Ne traitant pas de sujets politiques, Napoléon ne l'a pas interdite. Les souscripteurs, dont le nombre n'a jamais dépassé quelque 650 personnes, appartenaient partout à l'élite intellectuelle en France, Allemagne, Autriche, Italie, Russie et même au delà. Les relations entre l'Angleterre et le continent étant rétablies, la Bibliothèque britannique étendit son champ d'activité en prenant en 1816 le nom de Bibliothèque universelle, titre sous lequel elle paraîtra jusqu'en 1861. Ses volumes sont disponibles sur Google books.

Ministre de la Confédération, chargé de négocier avec le royaume de Piémont- Sardaigne l'agrandissement du territoire genevois et la neutralisation de la Savoie du Nord, Pictet est à Turin depuis le 3 janvier.

[13]

Vienne ce 3 de juin 1816

Je dois commencer par vous faire mille excuses de mon long silence, le voyage où je n'avois guères le tems d'écrire devant l'employer pour mettre au net mes observations, et ici devant m'occuper à me mettre au fait de tout ce qui s'étoit passé depuis mon retour m'ont empêché de faire autre chose, à peine arrivé qu'on me questionne de tout côté sur ce que j'avois vu, vous savez combien qu'il est difficile à répondre pour contenter les questionneurs et combien c'est ennuyeux de répéter le même chose aumoins cent fois, aussi après avoir vu mes parents et amis et m'être arrêté pendant 8 semaines à Vienne je courrus vite à ma campagne, où je reposai pendant 8 jours dans toute l'étendue du terme c'est-à-dire je ne fis que me promener, et mettre en ordre mes livres, une petite course à pied à Gratz où je restai 3 jours pour faire des arrangements concernant notre institut, voila comme je passai mon tems ; apresent je suis ici à Vienne passant 15 jours de la plus belle saison renfermé dans les murs de cette ville de poussière, à cause de l'assemblée agricole qui se tint il y a deux jours, dans l'attente du retour de mon maître qui doit arriver ici le 16, et dans celle de mon bagage d'Angleterre qui se promène sur l'Elbe depuis le 3 d'avril, jour auquel il quitta Hambourg.

J'espérois toujours pouvoir venir vous trouver, mon premier projet étoit de retourner de Paris par la Suisse chez moi, le voyage de l'Angleterre l'empêcha, j'espérois pouvoir venir en Suisse à mon retour d'Angleterre, mais la saison n'étant pas assez avancée, et ayant tant à digérer, j'ai cru qu'il valat différer ce projet, et venir voir ce pays avec tout le tems et toute la comodité, en simple particulier, c'est une chose que je désire pouvoir réaliser, ayant dans ce pays des connoissances, et ayant tant à y voir qui m'intéresse, ce sont les habitants, ces braves

gens, la belle nature, et la tranquillité où on peut oublier bien des choses qui forment le mauvais côté de ce monde.

Notre pauvre Impératrice, je le regrette bien du fond de mon cœur, elle avoit de grandes qualités, et deux choses qui sont bien estimables, c'est qu'elle aimoit et aprécioit la vérité, et que lorsqu'elle estimoit quelque individu, on pouvoit compter sur elle, vous l'avez vue pendant le congrès, je ne lui oublierai jamais de ma vie des services qu'elle me rendit dans les tems malheureux de 1809, où je n'avois d'autres amis et soutien que mon bon maître et elle.

Je fais copier notre journal de voyage il est un peu volumineux et il y manque bien des choses, je ne puis le compléter avant l'arrivée de mes bagages ce qui m'ennuye ; c'est apresent que je puis me féliciter de ma diligence de mon frère et de la mienne à coucher tous les soirs tout sur papier, cela nous a préservé de l'oubli car sans ce travail nous ne serions en état de former un récit complet, les objets étoient trop nombreux, trop variés, et se suivoient trop vite. Je vous communiquerai le tout lorsque je l'aurai en ordre, pour savoir votre opinion, et je chercherai une bonne occasion pour vous le faire parvenir, dommage qu'il n'y a plus de congrès à Vienne, et une mission helvétique à notre Cour, c'est alors que j'espérerai vous voir ici, et que je vous enlèverai de cette capitale pour vous conduire chez moi et là raisonner sur tous les objets que j'ai vus.

Je vous ai suivi dans votre mission avec bien de l'intérêt, et ce n'est pas sans raison que je disois à vos compatriotes le jour de la diète à Zurick que le choix qu'ils avoient fait de vous envoyer à Paris étoit le meilleur et que je savois que vous réunissiez la connoissance des affaires, et celle des hommes, avec un cœur suisse avec des idées épurées par les événements, c'est sans vous faire un compliment une chose très rare à trouver. Le chemin que vous avez tenu à Turin étoit le vrai, j'aime infiniment cette droiture qui ne se repose que sur la justice de sa cause sans chercher le soutien de qui que ce soit, vous ne pouviez que réussir, aussi ce que vos concitoyens font et ce que la diète helvétique pourra faire n'est que justice et mérite ; très sage de votre part et tel qu'on doit l'être dans une république, c'est que terminé les affaires de se retirer à ses occupations primitives et de prouver par là que la plus grande récompense d'un citoyen comme de tout honnête homme consiste dans ce sentiment intérieur qui est seul capable de donner le vrai bonheur.

L'application pour l'école de Lancaster est une chose qui vous fait bien de l'honneur, c'est la méthode applicable pour votre pays, j'ai vu les écoles d'après le système de Bel et celles d'après celui de Lancaster, j'ai visité les écoles centrales de la capitale où on réunit aussi l'instruction des maîtres d'école de tous les deux sexes, qui sont après envoyés diriger les écoles provinciales, j'ai vu aussi les écoles provinciales. L'essence est égale dans toutes les deux méthodes, il n'y a que la différence que celle de Bel n'admet que les enfans de la religion dominante et qu'elle instruit dans la religion, que celle de Lancaster admet toutes les sectes et n'instruit pas en matière de religion. Dans l'exécution, j'ai trouvé plus de simplicité dans la méthode d'enseignement de celle de Bel, plus de choses superflues dans celle de Lancaster comme par exemple toutes ces manœuvres des enfans, avec leur petite planche d'ardoise etc., j'ai trouvé plus d'économie dans celle de Lancaster que dans celle de Bel, les idées concernant les punitions mieux conçues dans celle de Bel que dans l'autre. Je pourrai vous citer encore beaucoup de détails, d'après mon opinion le mieux seroit de faire venir d'Angleterre tout ce qui concerne les deux méthodes et d'en former un ensemble propre à votre pays. J'ai apporté tout avec moi, mais cela est avec les bagages, et c'est pourquoi je ne



saurai vous en donner des détails ; si je monte une école à Thernberg ce ne sera surement qu'une des pauvres à l'imitation de notre bon et digne Fellenberg, c'est ce que j'ai encore vu de mieux.

Votre treffle incarnat a éprouvé le sort de celui que Jordan avoit ensemencé, mon économe ne se fiant au climat et voulant avoir de la semence le coupa l'automne passé fit une bonne quantité de graines et cela me met en état de le planter cette année ici,

Je n'oublie ni de Carro ni l'autre individu, je ferai ce que je pourrai ! Je suis bien aise que Lullin vient revoir sa patrie faites lui bien mes compliments, il pourra vous dire ce que nous avons fait à Londres.

Pardonnez moi mon griffonnage ce [sic] que je vous écris pendant un moment que j'ai de reste, et je dois tacher d'écrire vite pour répondre à tout ce que vous m'avez marqué, apresent adieu écrivez moi, et soyez persuadé de mon estime particulière avec le quel je suis

Votre dévoué Jean

[rép. le 30 juillet 1816]

L'impératrice Maria Ludovica de Habsbourg, troisième femme de l'empereur François, était décédée à Vérone le 7 avril 1816. On voit que l'archiduc avait été très critiqué après les désastres de la campagne de 1809.

Conscient de leur interdépendance économique, Pictet avait sagement évité, dans les négociations de Turin qui aboutirent à la cession à Genève de communes sardes et à la neutralisation de la Savoie du Nord, tout ce qui pouvait être durablement dommageable aux relations entre Genève et le royaume de Sardaigne.

Pictet a décidé de consacrer la somme que le Conseil Représentatif lui a votée pour le remercier de ses missions diplomatiques à la création d'une école selon la méthode d'enseignement mutuel dite Lancaster, pour l'éducation des enfants pauvres dans les communes savoyardes devenues genevoises par le traité de Turin.

[14]

Vienne ce 30 septembre 1816

C'est deja bien longtems que j'aurai du répondre à votre lettre du 30 juillet, et je commencerai par m'excuser, ma vie errante pendant les deux derniers mois qui ne me laissa pas rester deux jours sur le même lieu en est la cause, apresent que je suis ici à Vienne pour 8 jours je commence par répondre à votre lettre.

La tournure qu'a pris la négociation avec votre voisin sarde, je l'avoue ne me plait pas, il auroit été à désirer que les choses fussent terminées, ratifiés à n'en plus parler tout du commencement, l'histoire nous prouve le rôle que cette Cour a toujours joué le Roi un excellent prince est souvent en controverse avec les idées de la Reine, et son ministre (si c'est Mr de Valèse) est jaloux de son influence voulant gouverner, lui. L'affectation de revenir à ce qui étoit il y a 30 ans n'est que trop vraie, je m'en suis convaincu à Turin, aussi l'administration est absolument telle qu'elle peut l'être étant conduite par des vieillards entêtés et qui n'ont pas suivi les progrès des idées depuis cette longue période. C'est superflu de ne vous dire plus de cette matière, vous l'avez que trop bien approfondie.

Il seroit à désirer que ces histoires fussent terminées. La Suisse a assez à penser à l'organisation de son intérieur, celle du militaire me fait du plaisir, je désire qu'elle vous procure de bons soldats sans cesser d'être de bons citoyens, vous comprenez bien que dans des républiques des corps séparés accoutumés à une discipline rigide, à n'obéir qu'à de certains chefs sont toujours dangereux si d'un autre côté on n'a pas pris ses précautions. Une armée est toujours un gouvernement despotique un général heureux peut extrêmement influencer, si il oublie ses devoirs de citoyen. Je désirerai en Suisse une organisation de milice qui

embrassat la totalité des habitants, partagés pour le service d'après les classes de leur importance relativement à l'agriculture, vie privée etc. tous destinées pour la défense de leurs foyers, tous s'exerçant etc., mais point de corps stables, on peut donner dans les écoles une éducation militaire à toute la nation on peut la combiner avec le maniement de la charrue, avant tout l'éducation morale, cet amour de sa patrie, des lois somptuaires, la persécution du luxe comme le poison qui mine l'esprit national etc. voilà ce qu'il faut. Des écoles pour les officiers de mathématique, et pendant le temps des exercices, des manœuvres, le service des officiers près les autres puissances sans cependant s'y naturaliser, de sorte que les enfans qui retournent dans leur patrie ne soient françois, italiens, hollandois, plutôt que Bernois ou Fribourgeois, voilà ce qu'il faut. Jamais oublier, que la Suisse ne peut exister, que par la simplicité de ses mœurs, son système d'économie (cela s'entend pour tout individu) par son patriotisme, et par l'unité des volontés de tous les cantons. Aussi longtems que la Suisse restera telle que je le désire elle aura des amis, car elle ne présente rien pour satisfaire l'avidité de quelque conquérant, et elle est assez forte pour faire respecter ses limites.

Lullin et Seabright étoient donc à Genève, pourquoi ne sont ils pas venus à Vienne ils auroient été très bien reçus chez moi en ville encore mieux à la campagne, j'ai préparé plusieurs petites choses pour le dernier, qui vraiment nous reçut très cordialement à sa terre de Beachwood où je passai deux journées très contentes. Je pense souvent à l'Angleterre sans cependant avoir le désir d'y demeurer je voudrai voir imiter plusieurs choses, qui influent tant sur l'esprit national.

J'ai devant moi tout ce qui concerne les écoles de Lancaster, et de Bell et tout ce qu'on a fait en France. Je crois qu'il faut profiter des expériences que ces Messieurs ont faites jusqu'à nos jours. La méthode de Bell est souvent très bonne et à adapter dans un pays où il n'y a qu'une religion dominante, je la trouve plus simple que celle de Lancaster qui est pour un pays où on admet plusieurs religions mais elle a beaucoup de manœuvres préparatoires avant l'instruction qui vont un peu jusqu'à l'enfantin. Fellenberg a vraiment fait une bonne chose de son école des pauvres, je crois que toutes ces trois méthodes peuvent exister, les écoles de Bell et de Lancaster dans les villes, celles de Fellenberg à la campagne, les premières si elles n'embrassent une grande quantité d'enfans manquent en partie leur but. A la campagne celle de Fellenberg réunissant l'éducation morale à celle nécessaire à l'agriculture me paroît la meilleure, et si jamais j'en établis une dans nos montagnes elle sera sûrement d'après son modèle. C'est donc en établissant toutes ces méthodes sur les places où elles peuvent prospérer qu'on viendra à bout de donner une bonne éducation à la nouvelle génération chose qu'on ne devoit pas négliger, en considérant que la génération présente n'est pas ce qu'elle devoit être (pour me servir de termes modérés).

Vous qui vivez dans, et près d'un pays industriel pourriez me répondre à ma question qui m'occupe, c'est, est ce qu'on remarque aussi de votre côté la stagnation du commerce, la décadence des fabriques ? C'est un objet du plus grand intérêt, en Angleterre, les papiers nous prouvent que cela existe, et que malgré toutes les peines qu'on se donne on ne peut plus rétablir l'état florissant des années passées, nous éprouvons aussi le même mal. Les progrès rapides que font les Américains et qu'ils vont faire instruits par la grande quantité des émigrés paroissent préparer le coup mortel au commerce de l'Europe vieillie ! Je suis presque tenté de croire qu'il viendra un temps où les pays de notre partie du monde seront réduits à l'industrie nécessaire pour leurs propres besoins et peut être ceux de l'intérieur à un petit commerce

réci-proque, et que tous les états retourneront à leur situation primitive ou d'agricoles ou de pasteurs pâtres. La moralité ne fera que gagner, et nos pays de montagnes n'y perdront rien. Pensez un peu à cette idée, si elle étoit fondée ne faudroit-il pas se préparer pour cet avenir inévitable ?

Nous avons une saison détestable, la récolte a été très médiocre mes pauvres montagnards en souffrent le plus, l'orge est à peine coupé et l'avoine ne murira plus, les pommes de terre nous donnent une récolte la moitié de celle de l'année passée, mais leur cultivation a extrêmement augmenté et à ce bienfait du nouveau monde nous devons la conservation de bien de familles pendant l'hiver prochain que nous craignons rude. Je suis à rassembler les résultats des graines que j'ai apportées de l'Angleterre, ce sont les différentes espèces de navets, de raves et de plantes de prairie. Je compte passer une partie de l'hiver prochain à la campagne, si nous avons des tems de détresse il faut les partager avec les siens, et aider autant qu'on le peut, dommage que Genève est aussi éloigné sans cela nous pourrions nous communiquer beaucoup mieux nos idées.

Le journal concernant l'Angleterre est achevé je dois encore y ajouter plusieurs observations pour remplir bien des lacunes qu'il contient, il est assez volumineux et vous y trouverez des passages même obscurs manquant de dessins nécessaires pour expliquer bien des machines, cela se laisse remédier, vous pourrez me marquer ce que vous désirez savoir plus en détail et je tacherai alors à me procurer le manquant. Tout sera à votre disposition mais je dois penser au moyen de vous le faire parvenir, j'en parlerai avec votre compatriote De Caro.

J'ai déjà trois cahiers de la Bibliothèque universelle, je les lis avec bien de l'intérêt, l'article sur la tactique des assemblés législatives etc. est bien bon, avez-vous lu le récit d'Adams sur l'intérieur de l'Afrique, et l'ouvrage de Buchanan sur les bateaux à vapeurs publiés récemment à Londres, tous deux très intéressants, je les possède. C'est à la campagne que je puis lire et étudier tranquillement, ce n'est pas ainsi dans les grandes capitales elles sont bien changées depuis quelque tems, le cœur saigne en examinant la démoralisation qui se répand parmi toutes les classes, grâces à Dieu elle ne l'est pas encore dans nos vallées il faut tout faire pour les en préserver c'est le seul oeuvre charitable de tout honnête homme pour la postérité, écrivez moi bientôt et si jamais vos pas vous portoient dans nos Alpes n'oubliez pas mon château où vous serez toujours reçu avec la cordialité de nos ancêtres, Adieu

Jean

Si jamais quelque de vos compatriotes qui pensent comme nous venoit dans nos pays adressez le moi.

Le gouvernement sarde fit traîner la ratification du traité de Turin en la faisant dépendre d'une convention avec le Valais relative à l'entretien de la route du Simplon ; l'échange des instruments n'eut lieu que le 26 septembre. La démarcation des nouvelles limites fut la cause de divers incidents, comme aussi la prise de possession des communes cédées : à Carouge, le 23 octobre, le commandant sarde chargé de remettre la ville selon le protocole convenu aux autorités suisses et genevoises représentées par Pictet, partit peu avant la cérémonie en laissant flotter le drapeau piémontais. On a déjà vu et on verra encore plus d'une fois l'archiduc juger sévèrement le royaume de Sardaigne, son souverain et ses ministres, ainsi que leur désintérêt pour la Savoie « en deçà des monts » ; l'abandon avec lequel il s'exprime prouve l'entière confiance qu'il avait dans la discrétion de son correspondant.

Votre lettre a couru la poste pendant un mois, car je viens de la recevoir ici à Gratz au commencement de décembre, je suis ici ayant voulu accompagner mon cousin et ma nièce qui vont à Naples, voulant voir mon institut et entendre ce qu'on pourroit faire pour empêcher la famine pour le printemps prochain. Mon cousin est reparti d'ici et me voilà donc seul pouvant m'occuper de ces deux derniers objets.

L'institut va bien mais il se ressent des mauvais tems, et je trouve constatée la vérité que pour cultiver les sciences et les faire fleurir il faut être délivré de [en blanc]. 4 années manquées en fait de récoltes en tout genre, les suites de la guerre etc. ont épuisé ce bon pays, et vous comprenez bien qu'on ne peut guères attendre pour le moment une coopération active des individus, qui avec la meilleure volonté ne le sont pas en état, il ne reste donc rien à faire qu'à cultiver ce qui existe et à avancer à petits pas. Nous sommes déjà arrivé à ce point qu'il faudroit créer une société d'agriculture, et une autre pour la partie d'industrie, munir la première d'une petite ferme et la seconde aussi en petit de ce qui est nécessaire pour la production du fer objet duquel il dépend absolument dans ce pays, la faculté de payer les impôts ou non. Les plans en sont dressés et la réalisation de ces deux objets termineroit mon institut, mais nous devons attendre le meilleur tems pour les exécuter.

J'ai prêché par tout mon chemin ce qui concerne les pommes de terre, je l'ai introduit chez moi en ville et à la campagne, vous voyez par là que je suis très docile à suivre vos bons conseils. J'ai trouvé par tout une grande misère, et le printemps prochain nous menace bien plus encore, dans quelques endroits des montagnes, une maladie suite de la mauvaise nourriture, et du grain non fermenté commence à se montrer on la nomme Kribel Krankheit, je ne sais si c'est la même chose que la pelagra comme dans les vallées du pays de Venise mais j'aurai sur cet objet tous les détails que je vous communiquerai à mon retour à Vienne. Ceux qui se nourrissent de pain d'avoine sont sujets à des vertiges et une espèce d'assoupissement qui n'a pas de mauvaises suites, preuve que l'avoine doit contenir des parties narcotiques.

Je suis apresent occupé à ma terre à faire les préparatifs pour la bâtisse d'une étable de vaches qui doit être terminée l'été prochain et par là mettre une fois en ordre ma petite économie, à cette occasion je compte y réunir un petit institut à la manière de Fellenberg pour les enfans de mes paysans, l'instruction peut être d'après la méthode de Bell, le reste ce qui concerne l'éducation physique, morale, et l'emploi du tems d'après Fellenberg.

Il y a deux objets que chaque possesseur de terres (chez nous) devoit introduire c'est l'éducation de la génération qui croit, et la santé de celle qui existe. Le premier objet est de la plus grande importance pour l'avenir, c'est le contre-poison contre les idées exaltées dont nous souffrons. L'établissement ne coûte que la première dépense, et les intérêts sont payés par les petits travaux qui sont si multipliés dans l'agriculture et par la sûreté de pouvoir les faire lors que l'agriculture l'exige ; le second n'est pas moins intéressant, nous avons deux ennemis à combattre qui détruisent, ou minent, la santé, le premier ce sont ces fièvres typhéuses que nous voyons presque tous les hivers, et le second cette maladie galante qui est si générale et qui nous prive souvent de la fleur de notre jeunesse. (Quelle influence sur la génération prochaine). Les observations m'ont fait prendre le parti d'établir une espèce d'hôpital pour ces deux maladies et d'invigiler mes sujets que les malades y viennent. J'espère que jusqu'au printemps je l'aurai terminé.

Vous aurez reçu sûrement jusqu'apresent l'ouvrage de Buchanan concernant les bateaux à vapeur, elle épuise cette matière, les plans qui y sont contiennent tous les détails possibles, la mode de ces bateaux étant à présent générale on en fait aussi chez nous, il y a déjà deux compagnies l'une de Paris veut les faire tels qu'on les a en Angleterre et sur la Seine, l'autre veut y appliquer une nouvelle espèce de machine à vapeur dont la théorie est très simple, mais qu'à ce que je crois échouera dans la pratique, ne renfermant pas bien les vapeurs et ayant trop de friction. Il faut à présent voir qui naviguera le premier avec succès.

Concernant mon journal je dois vous dire qu'il grossit extrêmement, ayant mis au net toutes les notes détachées que j'avois avec moi. Mon frère Louis et moi espérons de le terminer jusqu'au printemps, on en a bien tiré des extraits dans notre Archiv für Geschichte und Geografie mais ils sont si imparfaits qu'il auroit mieux valu les laisser, c'est la suite de cette faim du nouveau qui ne peut attendre que les choses mûrissent, vous aurez le tout complet et même avec les plans nécessaires. Pour faire quelque chose de bon il me faudroit retourner en Angleterre y passer 6 mois. Lors qu'on nous y envoya nous n'y étions nullement préparés, et j'avois comme vous le savez le projet de retourner de Paris par votre patrie. Notre voyage étoit donc un voyage de reconnaissance des objets, et combien de tems qu'on perd par là vous est connu, à présent sachant où s'adresser nous aurions beau jeu et nous pourrions nous procurer les vraies connoissances de tous les objets intéressants. Sur notre continent on dépense beaucoup à se procurer les nouvelles inventions anglaises, je crois que le plus nécessaire est de se procurer les machines nécessaires pour exécuter les autres, ayant les premières on peut tout faire, et ce qu'on invente se laisse communiquer par une lettre avec un petit plan, si les bons journaux Encouragement of Arts, Repertory of Arts, Magazine Tilloch, ne les contiennent. J'y ai trouvé presque tout ce qu'il y a de nouveau avec assez de détail, mais à quoi nous servent toutes ces données, si lors qu'il s'agit de l'exécution nous ne sommes pas en état de fondre et de percer des cylindres, si nous n'avons pas de bons tours, de bonnes et exactes machines à couper les vis, à partager les engrenages ? J'ai tâché d'exciter l'attention de mon maître sur cet objet, si nous avons seulement une fabrique de machines bien organisée, alors il ne nous faut plus rien que de rester au courant de ce qui se passe.

Vous trouvez apresent constaté ce que je vous avois toujours dit de vos voisins, j'avois espéré que Mr St Marsan prendroit la direction des affaires et que Mr de Valaise qui est certainement pour l'ancien système et avec cela jaloux de son autorité lui feroit place, cela n'est pas arrivé, c'est la cour de Mathusalem, sans avoir des idées patriarcales, je crains que ce gouvernement ne rentre dans le système de duplicité qu'il a joué de tout tems, ce qui nous donne sûreté c'est que notre gouvernement est vigilant et qu'il connoit bien l'état des choses de ce pays. Si seulement ces bonnes gens vouloient un peu réfléchir sur les événements du monde et comme vous dites très bien ne pas provoquer les aveugles et entêtés, qui croient pouvoir forcer les choses à se remettre dans l'état de 1790. Je suis souvent tenté de croire que cet entêtement est en partie une sorte d'ineptie ! Les vestiges philosophiques, mêlés de théosophie, et je ne sais de quoi sont une maladie du siècle, jetez vos yeux sur l'Angleterre, à quoi lui a servi cette Société de Bible, cette lecture de tous ces livres pour toutes les classes : rien autre qu'à troubler l'esprit, à former des sectes, il n'existe pas de meilleure source pour troubler les esprits qui ne sont pas mûrs pour une telle lecture que l'Apocalypse, aussi notre gouvernement a décliné très sagement les offres faites par le Société de la Bible, nous n'en avons pas besoin, elle existe imprimée dans notre langue maternelle, on peut l'acheter chez

tous les libraires, à quoi bon forcer qu'elle soit répandue dans toutes les mains. Je vous demande si nous examinons l'état de chaque individu dans ce monde, ne vaut il pas mieux (pour la majorité, j'accepte les gens instruits qui lisent et ont tout lu !) que leur tête se borne à peu et de simples idées, qu'elle sache et croie ce que leurs ancêtres ont cru et su, qu'on les épure de tous les préjugés par une instruction (pas de serre chaude) douce et tranquille et qu'on ne leur surcharge pas l'esprit de choses qui leur donnant à ruminer les rend malheureux, on empêche toutes les extravagances de notre siècle. Les vestiges politiques c'est une autre affaire, contre ceux là il n'y a d'autre moyen qu'un gouvernement juste, équitable, doux et énergique, des finances réglées, et de suivre l'esprit du siècle, tout le reste ne sert à rien et ne produit que des réactions sources de calamités et de désorganisation morale et politique, vous connoissez sur cela suffisamment ma manière de penser pour que j'aie besoin d'écrire avec plus de détail.

A fois prochaine je vous écrirai sur ce que vous me dites que vous croyez que le manque de capitaux produit la stagnation de l'industrie, il y a beaucoup à dire sur cette matière.

Je termine mon verbiage en vous assurant de la sincérité de mes sentiments avec les quels je suis votre très affectionné

Jean

J'aurai bientôt oublié de vous dire que je ferai souvenir le Prince concernant votre fils, je désire qu'on lui donne une marque d'estime et de considération, pour vous prouver qu'on est très aise d'obliger le duc, celui-ci étant trop austère pour en accepter, ce que me mettant dans sa situation je dois entièrement louer.

[reçu le 20 Xbre rép. le...]

Sur les conseils, semble-t-il, de Pictet, l'archiduc encourage sur ses terres la culture et le stockage de la pomme de terre, dont il est souvent question dans ses lettres ; c'est un moyen nouveau pour remédier aux périodes de famine.

Charles René, le fils aîné de Pictet, est depuis janvier 1816 chargé d'affaires du roi de Bavière à Paris. Il avait auparavant, de 1809 à 1814 dirigé les bergeries, ou établissements de croisements, de moutons mérinos créés par son père près d'Odessa ; le duc de Richelieu, gouverneur de la Nouvelle Russie, l'avait protégé et aidé dans cette entreprise semée de difficultés. En automne 1814, il suivit le duc à Vienne, où l'empereur Alexandre l'avait convoqué. Richelieu ayant été nommé en septembre 1815 président du Conseil et ministre des affaires étrangères, le roi de Bavière s'était laissé convaincre de charger Pictet fils, en raison de ses relations avec le duc, presque inconnu en France après tant d'années d'exil, de rouvrir, en qualité de chargé d'affaires, sa légation à Paris, fermée depuis qu'il avait, avant la bataille de Leipzig, rejoint le camp des Alliés. Présentant que, malgré les assurances données, cette mission ne serait que provisoire, (elle finira en mai 1817 avec la chute du ministère Montgelas), Pictet père se préoccupe de trouver une nouvelle situation pour son fils, dans le cas particulier, semble-t-il, par la protection de Metternich. Ce ne sera pas le cas. Austère et désintéressé, Richelieu n'était pas généreux en matière de récompenses. Charles René s'était distingué pendant l'épidémie de peste qui ravagea la région d'Odessa en 1813, mais c'est sans l'appui du gouverneur d'Odessa que son père obtint du tsar pour son fils le titre de conseiller aulique et la croix de chevalier l'ordre de Sainte-Anne. Cf. < [www.archivesfamillepictet.ch](http://www.archivesfamillepictet.ch) > : « Des bergeries d'Odessa à la légation royale de Bavière à Paris, Charles René Pictet de Rochemont, 1787-1856, documents, lettres, correspondance diplomatique ».

[16]

Vienne le 3 de mars 1817

Je viens de recevoir votre lettre qui m'annonce votre convalescence, je m'étois bien imaginé que l'hiver humide ne vous feroit du bien, n'ayant rien entendu depuis un tems assez long de ce que vous faisiez, vous aurez apresent le printems, tout bourgeoine, tout devance les années

passées, tout nous promet enfin une année fertile si nécessaire pour nous autres montagnards ; ce seroit un des spectacles les plus consolants de voir enfin contents ces bonnes gens, et cela ne peut se faire pour le moment que par les biens que la terre nous donnera. Je compte aussi quitter la ville pour m'établir à ma campagne, les travaux de l'agriculture commençant pour un mois plutôt qu'à l'ordinaire, et se succédant beaucoup plus vite ; graces à vos conseils, j'aurai tant de semence de pommes de terre qui si la récolte réussit j'aurai de quoi fournir tous les environs. Ces premiers momens du printemps sont si peu appréciés chez nous on reste enfoui en ville jusqu'à ce que la chaleur vous en chasse pour moi je la quitte lorsqu'elle porte encore son habit d'hiver, je vois les progrès de la végétation, la fleur de toutes les plantes, et la nouvelle verdure, cette résurrection de la nature est le plus beau spectacle dont on puisse jouir, quelle étoffe pour des réflexions, lorsqu'on a passé cinq mois dans la capitale, on en a pardessus les oreilles, et on est si aise de se retrouver à la campagne, et de pouvoir s'occuper de choses solides sans être troublé.

Mon manuscrit a subi bien des changemens, le copiste ne pouvant lire bien des pages griffonnées, et remplies d'abréviations, l'a défiguré, et c'est la raison pourquoi j'ai du jeter la copie et en faire une autre qui sera bonne, mais comme elle est de 3 à 400 feuilles vous pouvez vous imaginer que le copiste a de la besogne ; je ne veux vous envoyer rien de mauvais, et ne pas vous mettre dans le cas de ne savoir débrossiller ce que je voulois dire. Il est vrai que plusieurs personnes en ont vu une partie qu'ils en ont tiré des extraits, que même ceux-ci furent imprimés dans une de nos feuilles mais je puis vous assurer que ces extraits sont d'un genre bien imparfait, il ne contiennent que les lieux par où nous passâmes, aucun détail, et des dates absolument fausses, on se prit le plaisir d'y ajouter des réflexions faites dans la chambre qui défigurent le tout, aussi ces extraits ont cessé et je renferme scrupuleusement l'original pour ne pas l'exposer à être maltraité. Vous l'aurez en ordre mais il faut s'armer de patience, j'avois déjà envie de le faire traduire en français et de vous l'envoyer peu à peu, peut être que je réalise ce projet.

Je savois que votre neveu Eynard étoit bon financier, mais son séjour en Toscane m'étoit absolument inconnu, je suis très aise pour mon frère qui est venu à bout d'arranger cette partie c'étoit nécessaire, pour nous autres il m'est difficile d'écrire ce que je pense, je partage votre opinion, si jamais j'ai une occasion sure je vous en écrirai, et si jamais je rencontrois quelque Gênois qui m'apportera une ligne de votre part et qui s'entende de cette partie je lui en parlerai. Je n'aime pas à écrire sur cette matière bien que j'aie ma propre opinion, je me méfie trop du peu que j'entends, ne sachant que bien faire les comptes en mathématicien si cela suffit réuni avec une bonne logique voilà ce que je ne hazarde à prononcer. Concernant votre fils, j'en prendrai les informations nécessaires, et je vous l'écrirai.

Ce que vous dites concernant l'éducation des princes n'est que trop vrai, les adversités fortifient l'ame, il en faut, pour faire évanouir ces chimères qu'on leur inculque que trop depuis leur plus tendre enfance, il faut qu'ils sachent ce que sont les souffrances de corps et d'ame, afin que leur cœur se forme, qu'il devienne sensible, compatissant, qu'ils aprennent à juger des forces spirituelles et corporelles, pour n'exiger que ce qu'il est possible, et qu'enfin ils deviennent ainsi des hommes et pas des ... ! vous savez ce que je veux dire. Si j'avois à leur donner une éducation, je commencerais par les tenir à la campagne à leur fortifier le corps à leur faire voir l'état de leurs semblables, à leur former l'esprit, et seulement après avoir terminé cette éducation je leur ferai voir la vie des villes avec tout le bien et le mal, ils

auroient déjà acquis la force de pouvoir juger et apprécier. Je n'écrirai sur l'éducation, car pour que cela serviroit, et dans nos tems cela s'apprendra par soi même, la totalité sait trop, juge trop, pour que les grands seigneurs puissent être tels qu'autrefois, il faut qu'ils se donnent de la peine, si ils ne veulent payer leurs expériences bien cher. C'est bien dommage que Genève ne soit pas à Neustadt ou que mon Thernberg n'est dans la vallée de Chamounix, nous pourrions alors nous communiquer avec bien plus de facilité nos idées, et une conversation de quelques journées épuiserait en bien de choses le matin.

Ici il n'y a rien de nouveau en fait de littérature, notre gazzette de littérature qui avoit bien commencée, meurt peu à peu, aucun journal n'existe où on puisse faire imprimer ce qu'il y a de nouveau de sorte que cela reste inconnu, et qu'on ne peut faire des progrès. Peut être pourrions nous former une société pour Industrie et Commerce telle que nous l'avons formée pour l'Agriculture, c'est le seul moyen d'avancer. Notre société d'Agriculture a fait imprimer son premier cahier, si cela vous intéresse je vous l'enverrai, il contient notre constitution et une bonne description d'une terre dans les montagnes de l'Autriche appartenant à un couvent. Notre expédition pour le Brésil part à la fin de ce mois, j'ai donné toute sorte de commissions, entre autres pour nous procurer les graines, ou racines de tout ce qui tend à la nourriture des indigènes, nous verrons ce qu'on m'enverra. Ecrivez moi quand vous en aurez le tems, comme vous êtes un des premiers en fait de brebis je vous enverrai les échantillons de mon troupeau, si vous ne possédez les ciseaux anglois pour tondre je puis vous en envoyer de toute espèce. A présent adieu

Jean

[rép. 17 mai]

Jean Gabriel Eynard (1775-1863), secrétaire de la députation de Genève au congrès de Vienne, avait restauré les finances du royaume d'Etrurie. Il consacra une partie de sa grande fortune à soutenir les partisans de l'indépendance de la Grèce.

Le mariage en 1817, à Rio de Janeiro, de l'archiduchesse Léopoldine, fille de l'empereur François, avec Dom Pedro, prince héritier du Portugal, entraîna plusieurs expéditions scientifiques autrichiennes au Brésil, dont Dom Pedro sera en 1822 proclamé empereur.

[17]

Vienne 5 mai [de la main de Pictet : NB juin] 1817

J'ai tardé à vous répondre pour vous envoyer enfin quelque chose, je n'ai aucune faute à ce retard, mais les copistes qui sont lents m'ont assuré que notre griffonage étoit pire que les hiéroglyphes et firent des fautes qui dénatureroient tout le travail, je crois que vous en trouverez encore assez, ce n'est qu'une partie, et le tout consiste en 4 parties semblables, je désire que vous preniez la patience à lire ce galimatias. Je n'ai guères le tems de retravailler, car d'autres objets m'occupent, et me prennent toutes les heures de la journée, aussi suis-je presque toujours dans le cas de laisser en brut ce que je fais. Vous aurez bien quelqu'un qui puisse lire cette écriture allemande, je n'ai pu trouver ici personne qui me copiat avec des lettres latines.

Mr Vanbergen étoit [venu] me voir, c'est un individu qui s'énonce bien, qui a beaucoup vu, une conversation ne suffit guères pour porter un jugement sur son opinion politique. Je désire qu'il termine bien les affaires des quelles il est chargé, mais je crois que son séjour ici sera tel, qu'il pourra voir Vienne avec toute la comodité possible. Les affaires financières, sont des



affaires scabreuses, et dans un grand état tel que l'Autriche, la partie la plus difficile n'est pas tant celle de faire un plan général, mais celle de le faire exécuter, la raison en est très naturelle c'est que notre monarchie consiste dans la réunion de provinces qui diffèrent en tout l'une de l'autre, l'exécution de chaque plan financier exige une connoissance parfaite de la situation de chacune et de leurs intérêts particuliers, et la combinaison de tous ceux-ci peut seulement montrer le chemin qu'il faut tenir. Les sources desquelles on peut puiser sont bien différentes dans chacun de ces pays, et la perception des moyens financiers de même que l'administration, c'est ce qu'il y a ici de plus difficile, le manque de connoissance de ces parties, ou la connoissance partielle, a fait échouer bien des plans. Cette diversité qui présente dans notre système financier tant d'obstacles, est cependant l'énigme de la force de notre monarchie, et la belle idée si juste en théorie de l'Empereur Josef, d'égaliser toutes les provinces, en leur donnant une langue, une méthode d'administration etc., auroit bientôt bouleversé la monarchie, c'étoit ce qu'on pouvoit concevoir de plus malheureux, nous en ressentons encore les suites. Je crois que nos finances se remettront par elles même, en laissant marcher la chose et seulement en tachant de prévenir chaque crise violente, je suis persuadé qu'il y aura un moment d'embarras qui existe, à chaque passage d'un état à l'autre, mais cela n'est pas éviter, un mal invétéré, ne peut disparoitre sans laisser quelques traces de son existence.

Le papier disparoit et on commence à émaner de la monnoie, j'espère qu'on sera en état d'opérer l'échange total ? Ce qui nous peut faire le plus de bien, c'est une bonne récolte qui fasse baisser les denrées, qui par là diminue les dépenses, et en diminuant celles-ci donne la possibilité de rabattre les impôts etc., ce seroit faire tourner du côté opposé la roue, et cela pourroit nous ramener à un point très favorable à tous égards. Jusqu'au premier de mai nous étions désespérés, neige sans discontinuer, avoit couverte nos montagnes en bien des endroits plus de 18 pieds, les vents froids faisoient rougir le grain, les arbres fruitiers portoient les marques d'une végétation arrêtée, les prés avoient jaunis, des vents froids du Nord Ouest déséchoient la terre, et voilà tout d'un coup que le premier de mai le vent se mit à l'Est, et continue entre Est et Sud tout ce mois un tems serein et chaud mêlé de petites pluies changea la face de la nature et 10 jours après la campagne présentoit l'aspect le plus consolant, champs, jardin, prés, vigne tout promet une année des plus fertiles, nos Alpes perdent leur neige, les fleuves d'une hauteur prodigieuse enmènent les eaux, et on ne sait de toute cette neige plus rien que quelques avalanches qui coutèrent la vie à quelques individus. L'année arriérée, un climat tropique nous a rendu tout ce qu'on croyoit perdu, la coupe du foin, la récolte du grain, la saison des alpes sera la même que les autres années.

Une bonne récolte sera enfin en Angleterre le meilleur allié des ministres qui pour ce parlement ont remporté la victoire, elle donnera les moyens de nourrir tous ces oisifs qui sont les seuls qui font les troubles. Je ne crains pas tant en Angleterre qu'en France, Espagne et basse Italie, en Angleterre, l'esprit national est trop vigoureux pour laisser prendre le dessus à la canaille, et les crieurs qui en veulent profiter finiront par être oubliés et méprisés par leur propre parti.

Mon paquet partira incessamment, je vous ferai remarquer qu'à l'article de Newcastle nous fimes des extraits de différentes brochures concernant les houillères, car chez nous on n'avoit aucune idée des procédés anglois. Vous trouverez manquer plusieurs petits desseins, ceux qui ne sont à trouver nulle part je les ferai suivre, les autres par exemple la machine à coudre les

cordes à Sheffield, les cylindres pour couper le fer etc., se trouve dans le Repertory of Arts, ou dans le Magazin de Tilloch, ou enfin dans l'Encyclopédie de Rees, ou dans le journal de la société de l'Encouragement des arts et sciences. Adieu écrivez moi bientôt et soyez persuadé de l'estime avec laquelle je suis votre affectionné  
 Jean  
 [rép. le 4 juillet]

Guillaume van Berchem [« Vanbergen »] (1772-1857), banquier genevois. On a vu p. 26 l'archiduc demander à Pictet de lui adresser les Genevois « qui pensent comme nous » s'ils venaient à Vienne.

[18]

Vienne le 29 de juillet 1817

J'espère que vous aurez reçu le paquet dont Mr De Carro se chargea, et qui doit être remis par un ministre espagnol allant à Paris, il contient une partie de notre journal, en brut, la seconde partie partira incessamment, je désire que vous soyez en état d'en débrouiller quelque chose, je n'ai pas le tems de le mettre au net. La troisième partie suivra en quelques semaines, je crois que le copiste (car les copistes sont des machines qui ont rarement de la cervelle) y a estropié bien des noms. Les ciseaux anglais je les remettrai à De Carro ; celui-ci introduit à Vienne les bains de vapeur à l'imitation de ceux qui existent à Paris à l'hôpital de St Louis que j'y vis et aux quels je tâchai de porter l'attention de nos médecins, qui cependant me répondirent que nous avions tout cela (ils ne l'avoient pas vu) déjà beaucoup mieux, ce qui me ferma la bouche. De Carro aura du succès dans son entreprise car la chose est très utile et l'apparat très bien entendu, je désire que cela lui procure quelques distinction qu'il mériterait bien étant l'introducteur de la vaccine dans les états autrichiens. Je joindrai aux ciseaux des échantillons de mon troupeau, ce n'est qu'un commencement et il faut attendre encore quelques années avant de pouvoir atteindre le degré de perfection de bien d'autres troupeaux ; vous m'écrirez votre opinion sur ces échantillons.

L'année que nous avons est une des plus fertiles que j'aie jamais vue, la chaleur qui commence au mois de mai et qui dure mêlée de pluies fertiles jusqu'à ce moment en est la cause ; je suis de retour d'une visite faite à Gratz, jamais je vis nos vallées, les Alpes et les collines de la Stirie aussi belles, tout est bien, la moisson est terminée, le grain est excellent, la seconde récolte (sarazin, millet, navets) pousse et verdit les champs, le bled de Turquie dépasse la hauteur de 5 pieds et porte 3 à 4 fruits, les vignes ont de superbes grappes et font du bois qui nous donnera l'année prochaine une récolte majeure à celle-ci. Enfin les légumes prospèrent de même que les arbres fruitiers. Les bons habitants qui vraiment ont souffert tout ce qu'on peut s'imaginer, 4 récoltes manquèrent de suite, qui combattirent la faim, se promènent par leurs champs la figure riante, aussi bêche-on déjà l'orge d'hiver pour en faire du pain et se procurer une bonne nourriture. L'hiver passé, encore plus le printemps, c'étoit une vraie calamité générale, les provisions étoient épuisées, la cherté énorme, le pauvre montagnard dépourvu de moyens ne dut sa conservation qu'au bon cœur de la nation car un aidait l'autre aussi longtems qu'on trouvoit quelque chose, aux collectes faites dans le pays, et aux sommes données par mon Empereur, avec les quelles on acheta du grain pour ensemercer les champs, et pour faire vivre les plus pauvres. Ce pays où toutes les habitations sont dispersées ne pouvoit profiter des mesures prises dans les villes, et il n'y a que la bonhomie de la nation en général qui fit passer ce tems de détresse. Les exemples de mortalité sont très rares, on n'en a pas dans la partie allemande, bien que dans beaucoup de contrées on se

nourrissoit de champignons au vinaigre, d'escargots, enfin au printemps de feuilles d'orme cuites, et cela a passé grâces à Dieu.

Avec un grand plaisir je vis cette année-ci la cultivation de pommes de terre quadruple de l'ordinaire, la disette fit estimer ce bienfait que l'Amérique nous a donné, la récolte de ce fruit sera très forte et j'espère que les pommes de terre chasseront le sarazin qui ne mûrit que rarement à cause des gelées blanches du mois de septembre. En Stirie j'ai commencé par envoyer ce printemps à une des plus pauvres et plus hautes vallées, des Alpes, où il existe une population de 8 à 900 âmes, des pommes de terre, je les fis partager et invigiler la plantation, et ceux-ci auront cette année ce qu'il leur faut. Outre cela je fis prendre en ferme 4 arpents de terre à 1600 toises carrées, qui seront cultivés d'après une simple instruction que je leur donne, ces quatre arpents sont situés dans une des contrées les plus peuplées du beau vallon de l'Enns, la récolte que j'en aurai et qui sera considérable est destinée à être mise dans une cave jusqu'au printemps, et après à être partagée parmi les habitants qui invigilés par leurs autorités et juges doivent les planter, en continuant cette mesure pendant 3 ans, je crois qu'une population de près de 30 à 40'000 âmes sera fournie de pommes de terre pour elle, et pour le bétail, et alors il n'y a plus rien à craindre.

Chez nous on a tout fait ce qu'on a pu pour soulager la misère des habitants, l'Empereur a donné le bon exemple, on occupe à Vienne une quantité de gens de fabriques etc. aux travaux d'embellissement de la ville, cela leur donne du pain, et il se fait de l'ouvrage, à la campagne la misère cesse, le prix des denrées tombe considérablement, et si cela continue il retournera à ce point où il doit être pour que l'industrie puisse exister, cela fera revivre ces fabriques qui sont propres à notre situation, et aux produits bruts de notre état (fer, verre, laine, toile etc.) pour les autres qui n'étoient qu'une suite de la situation forcée dans laquelle Napoléon avoit placé le continent je ne leur donne aucune espérance.

J'avois déjà entendu parler du peu de soins qu'on donnoit au peuple de la Savoye, c'est une chose d'autant plus frappante qu'elle cadre si peu avec ce qu'on fait dans votre patrie ; la raison vous la connoissez aussi bien que moi, c'est toujours la même qui est cause de ce que nous voyons de ce côté-là. Je désire qu'on ne se repentisse d'avoir agrandi cette puissance, elle a été récompensée d'une manière bien généreuse pour... 16 ans de sommeil et d'inactivité et on voit que trop la mauvaise volonté qui la guide, le système est le même, on jouera ce rôle de duplicité que cette Cour a toujours joué, on tend à un majeur aggrandissement, et l'ambition qui ne connoit point de bornes porte les vues de bien de côtés, faisant oublier de penser aux arrangements intérieurs, à la prospérité des états qu'on possède. Je désirerai que chaque état pensât à porter le bien être de ce qu'il a au plus haut degré, et qu'il oubliât chaque idée d'avoir encore plus.

Vous saurez aussi bien que moi les demandes faites au près des ligues grises pour la construction d'une chaussée venant de Coire par Tosis, la Via Mala, Splugen, le Bernhardin, Bellinzona, le lac Majeur, Novare, sur Gênes, le canton Tessin est pour la chose, les Hollandois et les villes anséatiques doivent donner de l'argent pour la construction (on dit déjà 500'000 francs : ce seroit trop peu, le reste suivra sûrement). Par cette nouvelle chaussée la cour de Sardaigne attire tout le commerce par ses états. Il n'est rien à dire à la chose, bien que cela soit très désavantageux pour l'Autriche, mais qu'en résulterat-il. L'Autriche en possession de la Valtelline et de Chiavenna fera une chaussée de Riva au lac de Come par Chiavenna les Cardinelli à Splugen, et se réunira à la première projetée pour tacher d'attirer

le commerce sur ce chemin, si cela réussit rien ne passera par le canton Tessin, les Piémontais pour faire échouer ce projet mettront des droits énormes sur tout ce qui doit passer de l'Italie dans l'état de Gênes, et par là la chaussée du Splugen ne servira rien à l'Autriche car le commerce suit la route où il y a les moindres dépenses ; il suivra donc celui du Bernhardin, que restera-t-il à faire à l'Autriche, c'est à tacher d'attirer le commerce par le Splugen sur Parme et Livourne. Voilà la pomme de discorde, voilà la jalousie semée. Mais ce n'est pas assez, le commerce qui se faisoit sur les mulets et les chevaux par le Splugen, souffroit qu'une partie passât de même par Zurich, Lucerne, Uri et le Gothardt et l [en blanc] dans la vallée d'Airolo étoit un beau revenu ; aussi tôt que la chaussée à travers les Grisons est terminée ; celle-ci souffrant des grands charriages qui portent de grands poids, tout le commerce du Gothardt cesse, et même ce qui pourroit passer par le Simplon. Voilà des raisons de mécontentement entre Canton et Canton. Mais ce qu'il y a de plus important c'est que cette nouvelle chaussée forme une nouvelle ligne d'opération militaire transversale entre l'Allemagne et l'Italie et contraint l'Autriche à chaque guerre avec la France, ou en Italie et en Allemagne, d'occuper le pays des Grisons dans le premier moment, et voilà la Suisse inévitablement le théâtre de la guerre que personne ne pourra empêcher. Je demande donc à un bon Suisse, qui aime sa patrie, vaut-il la peine de risquer l'indépendance, la tranquillité pour des vues commerciales, est ce que les avantages pécuniaires l'emporteront toujours sur ce que l'expérience nous dicte, est ce que les résultats que la réflexion nous a fait entrevoir des événements passés sont-ils perdus pour nous. Je ne comprends pas comment la Diète ne s'en mêle. Le commerce par le Splugen, Bernhardin, Gothardt tel qu'il étoit jusqu'apresent sans chaussée étoit vraiment suffisant et ne risquoit pas la tranquillité du pays, et ne seroit-il pas mieux que le Simplon n'eut jamais été fait, je crois que les Vallaisans, se souvenant de l'année 1800, et de celle de 1815 diroient qu'oui. J'ai fait sur cet objet les représentations que j'ai cru devoir faire, elles sont les mêmes que celles que je vous ai marquées, mais je doute fort que la cour de Turin, démorde de son projet, si la Suisse elle-même ne prend le meilleur parti qui est celui de laisser les choses telles qu'elles le sont maintenant et qu'elles l'étoient autrefois.

Pour retourner à mon discours agricole qui m'a fait parler de politique, je vous dirai, que nous avons eu la visite d'une très forte grêle, le 12 de ce mois la chaleur excessive rassembla les vapeurs autour des sommets des Alpes (j'étois alors à Gratz, et témoin oculaire) après avoir menacé pendant 3 heures l'orage partit et prit la direction ordinaire du Nord Ouest au Sud Est, en 3 collonnes différentes, l'une traversa l'Autriche à une heure au midi de Bade et ravagea le pays sur la largeur d'une demi heure, la seconde descendit du Schneeberg et longeant le pied des Alpes vint me faire une visite, et rasa en 20 minutes ma récolte et celle de mes paysans (2 jours avant la coupe), la troisième passa par la haute et basse Stirie avec une vitesse extraordinaire et m'offrit le spectacle de 4 orages dans un après midi ; elle dévasta tout où elle passa heureusement beaucoup par les Alpes et forêts, la grêle avoit la grandeur d'un œuf de poule et blessa chevaux, hommes tua des brebis. L'ouragan qui la précédoit cassa et déracina les plus grands arbres. Je vis les dégats les jours suivants ; ceux qui en furent atteints sont bien à plaindre, c'est la 5<sup>ème</sup> année de récolte manquée, heureusement que leurs voisins peuvent les aider, et que la bonté des pommes de terre s'est de nouveau avérée, la grêle ne leur a rien fait. Je ne sais quel bon esprit m'induisit en dépit de mon baillif d'en planter une

quantité prodigieuse, et d'encourager mes gens à en faire autant, voilà que cela nous reste et nous donnera de la nourriture.

J'ai lu avec un plaisir infini dans les cahiers janvier et février de la Bibliothèque universelle l'excellent article tiré du Quarterly Review concernant les classes indigènes [sic], il y a beaucoup d'applicable pour nous (c'est ce qui concerne les femmes et la classe des travailleurs) c'est un journal que je lis avec attention les autres, tombent en décadence. En fait d'annonce il y a à présent un bon journal anglais c'est le The Monthly Litterary Adviser, qu'on n'envoie régulièrement par la poste j'y trouve tout ce qui paroît de nouveau en Angleterre. Un bon journal américain doit être le Monthly Miscellany on me l'a promis de Londres cela nous mettra au fait de ce qui se passe au-delà des mers.

Votre treffle incarnat prospère un peu, je crains que le froid ne lui fasse du mal, la grêle l'a ruiné pour cette année et je me recommande pour des graines, de même que pour cette vesce anglaise dont vous m'écrivez que je ne connois point, joignez y en deux mots comment elle est à cultiver.

Pour le Brésil je n'ai donné que très peu de commissions, elles se bornent sur quelques objets d'histoire naturelle, j'ai prié qu'on me rapporte des montagnes (étant plus analogues à notre climat) les plantes de nourriture des indigènes en graines ou racines, peut-être se trouve t'il quelque chose pour nous, les plantes médicinales, et celles pour l'industrie. Le prince de Neuwied nous rapportera bien de notices intéressantes, mais à juger d'après ses propres récits il longe encore la côte, et n'a pas encore percé dans l'intérieur, je voudrai lire un récit d'un voyage à travers du continent qui termineroit à Quito ou Lima ; c'est un pays qui offre bien des objets nouveaux mais je vous assure que je ne suis nullement tenté d'y aller, il y a tant à faire à notre vieux continent, il y a encore tant de parties inconnues, que je veux me borner à celui-ci ; notre expédition à ce que j'espère rapportera bien des notices, et je désire qu'elle perce dans l'intérieur.

Ici nous vivons tranquillement, mon Empereur voyage en Gallicie, Transilvanie et le Bannat je crois qu'il sera de retour à la fin d'octobre, c'est un voyage très salulaire pour ces pays. La politique nous donne peu à lire, il paroît que l'Europe harassée de 20 ans de troubles dorme, mais l'esprit de fermentation couve partout, il n'a pas encore cessé, et on voit des symtômes que le plan qu'on a voulu faire exécuter moyennant Napoléon, n'a pas été renoncé ; on a choisi un autre chemin bien plus sur dans ses effets et contre lequel on ne peut être assez sur ses gardes, c'est la démoralisation des classes, la désorganisation de l'exécutif dans les gouvernements, l'instruction à de fausses mesures, enfin tous ces moyens que l'histoire nous prouve avoir produits des effets surs. Ceux qui tendent à ce but ont tiré à profit l'expérience de ces 20 années passées, je désire que tous les gens de bien, dont le devoir est de s'opposer avec toute la vigueur possible à la réussite de leurs plans, ayent aussi bien étudié le passé. Tout ce que je pense concernant cet objet ne se laisse guères écrire, mais plus on observe plus on voit venir les événements pas à pas, plus on remarque de conséquence dans tout ce qui se fait, et qui ne seroit induit, justement par cette conséquence, de ne pas l'attribuer comme beaucoup disent au pur hasard, ou au conflict des circonstances, mais à un plan murement suivi, par qui ? voila ce que je ne puis prouver, est ce une société ! ou quoi ? C'est le mauvais génie des Anciens, cela devrait nous rendre tous vigilants et nous engager à une lutte continuelle pour le bien de l'humanité, pour tout ce qui est bon, vrai, juste et équitable.

J'ai rempli 4 grandes pages, et ne voulant pas grossir la lettre je la termine, si votre compatriote Gallatin passoit par ici, adressez le moi. Adieu  
Jean

Jean De Carro (1770-1857), médecin genevois établi à Vienne ; collaborateur de la Bibliothèque britannique, il fit beaucoup pour diffuser dans l'empire d'Autriche et même au-delà la vaccine dont cette revue avait annoncé la découverte par l'Anglais Jenner.

L'été 1816 ayant été exceptionnellement froid et humide, les récoltes en Savoie ne suffirent plus aux besoins, au point que la région a connu une véritable famine au printemps 1817.

Le Genevois Albert Gallatin (1761-1849), émigré aux Etats-Unis, membre du Congrès pour la Pennsylvanie, secrétaire au Trésor, négociateur de la paix de Gand entre l'Angleterre et les Etats-Unis, était depuis 1814 ministre à Paris.

[19]

30 juillet 1817

A peine avois-je fermé ma longue lettre que je reçois la vôtre du 5 de juillet, et étant en train d'écrire des lettres j'y répons. Vous m'annoncez le reçu de mon paquet, j'avois rencontré hier De Carro, et il a voulu bien se charger de vous en faire parvenir un second, à peu près aussi volumineux ; le travail n'est pas aussi grand qu'il le paroît, le copiste travaillant pour de l'argent a écrit assez peu de lignes sur une page. Mon frère et moi avons fait le partage de notre journée ainsi. On se levoit à 7 heures du matin, on déjeunoit et formoit le plan pour la journée, on recevoit des visites jusqu'à 9 ou 10, après quoi on alloit voir les objets, ou on voyageoit jusqu'à 5 de l'après midi, ou (les journées étant courtes !) on s'arrêtoit à 6 on dinoit, on faisoit encore quelquefois des visites assez tard, mais ordinairement, après avoir trotté une dernière heure après le diner par les rues pour faire la digestion, mon frère et moi, logeant presque toujours dans une chambre, nous allions écrire ce que nous avions vu, cela duroit jusqu'à 10 ou 11 du soir ; c'est ainsi que nous n'étions jamais arriérés, et que nous étions en état de marquer plusieurs détails qui sans cela auroient été oubliés. La table de matière manque, mais ayant à présent des heures de loisir je vous en fais en français pour la seconde et vous la trouverez au commencement du paquet ; si j'avois fait copier en lettres latines je n'en serai venu à bout, car personne je crois sait exécuter une copie ici de cette manière.

Si vous voulez faire usage du manuscrit dont vous êtes le maitre, je crois que le mieux est de garder absolument l'incognito, chacun pourra se penser ce qu'il voudra, et celui qui voudra critiquer pourra le faire librement, la vérité y gagne ; et c'est ce qu'il faut chercher dans ce monde. Ce qui concerne la traduction du tout il faut premièrement savoir si cela en vaut la peine, c'est à vous à en juger, un journal fait sans être retravaillé contient des répétitions, des longueurs, des lacunes, et je crains bien que nous sommes ici dans ce cas, 4 mois pour Londres, l'Angleterre et l'Ecosse, 4 mois de mauvaise saison, et faire ce voyage sans être préparé, tout d'un coup quitter Paris, devoir chercher et prendre les informations à Londres même, ne pas parler la langue, donc difficulté de communication, voila des circonstances qu'il ne faut pas oublier en lisant cet écrit. Si je pouvois retourner à présent dans ce pays, je saurai bien m'y prendre d'une autre manière ayant reconnu le terrain. Après avoir lu le tout vous m'en direz votre opinion.

Ce qui concerne la récolte, les prix, les espérances pour l'avenir etc., la vesce, le treffle incarnat je vous l'ai écrit dans ma dernière ainsi que ce qui concerne les pauvres, la cour de Turin etc.

L'Angleterre, paroît pourtant être dans un meilleur état qu'on ne le croit, le Parlement a fini ses travaux, l'opposition ne peut rien dire en fait de finances, le chancelier de l'échiquier VanSittart est une tête quarrée et il épargne. Il ne manqueroit que deux choses pour chasser toute crainte ; l'une de faire des colonies des surplus de la population, l'idée de l'Afrique est une idée que j'ai déjà longtems, et que j'ai même prononcée à Londres, un grand avantage résulteroit de la possession de Tunis, Tripoli et Alger, c'est celui d'être le maître des grandes caravanes qui vont dans l'intérieur et je crois que cela vaudroit pour le commerce beaucoup mieux que les recherches du Niger et sur la côte occidentale ; la seconde c'est la culture des terrains incultes de l'Angleterre et de l'Ecosse. Dans ce premier pays il y a toutes ces forêts qui ne le sont pas, et qui étant partagées pourroient faire vivre bien du monde, je ne me souviens pas la quantième partie qu'elles font de la surface du pays, mais je sais que c'est beaucoup. En Ecosse les grands possesseurs devoient au lieu de dépeupler et de s'approprier du terrain pour aggrandir leurs fermes (c'est dans les Highlands le cas) plutôt se borner à une juste quantité et partager et peupler le reste. La Chine n'est pas perdue pour l'Angleterre, lors qu'un jour le Bengale et les Indes se détacheront de la mère patrie, la Chine sera un pays de nouvelle colonie pour les Anglois avec 40 ou 50000 hommes et une bonne flotte on en viendroit à bout, je crois que le projet n'est pas si gigantesque et pas hors des vues de la nation insulaire.

La confiance du gouvernement voisin à votre république, est une confiance que si j'étois Roi de ce pays, j'aurai honte de l'avoir, bien que je serai sûrement l'intime et loyal ami de votre patrie, je n'entends rien à un pareil gouvernement, je sais que cela m'a remué toute ma bile, c'est comme si j'avois des enfans et le moyen de les nourrir, mais que par paresse, ou indolence, ou ignorance ou avarice j'en donnerai à un entièrement étranger à ma famille pour qu'il les nourrit à ses dépens. Quel attachement peuvent avoir ces gens pour leur gouvernement, n'est il pas naturel qu'ils s'attachent à celui qui leur fait du bien, je connois cela tout aussi bien que vous, on veut que vous autres fassiez le bien, mais qu'on ne vous en sache pas gré. C'est un monde bien, bien, bien misérable.

Concernant votre militaire, je trouve que c'est très bien fait d'y penser, mais n'oubliez pas de tenir le vrai chemin, dans une république chaque citoyen est soldat, une république ne souffre pas une armée, ou un militaire en pied, cela altère tôt ou tard la liberté, il ne faut qu'un général heureux, et adieu le reste ; il faut bien réfléchir aux réglemens concernant la direction, le commandement de vos forces armées réunies, pour ne pas exposer la constitution, et de l'autre côté pour ne pas paralyser l'activité des opérations militaires et des mesures, par des conseils des Sénats etc. où on auroit toujours l'infériorité avec la meilleure troupe vis-à-vis d'un général actif muni de plins pouvoirs. Il n'y a que pleine confiance et la hache du bourreau qui puisse faire atteindre le but qu'on se propose. J'espère qu'on pensera aussi à l'économie, en fait de solde, qu'on ommettra toutes ces babioles en fait d'uniformes, qu'on donnera des réglemens simples et faciles à apprendre, et qu'on s'occupera de bonnes armes, et de la conservation de cet esprit de patriotisme qui vaut des armées entières.

Demain nous allons faire l'épreuve de la machine de Smith (Ecoissais) pour faucher le grain, elle va bien. Je vous enverrai les résultats. Adieu

Jean

[reçu 12 aoust rép. 18 7bre 1817]

Nicholas Vansittart (1766-1851).

On admirera le soin avec lequel l'archiduc étudie l'Angleterre.

[20]

Vienne ce 27 de Nov. 1817

J'espère que vous aurez reçu maintenant tout le manuscrit, comme je vous ai envoyé à la hâte ce que j'avois je ne sais si peut être il vous en manque encore une partie, je vous enverrai le premier jour une table de matières de la copie que je possède, et vous pourrez alors voir le vrai. Il y a dans une partie des observations générales concernant le pays, nous ne voulions pas entrer plus en détail sur cet objet, c'est une matière délicate et il faut du tems pour l'aprofondir, notre objet étoit de rassembler des notices sur les objets qui peuvent être utiles à notre patrie et à nous procurer des liaisons pour l'avenir, je crois que nous l'avons rempli au moins en partie, et cela me donne le moyen de faire aller dans ce pays d'autres individus, l'un est déjà sur son retour, c'est un possesseur de forges en Styrie, l'autre y est seulement allé c'est le directeur de notre Institut de Gratz et qui a pour objet la partie des mines ; j'ai aussi le ferme propos de retourner lorsque les moyens, les circonstances etc. me le permettront. Et alors de remplir toutes les lacunes que je trouve en grand nombre dans notre journal, mais il faut pour cela une autre saison que celle que nous eûmes, sans cela on ne voit rien en fait d'agriculture. Nous avons tiré parti de notre voyage sur les lieux dans les villes des pockets compagnons, et des guides imprimés pour savoir ce qu'il y avoit à voir, et seulement à Newcastle et Norwich (houilles et sel) nous avons fait des extraits des ouvrages qui traitent sur cet objet pour l'instruction de notre pays, celle du docteur Holland sur Norwich est la meilleure. Je conçois bien que notre journal est extrêmement sec, mais cela ne peut être autrement, j'en ferai usage dans nos journeaux du pays seulement pour aggraver l'attention de ceux qui désirent s'instruire.

Je viens de recevoir la continuation des journeaux anglois qui contiennent bien des choses intéressantes, grace à votre Bibliothèque universelle qui sans flatterie est à présent le meilleur journal on sait ce qui se passe dans toutes les branches de la littérature. Je suis de retour après une absence de 6 semaines, que j'ai passées dans la Styrie, notre Empereur s'arrêta 15 jours à Gratz et eut la grace de nous accorder bien des choses très bonnes pour l'institut, c'est à présent que nous allons former notre société d'agriculture, sur la quelle je vous enverrai mes idées, et un journal qui ne contiendra que ce qui peut être utile au pays, nos arrangements sont achevés, notre jardin est en bon état, la pépinière pour partager 3500 à 4000 arbres chaque année parmi les paysans est planté, on travaille à quelques champs pour être destinés à planter les graines utiles au pays, de sorte que jusqu'au printems prochain nous serons en ordre.

La neige tombée le 5 d'octobre et qui s'accumula jusqu'au commencement de novembre couvrit dans nos montagnes l'avoine, à présent qu'elle a quitté les champs, on a trouvé l'avoine verd, et ne pouvant servir qu'à nourrir le bétail, c'est vraiment une chose à désespérer, cependant cela ne me rebutte pas, et avec les pommes de terre j'espère sauver pour l'avenir nos montagnards ; cette cultivation fait des progrès rapides, mais je voudrai accélérer l'affaire, j'ai pour cet objet pris dans 3 différents districts dans chacun 4 arpents de terre, que je fais cultiver d'après ma méthode, j'y envoie la semence, et ils seront plantés le printems prochain en pommes de terre précoces et tardives d'après la situation de la contrée,



la récolte faite sera partagée comme semence parmi les paysans. Il y en a beaucoup qui par ce seul moyen se préservent cette année de la famine et ils reconnoissent le bienfait de ce fruit ; comme nous avons une culture toute différente de nos terres, et que dans beaucoup de vallons il existe la cultivation des forêts dans une relation de 25 à 30 ans, comme champ je leur ai fait faire les épreuves à y planter les pommes de terre qui ont donné une récolte très bonne, de 5 mesures 12. Je désirerai un jour pouvoir vous montrer tout cela, mais sans Congrès, car l'agriculture et les polonoises ne se laissent pas combiner, l'une donne des résultats pour l'humanité, l'autre rien que de l'ennui.

Adieu, portez vous bien, écrivez moi bientôt votre affectionné

Jean

[reçu 10 Xbre 17]

Le « Journal inédit d'un voyage en Angleterre » a paru, sans nom d'auteur, dans la Bibliothèque universelle en quatre livraisons : série Littérature vol. 6 (1817) p. 133 ss. et 329 ss. et 7 (1818) p. 145 ss. et 375 ss. Cette lettre nous apprend qu'il est de l'archiduc Jean. Disponible sur Google Books.

[21]

Vienne le 7 de mars 1818

Mr Vanberg m'a remis votre lettre, et j'y aurai répondu si je n'avois été empêché par quelques occupations qui ne souffroient aucun délai, apresent que je vais quitter mon quartier d'hyver pour m'établir à ma campagne, je vous écris pour vous dire que j'ai lu le premier extrait dans la bibliothèque universelle, et je dois avouer qu'il a parfaitement réussi, je suis apresent occupé à mettre au net mes notes concernant Paris, et mon voyage par l'Italie ce dernier étoit si rapide, et la pluspart du tems employé à la représentation qu'il ne contient que fort peu de choses.

J'ai vu les appareils de Mr De Carro, il a infiniment perfectionné ceux de Galé que je vis à l'hospital de St Louis à Paris, nous devons à votre compatriote un nouveau bien fait, Vienne est la ville des rhumatismes, et par ces appareils on les guérit bien mieux qu'avec tous les bains possibles, je désire sincèrement qu'on reconnoisse tout ce que ce brave et digne individu fait et a fait, je ne manquerai pas de le faire valoir, lorsque l'occasion favorable s'en présentera.

La charrue belge a été apportée ici par le baron Cristophe Bartenstein, et on peut l'avoir si on la commande très bien faite, lui en fait usage sur ses terres, on ne la connoit pas assez pour savoir l'apprécier, je suis absolument de votre avis que c'est une des meilleures, mais il faut un bon terrain pour l'employer, et point de pierres ; connoissez vous la binoire belge, c'est aussi une espèce de charrue pour remuer la terre sans la tourner, c'est un bon instrument, Sir John Sinclair dans un traité sur l'agriculture belge l'a décrit avec une petite planche bien exacte, j'ai vu travailler avec dans les environs de Tournai et de Mons.

Je suis occupé de réunir une Société d'agriculture dans notre bonne Styrie, j'espère qu'elle s'établira dans le courant de cet été, je vous en enverrai l'apperçu afin que vous puissiez juger quel est le but que je veux atteindre, nous envisageons la pratique plutôt que la théorie, et pendant que nous tachons d'assurer la subsistance à nos montagnards nous laissons les théories à nos sociétés voisines, elles doivent faire les épreuves et nous profitons de celles qui réussissent, c'est au moins la méthode la plus analogue aux moyens pécuniaires dans un

pauvre pays. Je vous joins ici le compte rendu de notre institut, vous verrez par là le peu que nous avons fait dans le cours de l'année passée.

Je viens de recevoir des lettres du Brésil, si des nouvelles de ce pays vous intéressent je vous en enverrai les extraits, elles me disent bien des choses remarquables, mais toute la beauté de ce pays n'est pas capable de me donner l'envie de l'aller vérifier, ceux qui veulent dépeindre l'état de nos pays dans les années 6 et 700 devraient aller au Brésil voir ces bois humides remplis d'insectes, de léopards monstrueux et de tous ces animaux dégoûtants, et les beaux colibris, les plantes à belles fleurs ne peuvent compenser les impressions.

De politique il y a très peu à écrire le monde va son train, l'esprit humain avance nous devons attendre le résultat du congrès de Düsseldorf, cela nous mettra sur la route de ce que nous avons à espérer de l'avenir. Ecrivez moi, je quitte la ville, pour m'établir à la campagne, c'est le meilleur parti qu'on peut prendre. Adieu, soyez persuadé de la plus haute considération avec la quelle je suis

vosre affectionné Jean

[reçu 22 mars rép. 29 [illisible]]

[22]

Thernberg ce 15 de juin 1818

Les rhumatismes sont une mauvaise chose, dont cependant je ne puis encore juger n'en ayant eu aucun, De Caro nous en préserve, et si jamais j'en éprouvais, ma première visite seroit d'aller me mettre dans son cabinet souffré pour en être bientôt quitte ; ce que je vous conseille de faire pour pouvoir d'autant mieux jouir de la belle saison que nous allons avoir, car j'espère que ces isles de glace qui vont se promener jusque vers les côtes de l'Espagne auront fondues et que les zéphirs du nord qui durèrent jusqu'à cette dernière semaine finiront. Nous avons l'espoir d'une excellente récolte nos montagnards sont dans la joie de leur cœur, après bien des années les vallons retentissent de leurs cris et on entend de nouveau les violons, la gaieté propre à ces gens reparoit et j'en suis bien aise.

On a prodigieusement planté de pommes de terre, elles sont à très bon marché, le sceau (Metzen) se payoit dans la basse Styrie à la fin pour 6 gros c'est-à-dire 12 Kreutzer, ce qui est autant que rien. Le prix du grain, du vin baisse et nous espérons revoir les anciens prix tels qu'ils étoient il y a 20 ans, les vignes promettent beaucoup, le froid du mois de mai a tué la vermine et a fait en cela, bien qu'il retarde la récolte, du bien. Je vais me procurer une charrue belge que j'ai vu travailler en Brabant je crois que celle-ci et la petite charrue d'Ecosse et du Northumberland sont les meilleures cette dernière se fait aussi entièrement de fer, et j'en fais exécuter une à notre bonne fonderie de Maria Zell en Styrie où notre fer est extrêmement malléable et doux.

Aprésent que je coupe mes prairies j'ai deux machines pour tourner l'herbe en activité, elles sont d'une grande utilité je les ai vues chez Sir John Sebright et en ayant rapporté le modèll je les fis exécuter, bien qu'elle sont plus lourdes que les anglaises elles travaillent cependant bien, un cheval traîne chaque machine qui tourne avec une vitesse prodigieuse et m'épargne la dépense de 200 individus chose qu'on peut évaluer la personne à 1 florin 30 Kreutzer à 300 florins ; voilà donc une économie qui vaut d'autant plus que je ne suis pas meme sur de trouver des travailleurs lors que j'en ai besoin. La seconde machine que j'érige est celle pour battre le grain à la manière écossaise mais simplifié, comme je coupe toute ma paille pour

nourriture elle me rendra de bons services, et je gagne en tems, et en épargne de 6 individus que je dois sans cela nourrir toute l'année pour les avoir lorsque j'en ai besoin.

Mes pommes de terre que j'ai reçues des Pays bas et de l'Angleterre viennent ce sont de nouvelles sortes je suis curieux de les voir à la récolte, l'année prochaine je ferai l'épreuve avec les germes, nous plantons les germes coupés avec une espèce de cuillère de fer qui nous donne une petite demie balle, cela est déjà introduit dans toutes nos vallées. Le treffle incarnat vient mais notre climat rude lui fait du mal, la vesce vient aussi, je suis curieux d'en voir les résultats.

Je vous joins ici le rapport de notre Institut, nous sommes présent à former la Société d'agriculture, pour cet objet je fais imprimer 400 exemplaires des règlements tels que je les pense être bons pour ce pays, je les fis répartir dans tout le pays, on les lit chacun y fait ses remarques et celles la serviront de base pour la formation des règles qui doivent être présentées à l'Empereur pour être sanctionnées, j'espère me constituer l'automne prochain. En même tems nous formons une société de lecture qui a pour objet de rédiger une espèce de journal destiné à communiquer au pays tout ce qui peut lui être utile.

En fait de littérature il y a peu de chose. Les Mémoires de Madame de Staël sur la Révolution, les Mémoires de l'abbé Gorguel assez intéressantes. Deux tomes de continuation de l'histoire de Millot par Hormayer, un bon ouvrage sur les assassins de l'Orient par Hammer (ce sont ceux du vieux de la Montagne) et deux cahiers de notre gazzette littéraire. D'Angleterre j'attends maintenant un transport ; un courrier m'apporta le thermomètre barométrique du professeur Wollaston pour mesurer les hauteurs malheureusement le tuyeau s'est cassé cependant je pourrai le faire réparer, ce petit instrument me paroît très utile pour mesurer les hauteurs des montagnes, il est facile à transporter, pas délicat, et il ne faut qu'avoir avec soi une petite portion d'eau distillée pour remplir le tuyeau dans le quel on pose la balle avec le vif argent, et au moyennant l'ébullition de l'eau la hauteur se fixe. Surement vous aurez à Genève connoissance de cet instrument. Le Calléidoscope, invention ingénieuse de Brewster vous sera aussi connu, on en fait ici une grande quantité et nos badeaux se promènent avec, car cela est de mode, les petites charettes à deux roues invention venue de la Saxe sur les quels on est à cheval et qu'on pousse avec les pieds comme si on pâtiñoit occupe notre jeunesse qui se promène de cette manière de tous côtés, il y en a assez qui se cassent le nez mais comme c'est aussi de mode peu importe.

J'ai lu les extraits de notre journal insérés dans la bibliothèque universelle, ils sont très bons au moins ils sont faits avec jugement, gout, et utiles autant qu'ils peuvent l'être. Du Brésil je n'ai plus rien reçu j'attends journellement des nouvelles qui si elles ont quelque intérêt vous seront nécessairement communiquées. J'admire le voyage pour passer le Pole mais je n'aurai aucun gout d'être de la partie, la partie la plus intéressante est ce qui concerne la Gronlande, et c'est vraiment avec un intérêt bien vif que j'attends à apprendre si il existe encore des êtres dans ce pays descendants de ces colonies dont nous ne savons plus rien depuis tant d'années.

Je vois que les Américains souffrent aussi de la maladie du siècle c'est-à-dire de la faim, je ne sais à quoi bon ils veulent aggrandir leur territoire, qu'ils peuplent entièrement celui qu'ils possèdent et en cela ils ont encore affaire plusieurs siècles, après il est tems d'y penser ; ils subiront le sort de voir se séparer leurs provinces en différents états indépendants, ou peut être si un homme d'un génie supérieur paroît au milieu d'eux de former une nouvelle monarchie. Notre Empereur retourne le premier de juillet de son voyage, après nous ne le posséderons pas

longtems au milieu de nous, car il ira au congrès. Pour ce qui me concerne, je ne bouge de mon château où je bâtis une métairie, que pour courir les Alpes ou aller en Styrie, si jamais vous venez de ces côtés ici venez me voir, je ne vous donnerai point de bals avec des polonaises, mais nous irons nous promener dans des environs qui ne sont pas mauvais.

Adieu soyez persuadé de ma sincère considération avec la quelle je suis votre affectionné

Jean

[reçu 26 juin, rép. le 17bre]

Sir John Saunders Sebright (1747-1846), agronome et homme politique anglais, ami des frères Pictet.  
On a reconnu le caléidoscope et l'ancêtre de la bicyclette, connu en France sous le nom de draisienne.

[23]

Thernberg ce 10 de novembre 1818

Je réponds le 10 de novembre à votre lettre du 1 de septembre vous direz avec raison que c'est un peu tard, mais je dirai pour mon excuse que depuis deux mois je n'étois guères un moment chez moi, et que c'est seulement apresent que j'ai pris mes quartiers d'hyver qui sont comme vous pouvez l'imaginer à Thernberg ma demeure ordinaire ; il n'y a que l'arrivée prochaine de mon Empereur qui peut me faire quitter ma solitude, qui me devient de jour en jour plus chère, la tranquillité qui règne ici, donne tout le tems aux réflexions, et je puis vous assurer que plus que je vois notre grand monde tel qu'il est apresent plus je tache de me tenir où je suis et à éviter les capitales, et ces sociétés où on apprend très peu mais où on oublie beaucoup, et ce seroit assez si ce ne fut que la droiture et la vérité en paroles et actions qui sont incompatibles avec le bon ton qui règne dans les sociétés actuelles, où malheureusement tout est masque tout vernis et peu de réel.

J'ai mis pendant cet été mes jambes en grande activité faisant mes courses à pied pour reconnoitre et visiter différentes contrées. Ma bâtisse est graces à Dieu terminée c'est-à-dire la carcasse du batiment sans les arrangements intérieurs qui donneront encore de la besogne le printems prochain, alors mes vaches, bœufs et moutons auront une demeure convenable à leur état et je pourrai avoir du repos pendant plusieurs années. Notre laine a été bien vendue la meilleure à 305 florins, d'autres à 280 et 290 comme la mienne, en monnaie, elle va en Angleterre, la récolte étoit bonne, les grains excellents aussi les prix si bas que beaucoup de cultivateurs n'en retirèrent presque rien, par exemple le boisseau (Metzen) de 2 à 4 florins en papier c'est-à-dire de 45 Kreutzer à 1 florin et quelques Kreutzer, et ainsi le reste, les fourages étoient en quantité inférieure à l'année passée, le treffle très bon, le vin dans beaucoup de contrées en grande quantité et de bonne qualité, dans d'autres comme en Styrie à cause des pluies au commencement d'octobre, médiocre. Les navets en telle quantité qu'on n'en sait quoi faire, et les pommes de terre plus petites que l'année passée mais de bonne qualité.

Nous avons fait la répartition de plusieurs boisseaux de pommes de terre dans les districts les plus pauvres et les plus exposés aux intempéries du climat en haute Styrie, la récolte en est forte, elle est telle que non seulement on a pu mettre de coté de la semence suffisante pour l'année prochaine mais que les familles conservent un produit suffisant pour leur nourriture, et que nous avons de nouveau une belle quantité pour partager au printems prochain parmi ceux qui n'en reçurent pas cette année, je crois dans ces contrées la cultivation de ce fruit assurée, les résultats nous donnèrent des grandes pommes de terre plantées en germes en

coupant avec cette espèce de cuillère, on produit d'un à 10, on observe que d'après les terrains humides ou secs, la plantation en germes ou en pommes entières avoit bien ou mal réussi, sur cela je rassemble les résultats. Les pommes de terre précoces, qu'on nomme rognons blancs (kidney) donnèrent 6 et les pommes de terre précoces, longues, blanches, remplis de germes une excellent espèce que je rapportai de Basle, 21. Cette espèce paroît être la meilleure pour les parties élevées de nos possessions. Ici j'ai fait 1300 boisseaux, qui n'ayant aucun pris serviront à nourrir mes gens, et le bétail.

Pour continuer mes recherches et pour servir d'exemple dans les contrées les plus froides j'ai acheté au milieu de la haute Styrie une alpe avec une bonne maison à la mode du pays, où ayant du terrain et d'excellents paturages je peux tenir en hyver 24 et en été 70 vaches, c'est là que je compte planter des pommes de terre et sans faire du tort à mes amis les Suisses éprouver à imiter leurs bons fromages. J'y ai déjà fait mes arrangements, et cette année ci ne pouvant planter qu'en petite quantité j'ai pourtant vu que ces pommes de terre de Basle y ont parfaitement réussi.

Vous connoîtrez sans doute le froment de Naples (Neapolitaner Weizen) on le plante déjà en grande quantité, c'est un grain d'été, je le préfère à tous les autres à cause de l'excellence de son fruit et à cause de la paille qui a de la moëlle, outre cela il n'est pas sujet aux maladies du grain, nous avons fait des épreuves dans des contrées très froides où il réussit parfaitement, il y a encore la question à résoudre si les cuisinières pourront l'employer pour leurs fins plats de farine.

A Genève on fait beaucoup, et c'est pourquoi je désirerai bien de venir voir votre patrie, c'est une ville qui contient sans vous faire compliment une grande quantité d'excellentes têtes, et où on me dit : ce sont des personnes qui envisagent les choses comme moi, régner le meilleur ton de société, je lis avec bien du plaisir dans votre lettre ce qu'on fait dans votre ville, et si jamais il paroît un aperçu sur cet institut j'espère que vous n'oublierez pas de me le communiquer. Ce qui concerne de certains étrangers, ce sont des missionnaires du monde éclairé !! c'est ainsi qu'on nomme ceux qui foulent aux pieds tout ce [que] nous autres bornés d'esprit respectons en mœurs, coutumes etc., le mieux contre cette vermine c'est que tous les braves gens se donnent le mot et fassent cause commune pour rendre nuls leurs entreprises, pour ce qui me concerne je prêche dans mes vallées et sur mes alpes d'un bout du pays à l'autre dans cet esprit. Les Anglais chez eux, et dans l'étranger sont tout à fait l'opposé mais c'est absolument de notre faute, si on voyage en Angleterre il faut se soumettre à leurs coutumes, à leurs caprices et se gêner extrêmement, n'avons-nous pas le droit de prétendre la même chose chez nous, qu'on commence une fois et nous verrons bientôt ces gens être tels qu'ils le devroient. Le vieux Owen peut avoir bien des mérites mais sa doctrine ne trouvera chez nous point d'adhérents et si il vouloit la prêcher à nos montagnards bien qu'ils aiment beaucoup le violon, il pourroit le payer de sa peau, car nos bonnes gens n'entendent pas raillerie sur certains chapitres sur les quels il paroît extrêmement laxé ; je le considère comme un de ces sectataires de sa patrie qui paroissent tous les jours et disparaissent, il faut attribuer au brouillard de leur climat ces extravagances de leur esprit, lui est encore un des heureux, car il est au moins gai, je lui dénie un grand bonheur et qu'il reste tranquillement chez lui sans penser à vouloir nous faire participer de ses lumières dont nous sommes absolument indignes.

Du Brésil j'ai reçu des lettres mais sans détails, j'attends car on me le promet, quelques détails, qui, si ils le méritent vous seront remis. Je lis diligemment la Bibliothèque universelle qui soutient toujours sa réputation.

Ecrivez moi quand vous en aurez le tems et croyez moi toujours

vosre affectionné Jean

[reçu 25 9bre rép. 30 Xbre]

Robert Owen (1771-1858), philanthrope, industriel, avait introduit dans ses filatures modèles de New Lanark quantité de mesures sociales ; d'abord très admiré, ses idées avancées sur l'organisation de la société (on le considère aujourd'hui comme l'un des fondateurs du socialisme utopique), et peut-être plus encore, son indifférence en matière de religion, détournèrent de lui beaucoup de ses partisans, dont Marc-Auguste Pictet qui lui avait rendu visite en 1818 pendant son cinquième voyage en Angleterre.

[24]

Thernberg ce 8 d'avril 1819

J'ai reçue votre dernière lettre avec l'aperçu imprimé concernant la Société européenne ; mon Empereur étant parti je ne puis lui en parler, je présentai donc cette affaire au prince Metternich ne pouvant pas me prononcer d'après les ordonnances qui existent dans nos états ; c'est une affaire qui d'après mon opinion mérite l'attention des gouvernements et sur la quelle un individu comme moi ne peut rien décider ni sur la chose, ni sur ce qui concerne ma personne. Je conseillerai plutôt à cette Société d'aller droit au gouvernement qui seul peut juger ce qu'il y a à faire.

Je vous écris de Gratz où je me trouve en pleine activité, vous aurez trouvé dans notre dernier compte rendu que nous préparions l'établissement d'une Société d'agriculture pour la Stirie, nous voilà apresent occupés à l'exécution. Nous avons choisi tout un autre chemin que les autres sociétés, ennemis de toutes les disputes constitutives qui souvent s'arrêtent à des paroles et perdent une infinité de tems, j'ébauchai un règlement tel que je le croyai bon pour le pays, pour l'esprit public, et pour les moyens modiques (fonds) qu'une nation des alpes peut donner, sans rassembler des individus je fis imprimer mon projet et le fis passer dans tous les coins du pays, après 4 mois de tems tous ces exemplaires retournèrent avec les remarques de tous les individus qui en vouloient bien faire, et comme elles étoient sur certains points absolument égales, j'eus un travail extrêmement facile à les modifier d'après les désirs du pays, ainsi arrangés je soumis les règlements à l'Empereur, et j'eus l'extrême plaisir à les voir sanctionnés, délivrée une patente constitutive, et la promesse de sa protection. Pour ne pas perdre de tems je convoquai la Société, j'avois déjà 236 individus signés, et chaque jour le nombre augmentoit ; la convocation se fit par la gazette et on y joignit un aperçu des objets sur les quels on délibérerait afin que les membres puissent se préparer d'avance, les règlements furent imprimés et passèrent avec la gazette du pays dans les mains de tous les individus, cette mesure mit tout en mouvement, les individus instruits se prononcent et je vois une activité dans toutes les classes qui me prouve que je me suis pas trompé dans la bonne opinion que j'ai de cette nation. Afin que vous soyez instruit ce que c'est que notre société, je vous envoie un exemplaire de notre règlement qui forme les loix d'après les quelles la Société se gouverne, je vous enverrai plus tard lors que cela sera imprimé ce qu'on a discuté dans notre première séance et j'espère que j'aurai votre approbation comme cherchant dans ce

monde à faire un peu de bien. Vous m'en écrirez sincèrement votre opinion, comme agriculteur à agriculteur.

En même tems que nous établissons notre Société d'agriculture, une Société de lecture s'est formé à l'Institut, elle contient déjà au delà de 200 membres, aussi tôt que ses réglemens seront imprimés et publiés je vous les communiquerai, nous y tenons les meilleures gazettes et tous les journaux intérieurs et extérieurs, je suis apresent occupé à établir avec le comité qui la régit, une société de rédacteurs pour un journal pour le pays, nous voulons nous partager en comités d'après les différents objets, et rédiger chacun sa partie, j'espère que ce journal deviendra utile pour ce pays tant pour lui faire connoître ce qui se fait dans les autres pays, que de puiser tout ce qui peut procurer la connoissance de notre patrie ; une partie de ce journal forme la partie agricole qui cependant pourra être achetée séparément par ceux qui n'ont aucun intérêt pour les autres objets. Voilà donc deux objets mis en mouvement et qui font partie de l'Institut, ce sont les premiers pas actifs pour le bien du pays, car jusqu'apresent on ne pût rien faire que rassembler les matériaux, établir collections, bibliothèque, professeurs etc. Dans le cours de cette année j'espère mettre en mouvement un objet d'un grand intérêt pour ce pays, c'est la partie industrielle, mais c'est une grande besogne.

Le 28 de ce mois nous eumes notre première séance agricole. On est toujours dans l'incertitude à chaque commencement et comme je ne pouvois faire publier différents objets avant ce rassemblement j'attendois les suites du début, 93 membres se trouvèrent présents, comme nous n'avions nommé ni président ni conseil encore moins un secrétaire je me chargeai de cette besogne. Après une séance de près de 4 heures où je développai tout ce qui étoit nécessaire pour mettre les membres au fait de la chose, on se sépara assez contents et je crois que cela avancera rapidement, on demanda l'impression du discours que je tins et des différentes motions que je fis, et afin que vous soyez au fait de tout je vous envoie les statuts, le discours et tout ce qui a été publié et qui contient toute la séance, vous m'en écrirez votre opinion.

Nous reçume d'Angleterre (du pays de Galles) 6 tonneaux de pommes de terre des espèces pour nos montagnes, vous en saurez cet automne les résultats, ils ont été partagés dans tous les coins du pays.

Je compte faire en peu de semaines un voyage de visitation de mes directions du génie et des levées qui se font, je serai de retour à la fin de juin.

Ecrivez moi bientôt, adieu, soyez persuadé de la sincérité de mon estime avec la quelle je suis  
votre affectionné Jean

Marc Auguste Pictet formait le projet d'une Société européenne du Bien Public ; un comité provisoire s'était constitué à Paris. Comme beaucoup d'autres personnalités, l'archiduc était sollicité d'adhérer à cette Société qui finalement ne verra pas le jour.

[25]

Vienne ce 17 de janvier 1819

Je n'aurai tardé à répondre à deux de vos lettres si je n'avois attendu notre compte rendu de l'Institut de Gratz pour vous l'envoyer. J'ai vu 2 fois Butini qui ne s'est pas longtems arrêté ici et je vous remercie de ce que vous m'avez procuré l'occasion de faire sa connoissance, je désire que son séjour ici lui aie procuré tous les renseignements qu'il a désiré d'avoir, et que quelque objet aie correspondu à ses attentes.

Nous sommes maintenant au même point que l'automne passé et il paroît même que les denrées baisseront encore vers le printemps, le bas prix ne comprend cependant que quelques objets par exemple grains, viande, etc., les autres sont aussi chers qu'auparavant et il y en a même dont le prix a haussé par exemple drap etc. Si on ne vivoit que de pain et de viande on trouveroit que tout est facile à se procurer, mais il nous faut bien plus d'objets et cela fait qu'on ne trouve aucune différence dans la cherté ; il n'y a que le premier produisant qui souffre, la diminution de l'argent ou du papier qui le représentoit, qui étoit un mal, mais qui facilitoit par sa quantité l'existence d'un état éphémère, les hauts impôts nécessaires pour remettre l'ordre et guérir les plaies profondes qu'une guerre de 20 ans et des essais financiers nous ont laissées, ne sont dans aucune proportion avec le bas prix des denrées, qui provient de la quantité suite d'une année fertile et de la nécessité de vendre à tout prix pour se procurer les moyens à satisfaire les redevances envers état et seigneur.

Un grand mal et qui est peut être le plus grand, et qui met des entraves à tout ce qu'on veut entreprendre, c'est la démoralisation de toutes les classes, ces longues guerres, les invasions des ennemis, le luxe toujours augmentant, cet esprit de fénéantise, cette terrible sensualité laquelle étouffe tout ce qu'il y a de solide et de bon, voilà la maladie du tems. Dans un état agricole tel que le notre, toutes ces fabriques qui pendant le système continental pouvoient exister doivent faire la culbutte, et je n'en excepte que celles propres à travailler les produits indigènes, nous voyons aussi cesser une filature de coton après l'autre, et tous les capitaux employés pour cet objet se perdent, si ils avoient été employés à défricher des terres ce seroit un avantage permanent ; tous les bras employés dans ces maisons étoient perdus pour l'agriculture, ce sont des foyers de mauvaises mœurs. Je ne suis pas ennemi des fabriques et je désire que nous fassions des progrès, mais je crois que nous devons penser avant tout à l'agriculture, après celle-ci aux fabriques en autant qu'elles sont nécessaires pour travailler les produits que l'agriculture ou notre terre nous donne, et qui couvrent le besoin du propre pays ou qui nous donnent un commerce actif (par leur bonté, ou parceque aucun autre pays peut le produire, ou enfin parceque cela tourne à compte aux voisins à les prendre chez nous), et en cela de tacher de faire les plus grands progrès possible, afin de nous maintenir dans ces objets de production, et d'épargner par des machines autant de bras que possible, qui restent alors pour l'agriculture. Le premier remède radical seroit l'économie, ce n'est pas l'économie dans l'administration de l'état seule, sur la quelle tout le monde se récrie ce qui me rappelle l'évangile de celui qui en voyant un petit brin de bois dans l'oeuil de son prochain ne remarquoit pas ce que lui portoit, mais c'est l'économie de chaque individu, qui a pour base la simplicité des mœurs. En cela il faut une guérison radicale, sans cela elle se fera par soi même, ce qui n'est pas à désirer car on ne peut prévoir comment elle tournera, et de quels maux elle sera accompagnée.

Si dans chaque ménage on vouloit réformer le genre de vie, se contenter d'un plus petit quartier, de moins de domestiques, (ce luxe a fait bien du mal, il a ôté bien des bras à l'agriculture, il a encouragé la paresse, il a démoralisé cette classe) en mettant la main à bien de choses, si le maître devenoit père de famille dans l'étendue du terme, si la maîtresse s'occupoit du ménage, et de l'éducation des enfans, si on retournoit à s'habiller d'après la coupe et avec les étoffes faites à la main ou dans le pays, et qu'on envoyât au diable tous ces



perruquiers, tailleurs de mode et marchandes de modes, si on mettoit ses soins à de bonnes maisons d'éducation, et qu'on s'épargnat gouvernantes et gouverneurs, si les classes de bourgeois ne croyoient pas d'être déshonorés à embrasser quelque métier ou à conduire la charrue, si on étudioit bien et moins (car à la fin nous aurons plus de demi savans que de paysans), si on mettoit des bornes à certaines occupations qui ne doivent servir pour certaines classes que d'ornement et pas d'étude comme par exemple musique, qui nous fait bien du mal, car elle a dépassé les bornes qui lui sont marqués, si les possesseurs et seigneurs vivoient à la campagne en donnant l'exemple dans leurs ménages, en étant les pères de leurs sujets, alors je dirai nous sommes sur le bon chemins ; mais apresent tout est le contraire, on a tant de besoins, on vit avec une légèreté incompréhensible, on dépense pour des bêtises ses revenus, et ce luxe qui existe dans toutes les classes les démoralise car quels moyens n'emploie t'on pas pour se procurer [ce] dont on a besoin. Cette correction générale qui sans nous faire rétrograder dans les connoissances utiles, nous mettroit en état, d'avoir les moyens pour des entreprises utiles et qui nous rameneroit à de bonnes coutumes, à la vraie moralité, la base de toute société, ne peut être ordonné et elle ne peut se faire que moyennant l'exemple de ceux qui en sont pénétrés et par le tems qui nous y contraindra, en froissant ceux qui ne veulent pas comprendre la vérité de ce que la raison nous dit. Une des plus grandes entraves c'est l'opinion, quand celle ci est gangrénée elle entraine même les gens qui voudroient le mieux, ne voulant s'exposer à la risée de la multitude ni à la critique des élégans ou roués qui donnent le ton, aussi en partie ne voulant pourtant pas se refuser de jouir de bien des bêtises, ils n'ont pas la force de l'ame à se mettre au dessus de tout cela ; le système, d'égards, de convenances, cette crainte des autres, c'est la mort de tout le bon. Voilà comme je pense, envoyez moi la brochure dont vous me parlez.

Je vous envoie en revanche notre compte rendu, vous verrez que nous avons jusqu'apresent rassemblé les matériaux, et qu'apresent nous nous procurons les moyens d'être actifs, j'espère que dans le cours de cette année nous ferons un grand pas en avant et que nous tacherons de nous mériter la protection que l'Empereur nous donne et la confiance du pays, j'ai le plaisir de voir comment d'autres provinces imitent nos procédés et par là le bien se répand dans d'autres districts. Voilà une nouvelle preuve de ce que l'exemple produit ; vous verrez à la fin du compte rendu, l'établissement d'une Société de lecture, et de la Société d'agriculture, ce sont deux moyens pour agir pour le bien du pays.

Vous m'écrivez concernant votre ville. Comme point militaire elle l'est d'un grand prix car c'est la clef de la France méridionale et par ce débouché on tourne toutes les alpes qui la séparent de l'Italie ; comme elle a une enceinte bastionnée le réduit est fait, et si je devois la fortifier je commencerais par bâtir 5 à 6 bons forts détachés sur les hauteurs qui l'entourent en état de soutenir un siège ; voilà mon opinion en ingénieur, il est très facile à comprendre que Genève dans l'état où elle se trouve où il y a déjà tant de forts doit attirer l'attention de la France et des autres puissances qui au premier coup de canon feront leur possible pour se prévenir à l'occuper et à la soutenir de vive force. Si vous me demandez quel avantage la république et même la confédération en retirera, je vous répondrai, est elle en état d'avoir des forteresses, de les bâtir, d'y mettre garnison, est ce que c'est de la politique d'une république d'avoir des places fortes, ou ne doit elle plutôt n'en avoir aucune et mettre son salut dans l'esprit national et se mesurer avec ses ennemis dans ses défilés ou en rase campagne, veut-elle s'exposer à voir dans les premiers moments d'une guerre prendre poste ferme par les

puissances d'une de ses villes, et en voir former un dépôt pour les opérations ultérieures, et attirer par là le théâtre de la guerre dans ses campagnes. Tout cela vous pouvez en abstraire vos idées. Aussi longtemps qu'une ville située sur un point stratégique a une bonne enceinte telle que Genève, elle est forteresse, et afin qu'elle ne le soit il faut raser les fortifications, ouvrir les murs, et comme Francfort ou Manheim en faire des jardins, alors Genève étant une ville ouverte n'offre rien au général qui fait la guerre, tout au plus pour s'y arrêter quelques jours avant d'attaquer le fort de l'Ecluse ou les autres passages du Jura, et la France est assez bien couverte par ces forts et n'a aucune raison d'aller s'établir dans une ville qui n'offre aucun avantage. Berne et Zurich sont dans le même cas bien que leurs fortifications soient bien inférieures à celles de Genève, ces villes peuvent être défendues et le seroient en cas de guerre, je crois que la seule raison qu'on n'a pas rasé les fortifications étoit le système aristocratique, la crainte des habitants de la campagne, chose qui n'existe pas chez vous, et contre laquelle la ferme volonté des bien pensants vaut mieux que le meilleur rempart.

Je reste présent à Vienne jusqu'au départ de mon Empereur pour l'Italie qui sera le 10 de février, où je quitterai la capitale de laquelle je ne me suis éloigné depuis le 22 de novembre, et j'irai m'établir à ma demeure ordinaire de Thernberg. Que dites vous de la mort de la reine de Wurtemberg, c'est bien dommage, car c'étoit une princesse de beaucoup d'esprit. Je lis diligemment la bibliothèque universelle, c'est vraiment le meilleur journal que nous ayons. Adieu, écrivez moi bientôt et croyez moi toujours votre affectionné

Jean

Pierre Butini (1759-1838), médecin genevois réputé.

On notera les préoccupations quasi écologiques de l'archiduc, partisan d'une économie de proximité.

Pictet étoit partisan de la démolition des fortifications de Genève qu'il jugeait inutiles à la défense de la Suisse car insuffisantes, et de ce fait dangereuses pour la sécurité de la ville. Il ne sera suivi qu'après la révolution radicale de 1846.

[26]

Vienne le 12 de Xbre 1819

Toujours en chemin comme un Juif errant vous n'avez reçu de ma part aucune nouvelle pendant bien du temps ; votre lettre me parvint lors que je rentrais dans les quartiers d'hiver à Vienne, c'étoit le 30 de novembre. J'ai quitté bien à regret ma campagne, car bien qu'il faisoit froid, le temps étoit beau, le ciel serein, et aucune neige couvroit le sommet des montagnes du second ordre ; je n'ai encore voulu vous répondre, car il me manquoit toute sorte d'objets à vous envoyer, je dois les partager en deux envois, celui avec cette lettre consiste dans une petite brochure que notre Société d'agriculture fit imprimer pour l'usage des membres, et qui contient notre constitution et ce qui a rapport aux premières séances qui ne peuvent être envisagées comme autre chose que des séances d'organisation. C'est cette société qui m'a occupé tout cet automne, voulant organiser par moi-même et diriger les élections dans les 20 districts subordonnés, graces à Dieu c'est terminé, l'édifice est bâti, c'est présent à faire qu'il soit utile, et j'ai toute raison d'espérer qu'il le sera par la manière dont l'opinion publique s'est prononcée, par le bon esprit qui règne, et par la tranquillité et modération avec laquelle le tout se fait, sans qu'on se mêle de la moindre chose qui pourroit avoir rapport avec l'administration de l'état, chose extrêmement délicate. Notre but est de ne rien négliger de ce qui concerne la théorie, mais si vous lisez ce petit livre attentivement vous trouverez que notre société prend un genre d'activité qui en répandant partout le bon et l'utile peut seul faire des

progrès rapides, dans ce qui est nécessaire au bien du pays sans blesser les intérêts des individus, et sans perdre du tems en beaux discours, ou discussions profondes, sans faire paroître des traités érudits qui sont toujours beaux, et méritent l'admiration, mais qui ne mènent pas au vrai but. Le compte rendu de cette année de l'institut qui suivra dans les premiers jours de l'année prochaine vous dira le reste, c'est le second envoi à vous faire. Outre cela je vous enverrai le compte rendu concernant la culture des pommes de terre où vous verrez les progrès que nous avons fait pendant cette année.

Dans ces derniers tems l'aspect de plusieurs pays de l'Europe a paru se troubler, heureusement pour l'Autriche elle ne connoit pas ces dangers, nos peuples sont bons, paisibles, et ne sont pas attaqués d'idées absolument de travers, nous n'avons rien à craindre, car l'esprit d'équité et de modération du gouvernement, la confiance réciproque des peuples et des souverains, la probité reconnue et le cœur paternel de notre souverain, l'amour que lui portent ses sujets et qui on peut le dire est personel, nous préserve de tous ces troubles qui menacent les autres ; aussi l'Autriche peut-elle jouer apreset par l'état sur et tranquille de son intérieur le beau rôle de médiateur, elle peut conseiller, sans partialité. Je suis absolument tranquille pour ce qui nous concerne, je désire que les autres le deviennent de même.

En fait de littérature il y a peu de nouveau, aussi est-il difficile de vous en parler car votre bibliothèque universelle contient tout ce qu'il y a de bon, d'intéressant et de nouveau, et on la lit avec grande attention à notre institut, où notre société de lecture prospère et possède tout ce qui paroît de nouveau et de bon, vous trouverez sur ce sujet un article dans notre compte rendu et je crois que vous en serez satisfait.

J'ai passé cette année quelque tems à ma terre à cultiver mes moutons et à terminer ma mèterie, outre cela j'ai bâti une ferme dans nos alpes de la Stirie qui étant destinée pour être une des fermes d'épreuve de notre Société, pourra devenir en quelques années quelque chose de bon.

Comme Président de notre société j'ai été chargé par les membres (nous sommes 2000 partagés en 20 districts sans le centre) de vous remettre le décret qui vous prie d'être un de nos membres correspondants, il est stilisé comme pour les autres membres ; cela me procure l'avantage de vous communiquer tout ce qui concerne cette société et je vous enverrai régulièrement tout ce qui paroitra. Je finis ma lettre en vous priant de me communiquer vos idées lorsque vous aurez lu le contenu.

Adieu, passez bien cet hyver, qui est vraiment à cause de ses brouillards et de son humidité, car nous n'avons encore de neige, des plus désagréables. Soyez persuadé de la sincérité de mon estime avec la quelle je suis

votre très affectionné                      Jean

[reçu par occasion 4 mars 1820, rép. 8 may 20 par de Carro]

[27]

Thernberg ce 16 de juin 1820

Aussi longtems que je demeure en ville, c'est à peu près pour chaque reprise aussi peu que je le puis, je n'ai le tems de penser à autre chose qu'au peu d'affaires que j'ai et à recevoir ou faire des visites, vous savez aussi bien que moi comme cela absorbe le tems, et comme cela rend incapable de faire quelque chose de sérieux, ce n'est qu'à mon retour à la campagne après avoir taché de me chasser toutes les impressions rapportées de la capitale (et pour cela il faut aumoins 48 heures) que je me remets dans mon assiette et que je puis recommencer mes occupations. Je vous écris donc apreset d'une de mes demeures pour répondre il est vrai un

peu tard à votre lettre. Notre Société d'agriculture de Stirie prospère je vous enverrai deux cahiers qui sont encore sous la presse par les quels vous verrez ce que nous faisons, et par la vous pourrez me faire vos observations.

Avez-vous vu le premier tome du livre de Burger sur l'agriculture, le second va bientôt paroître, nous le regardons pour nos pays comme une espèce d'Évangile agronomique. Ce qui concerne le sovescio il sera difficile de l'introduire chez nous excepté en Italie et dans une partie de la Hongrie, le climat est trop froid, le grain vient en bien des parties seulement en fleur au mois de juin, cependant nous lisons tout ce qu'on dit sur cet objet car une idée donne l'autre. Les pommes de terre font chez nous des progrès jusqu'apresent elles servent à la nourriture des hommes, il n'y a que dans les fermes d'une plus grande étendue qu'on commence à nourrir les vaches, et particulièrement quand elles sont cuites à la vapeur les veaux, mais avant de pouvoir vous communiquer nos résultats il faut encore quelque tems ; un autre essay a très bien réussi, notre climat froid, et l'hyver passé nous ont fait geler de grandes quantités de pommes de terre dans les caves, et dans les trous où on les conservoit, elles étoient perdues, un professeur Liebbald au Georgicon du comte Festetics en Hongrie, imagina de prendre ces pommes de terre gelées, de les transporter dans une chambre pour les faire dégeler, et lors qu'elles ont atteint le point à devenir molles, de les mettre sous une presse ordinaire (pour du vin, ou du cidre) et d'en faire sortir toute la matière acqueuse, les pommes de terre ainsi délivrées de cette eau furent sechées à l'air, et il trouva que dans cet état on pouvoit les conserver sans le moindre danger. Les pommes de terre contenoient les matières mielleuses (si je m'exprime bien) et farineuses, pour en faire usage il falloit les faire piller et moudre la farine étoit belle et bonne pour le pain, nous avons imité ce procédé avec succès.

L'Empereur nous donna à éprouver trois espèces de céréals. Le triticum fertile calmulicum et rubrum, graines qu'on avoit reçu de la Tartarie moyennant un voyageur, nous sommes à faire des essay comparatifs, à cet objet on a partagé les graines, et on les a plantées en 30 différentes contrées du pays.

Que dites vous de l'état de l'esprit des peuples en Europe, il y a un germe de trouble, une grande portion de mécontentement, les passions sont éveillées, l'esprit de parti gagne, et je prévois un 5<sup>ème</sup> acte à cette grande tragédie de la quelle nous avons vu 4 actes, et dont nous ne pouvons prévoir avec sureté l'issue. Considérez l'Angleterre, la Prusse, les états d'Allemagne, l'Espagne, et la France, partout sous différentes formes, la lutte entre les peuples et les gouvernements, combien de diramations [?] de ces partis, combien de propagande de toute espèce. Pour ce qui me concerne je suis bien péné de ce que la pauvre humanité ne peut espérer un repos durable, et j'envisage mes montagnes, comme une cittadelle contre les troubles, et comme peut-être des pays destinées par la providence à donner l'exemple de tranquillité, et de cette fidélité, qui provient de ce qu'ils tiennent à leurs anciennes mœurs et ne sont encore gangrenés faute de moyens.

Ecrivez moi vous savez que vos lettres me font du plaisir, je vis cet été aux alpes à ma nouvelle ferme, que je préfère aux villes, l'ame reste plus tranquille et intacte. Adieu Jean  
[rép. 3 aout [?] 1820]

L'archiduc Jean avait un tempérament plutôt pessimiste, trait de caractère qu'il partageait avec Pictet. Il manifestera les inquiétudes que lui inspirait l'avenir de l'Europe dans plusieurs de leurs conversations pendant le congrès de Vienne.

[28]

Vienne le 10 de janvier 1821

C'est avant de retourner à ma campagne que je vous écris, mon séjour ici à Vienne ne dura qu'un mois, l'absence de mon Empereur me permet de retourner à ma solitude qui malgré la neige et le froid m'est bien préférable à la vie des capitales.

Je ne vous dirai rien des événements du jour vous les connoissez par les gazettes, ils ne sont pas faits pour égayer le cœur humain, et ne peuvent qu'exiter des réflexions très sérieuses sur l'avenir. Après une guerre de 20 ans qui bouleversa le monde, et prit influence sur les moindres individus, on devoit espérer à voir suivre une tranquillité aumoins aussi longue, on croyoit les forces épuisées, nous voyons apresent commencer une guerre d'opinions, tout le monde excité, personne content, on voit éclater de tous les cotés de nouvelles révolutions, et malheureusement pour le genre humain, à la tête et comme moteurs une classe d'individus qui sont ambitieux, sans possessions, des vrais brouillions, et qui suivent la marche violente des ci devants jacobins, et pour les contenir dans les pays où le désordre a éclaté peu de force d'ame, aucune énergie qui puisse servir de point de ralliement aux bien pensants, et qui par des qualités éclatantes, par une droiture, justice et force d'ame soient capables à gagner l'opinion, à ramener les induits, et à en imposer aux démagogues. Que sera-t-il du monde si cela continue de la sorte, je vois le commencement du cinquième acte de la tragédie sans en connoitre le dénouement ; il ne reste aux bien pensants que de tenir ferme à leurs gouvernements et à opposer une force morale et physique au mal qui voudroit s'introduire. Il y auroit beaucoup à dire sur ce sujet, vous savez ce que j'en pense depuis des années et je trouve que ce que je m'étois attendu ne se vérifie que trop.

Parlons d'autre chose. Les résultats du triticum etc. ont été très mauvais, le mauvais tems nous persécuta pendant tout l'été et fit manquer la récolte, nous recommencerons les essays, mais je doute que deux de ces sortes s'acclimatiseront. Vous me ferez plaisir de m'envoyer de ce froment qui vous a bien réussi, je suis en état moyennant ma Société d'agriculture de Styrie de faire des essays comparatifs. La grêle nous a ruiné dans nos montagnes la plus grande partie de la récolte et l'humidité fut cause que celle des pommes de terre fut bien inférieure à celle de l'année 1819, il faut avoir patience et ne se laisser rebuter, l'agriculteur doit combattre les éléments et c'est à force de patience et de diligence qu'il atteint son but.

Bürger a fait paroître le second tome de son ouvrage, le troisième et quatrième suivront et achèveront un travail qui lui fait bien de l'honneur et qui nous est très utile. Le sovescio pourra s'introduire dans notre basse Styrie où le climat le permet, dans la haute Styrie nous sommes réduits à la cultivation des prairies et nous étudions même à les augmenter en diminuant la culture du froment qui dans beaucoup de districts est sujet à tant de contrariétés qu'il réussit à peine tous les trois ans.

Notre Société d'agriculture en Styrie va bon train, je vous enverrai la semaine prochaine ce que nous avons fait imprimer vous verrez qu'on n'est pas oisif, il y a peut-être plusieurs objets qui pourront vous intéresser. Demain nous tenons ici séance, l'invention d'une autre espèce de moulin à farine fera du bruit, c'est une invention d'un Suisse établi ici, elle nous épargne les meules, aussi tôt que cela paroitra je vous le communiquerai. L'Institut à Gratz avance je vous enverrai notre compte rendu de l'année passée, je désire que vous y trouviez quelque chose qui puisse vous intéresser.

Ce petit pays me dédomage de tous les chagrins que le monde me donne, l'espèce des hommes y est bonne, et si Dieu le veut, nous préserverons ce pays de cette gangrène révolutionnaire, vous me dites une chose que j'ai pensée bien souvent, c'est que je ne troquerai pas pour tout au monde mon Thernberg ou ma solitude de Brandhof, pour le bel établissement de Milan, la solitude, la contemplation de la nature, un cercle de bons amis, et un peuple sincère, bon, et cette simplicité de mœurs qu'on ne trouve que dans les Alpes sont bien au dessus, d'une vie qui se passe en représentations entouré d'une classe de gens qui ne pensent ce qu'ils prononcent, et qui ne disent ce qu'ils pensent, sur cela je suis déjà depuis longtemps au net avec moi-même, et il n'y a que le service pour mon maître ou ma patrie qui pourroit me faire sortir pour quelque tems de ce genre de vie.

Ecrivez moi et envoyez moi les graines que vous me promettez dans votre lettre. Apropos la Jodine fait aussi une révolution, nous l'appliquerons dans nos montagnes pour les goîtres, que dira le roi de France, la Jodine lui fait perdre une des prérogatives qu'il avoit. Adieu soyez persuadé de mon amitié avec la quelle je suis

Jean

[rép. le 19 février]

L'archiduc confond le goître, fléau des populations des Alpes, soigné avec de l'iode ajouté au sel minéral, et les écrouelles que les rois de France passaient pour avoir le privilège de guérir en les touchant.

[29]

Vienne ce [en blanc] d'octobre 1821

Je vous dois une réponse à deux de vos lettres, j'en trouve à cette heure le tems étant pour quelque tems à Vienne, c'est toujours à regret que je quitte ma demeure champêtre et j'ai un vrai attachement à ma vie solitaire. Lors que mon devoir ne me conduit à Vienne ou pour voir mon maître l'Empereur, ou ma famille, ou enfin pour d'autres affaires je passe mon tems à roder par la Styrie, à vaquer à mon Institut à Gratz ou à visiter les séances de ma Société d'agriculture qui prospère, ou enfin à m'occuper de mes fermes ; Thernberg étant en ordre, je suis grande partie de mon tems à ma nouvelle ferme, le Brandhof au milieu des Alpes à une élévation d'à peu près 3600 pieds au dessus du niveau de la mer, c'est là que je dois tout créer car rien n'existoit, et ayant terminé les bâtimens d'économie je finis par me bâtir ma chaumière.

Je vous envoie ce qui a paru jusqu'aprèsent des écrits de ma société d'agriculture, je crois qu'il y aura différents articles qui pourront vous intéresser. Avez-vous lu le second volume de Bürger il est très intéressant et on s'en sert pour instruction à plusieurs instituts étrangers. C'est dans les états du roi de Wurtemberg que Schwerz commence à nous donner plusieurs choses intéressantes, nous recevons tout ce qui paroît en matière d'agriculture.

De Caro fait usage avec plusieurs de nos médecins de la Jodine comme ils sont très prudents et qu'ils usent de beaucoup de précaution on n'a pas entendu chez nous encore des plaintes sur un effet nuisible ; il reste à voir ce que l'avenir nous montrera, le médecin Malfatti donne la Jodine en très petites doses à ma bellesœur épouse de mon frère Charles, elle en fait usage depuis quelques mois et s'en trouve très bien.

Que dites vous des événements d'Espagne et du Portugall, est ce que l'expérience terminée par la grande catastrophe de Napoléon et qui dura près de 30 ans est perdue pour le monde, je ne comprends pas quelle frénésie attaque ces gens et comment la majeure partie de la nation

peut se faire tyranniser par ces Jacobins qui n'ayant rien à perdre et tout à gagner ne veulent que tout détruire pour ériger un nouvel ordre d'après leur fantaisie, et où eux seuls gagnent et où ils tyrannisent bien plus que les soi disants tyrans qu'ils veulent détruire.

Nous sommes dans des tems où les gouvernements sans méconnoître la marche de l'esprit humain doivent s'armer d'énergie et de force, pour le bien de leurs états pour conserver cette tranquillité cet ordre si nécessaire à leurs peuples, si il y eut eu plus d'énergie en Espagne là où elle devoit être, nous ne verrions pas ces histoires scandaleuses ; heureusement que chaque chose a ses bornes et que lors qu'elles sont dépassées elle ne peut durer. Nous jouissons graces aux soins de notre Maître d'une tranquillité sans troubles, et nous désirons que cela dure sans fin, aussi nos nations qui raisonnent juste savent l'apprécier.

Depuis 25 ans je ne me souviens d'une année aussi défavorable pour les travaux d'agriculture comme l'année actuelle. Depuis la moitié du mois de mai nous sommes persécutés d'un vent du Nord Ouest qui ne cesse que pour quelques jours et recommence avec une nouvelle tenacité, il nous amène des pluies continuelles, un ciel couvert et du froid, ce qui est très rare j'ai passé à ma ferme au mois de juin 3 semaines sans voir le soleil, aussi la récolte se fait pour un mois plus tard, et nous n'avons point de vin. Heureusement que le foin a bien réussi, mais nous avons une peine inouïe à le faire rentrer. Enfin à la fin de septembre le ciel nous envoya des inondations comme dans l'année 1813 qui dévastèrent les vallées situées au Nord de la chaine des Alpes ; et je crois que la neige terminera cette année humide.

Avez-vous connoissance des nouveaux moulins qu'un Suisse de Roschach Helfenberger a inventés, il a reçu chez nous un privilège pour 15 ans, je les ai vus, ces moulins sont d'une simplicité extraordinaire ils remplacent les meules par des petits cylindres de fer et un petit bloc de bois, nous sommes occupés à faire les épreuves et à les introduire dans nos ménages. Les chèvres du Tibet font aussi beaucoup de bruit, les essais faits dans le cours de cette année par plusieurs membres de notre Société d'agriculture en Styrie nous ont donné la certitude que nos chèvres indigènes avoient aussi ce duvet mais en plus petite quantité que celles du Tibet, nous voulons aussi tacher de faire des progrès dans cette branche d'économie. Vous verrez par ce que nous faisons imprimer, que notre société a au moins la bonne volonté de faire tout ce qu'elle peut sans avoir beaucoup de moyens pécuniaires.

Nous sommes dans l'attente du roi d'Angleterre qui doit venir passer ici quelques jours pour voir notre Empereur il paroît que cette visite ne se réalisera pas.

Je finis ma lettre en désirant que le Ciel veuille donner aux pauvres agriculteurs un automne plus propice que l'été, car nous avons à terminer bien de l'ouvrage arriérée par les pluies continuelles. Je vous prie écrivez moi ce que vous faites et ce qui concerne votre patrie, vous savez combien cela m'intéresse.

Acceptez l'assurance de la sincérité de mes sentiments avec la quelle je suis

Votre affectionné     Jean

[rép. 21 Xbre]

Johann Nepomuk Schwerz (1759-1844), agronome allemand ; admirateur de Hofwyl il avait créé en 1818 un institut assez semblable, la landwirtschaftliche Akademie, à Hohenheim (Wurtemberg)

[30]

Genève 15 Mars 1824

Monseigneur

J'essaye de me rappeler au souvenir bienveillant de Votre Altesse Imperiale, en Lui adressant incluses des reflexions sur Hofwyl, que j'insère dans le N° de Mars de la Bibliothèque Universelle. J'y suis encouragé par la note du 7 novembre, adressée à la Haute Commission Imp<sup>le</sup> et Roy<sup>le</sup> des Etudes, par la Societé d'Agriculture de Vienne, concernant les Ecoles à la Wehrly, et par la reponse de la Regence du 28 novembre.

J'ai aussi, par devers moi, une preuve de fait, en faveur de l'imitation de ces ecoles, quand on s'y prend bien. J'en ai une de vingt-deux enfans trouvés ou orphelins, qui va depuis trois ans avec un succès plein et entier, comme à Hofwyl. J'ai formé un maitre à Hofwyl, avec deux enfans de notre hôpital, qui y ont passé plus d'un an, pour prendre le pli et pour le donner aux autres par l'exemple.

Je ne sais plus ce qui se passe à Gratz, pour l'agriculture et les arts utiles. Je ne sais plus rien de la culture de Thernberg, et du succès des pommes de terre dans les hautes régions. Auroit-on diminué de zèle à l'occasion des bas prix des grains, genre nouveau de calamité pour les grands propriétaires et les fermiers ? Mais les années de disette reviendront, et la pomme de terre reprendra tous ses avantages. Je n'en cultive pas une plante de moins depuis que le blé est à moitié prix. Je les associe au colza, avec une grande economie de travail, ainsi que je l'ai dit l'année dernière dans la Bibl. Univ. : c'est une belle culture, applicable à la Styrie.

Voilà les Anglois qui viennent au système de l'abolition des droits d'entrée et sortie. Cela fera du bien aux laines d'Allemagne, et beaucoup plus de bien au commerce du monde entier, si l'exemple est imité. La raison fait son chemin lentement ; mais elle le fait.

Je suis avec respect [etc.]

C. Pictet Cons<sup>r</sup> d'Etat

Très admiré, Wehrly dirigeait à Hofwyl l'école des pauvres dont Pictet suit l'exemple dans celle qu'il a créée à Cara près de Genève en faveur des enfans des communes sardes, très arriérées, cédées à Genève en 1816.

[31]

Vienne ce 24 d'avril 1824

C'est à la veille de mon départ pour la campagne, que je puis répondre à votre lettre du 15 de mars ; il y a bien longtems que vous n'avez pas eu de mes nouvelles, la raison en est que j'ai passé une bien mauvaise année qui avoit interrompu toutes mes correspondances. J'étois malade une grande partie de l'été et tout l'automne, graces aux soins de mon médecin me voila de nouveau rétabli et il ne me reste qu'à tenir un régime très stricte qui consiste à faire beaucoup d'exercice et à passer tout mon tems à la campagne pour chasser ma mélancolie qui avoit pris le dessus.

L'année passée je ne pus m'occuper que de différentes bâtisses qui sont heureusement terminées et qui me mettent en état de soigner mes prairies et mes champs, et de continuer à défricher du terrain inculte. A Thernberg il n'y a guères que faire, et comme je passe mon tems en Stirie, et que mes instituts exigent un soin actif je n'ai guères du tems pour m'y arrêter, aussi je crois que je trouverai occasion de m'en défaire. Mes établissemens sont un haut fourneau pour le fer avec tout ce qui y appartient et différentes fermes à Vadernberg et ma ferme du Brandhof qui va prospérant, une vigne près de Mahrbourg en basse Stirie. Ayant



donc vigne, alpes, champs et prairies, jardins je puis donner l'exemple dans les différentes branches d'agriculture.

Notre Société d'agriculture en Stirie prospère malgré que nous ne vivons pas dans des terres avantageuses pour le cultivateur ; j'ignore combien de cahiers que vous possédez, si je le savois, je pourrai envoyer ce qu'il vous manque, il en a paru 14, vous y trouverez tout ce qui concerne cette société ; la quantité de membres qui la compose nous procure les moyens d'introduire beaucoup de choses utiles sans difficulté par exemple, après avoir établi à Gratz une pépinière d'arbres fruitiers nous fûmes en état d'établir 120 pépinières dans différentes contrées du pays sans la moindre dépence et cette branche d'agriculture commence à faire des progrès très rapides ; c'est de la même manière qu'on cultive le houblon, le safran, et qu'on s'occupe à mettre ordre à nos vignes pour sortir de la confusion qui existe dans la dénomination des espèces, et pour rendre nos vins un objet de commerce. Nos chèvres indigènes nous donnent un duvet assez bon, et je serai en état de présenter jusqu'à l'automne prochain à Sa Majesté l'Impératrice un produit filé et tissé ici à Vienne qui à ce qu'il me paroît sera très bon.

Nos pommes de terre existent encore, les années passées qui nous donnèrent de bonnes récoltes ont arrêtés les progrès que la cultivation de ce fruit faisoit dans bien des contrées, cependant elles sont déjà si répandues que chaque paysan les cultive, et que dans plusieurs districts elles composent la nourriture principale ; on est revenu de cultiver tant d'espèces différentes et on s'est réduit à trois espèces, les Howards c'est ainsi que nous les nommons, c'est la plus grande espèce, et deux espèces de rognons blancs, qui ont le meilleur gout et sont précoces, les autres ont tous dégénéré, même les deux espèces que les voyageurs bavarois apportèrent du Brésil et qui sont déjà très communes chez nous en Stirie. A ma ferme je cultive comme toujours les pommes de terre et mes voisins en font autant. Le colsat dont vous m'écrivez est à ce que je crois ce que nous nommons reps, nous en avons de deux espèces, d'hyver et d'été, on commence à le cultiver en basse Stirie, pour en faire de l'huile ; le treffle verd vous sera aussi connu, il est plus tardif que le rouge, et nous le cultivons avec succès près de nos fermes, il nous procure l'avantage, qu'ayant deux espèces de treffle on a toujours la faculté d'en couper un pendant que l'autre croit, le treffle incarnat ne résiste à notre climat qu'en basse Stirie.

Nous aurions fait bien des progrès si nous n'avions toujours à surmonter un obstacle qui est celui de la dépence, notre pays est pauvre et nous devons faire tout moyennant la bonne volonté de nos membres, sans exiger grandes dépenses, vous verrez par le compte rendu dans nos cahiers que nous n'avons aucun fonds, cette pénurie d'argent qui augmente d'année en année, et qui pèse sur le cultivateur et sur l'industrie est un obstacle que je ne puis surmonter et que le tems seul pourra changer, il faut donc se contenter à faire ce qu'on peut et avoir patience.

Les écoles des pauvres sont une bien bonne chose et je lis tout ce qui paroît sur cet objet, j'ai toujours l'idée d'en faire autant et j'en ai trouvé l'emplacement, mais il faudra encore une ou deux années pour réaliser mon projet d'autant plus qu'il doit éprouver bien des modifications. Si Fellenberg n'avoit rien autre fait que son école de Wehrly, ce seroit assez ; il seroit à désirer que nos grands possesseurs qui se plaignent toujours de la diminution de leur revenu, prissent la résolution de quitter les grandes villes, d'aller vivre sur leurs terres, de donner l'exemple de l'économie, de rétrécir leurs dépenses (en grande partie inutiles) et de s'occuper

comme leurs ancêtres de l'administration de leurs possessions. Si chacun formoit une école de pauvres, qu'il s'en occupât, il y trouveroit une source de jouissance, qui lui feroit oublier ballets, opéras italiens etc. et quel profit pour l'humanité. Pour moi j'ai donné adieu à tous les théâtres etc. et je pense que nos tems sont tels qu'il n'y a pas un moment de reste lorsqu'on veut le bien !! Je pars pour ma ferme et je compte rester à la campagne jusqu'à la fin d'aout. Notre Empereur va au commencement de mai en Bohême.

Ecrivez moi tout ce que vous faites, et soyez persuadé que vos lettres me font toujours un vrai plaisir. Je vous prie d'accepter l'assurance que nous autres cultivateurs ne changeons jamais nos sentiments

Jean

[reçu le 3 mai par Mr Hentsch, rép. le 11 juin]

[32]

Lancy près de Genève le 11 Juin 1824

Monseigneur,

Le plaisir que j'ai éprouvé en recevant la lettre dont Votre Altesse Imperiale m'a honoré en date du 24 avril, auroit été sans mélange, si je n'y avois trouvé ce que je craignois, c'est-à-dire que c'est un long dérangement de santé, et un peu de mélancolie qui m'avoient privé de toutes communications directes. Les maux attachés à l'humanité tombent indistinctement sur tous. Heureux si nous n'avions à souffrir que de ceux aux quels la nature nous soumet, et si certaines conséquences, peut être inevitables, des institutions sociales ne doubloient pas pour nous la mesure du mal ! Aussi, après la sagesse de se résigner aux maux naturels, vient la sagesse de se soustraire aux maux factices, en s'isolant du contact des oisifs, des envieux, et des méchants. C'est en conséquence de cette opinion que je passe toute l'année à la campagne, non dans une solitude absolue, mais entouré de ma famille, et d'une bonne race de cultivateurs qui me sont attachées ; faisant valoir mes terres, en répandant autant de bonheur que je le puis sur mes aides, et en travaillant dans mon cabinet à répandre périodiquement des connoissances usuelles. De temps en temps les affaires publiques de notre petit Etat m'appellent forcément à la ville ; mais quand j'ai passé quelques heures dans l'atmosphère des passions et des intérêts, je reviens avec délices à ma retraite doucement laborieuse. La Bibliothèque Universelle prospère toujours. Elle court sa vingt-neuvième année. Elle me tient en correspondance avec le monde savant, littéraire, et agricole, qui vaut mieux que le monde politique, quoiqu'il ait aussi ses charlatans.

J'ai été agréablement occupé depuis trois ou quatre ans, du perfectionnement de la race des merinos, sous le rapport de la finesse égale de la laine, exclusivement à toute fantaisie de formes. Je joindrai ici un échantillon d'épaule et de cuisse d'un bélier qui a été couronné le 12 mai dernier au concours général des béliers du Léman. Votre Altesse Imperiale jugera du point de finesse où je suis parvenu, en travaillant à la loupe, et à force d'exclure. Cette année j'ai fait laver et assortir moi-même la tonte de mon troupeau. La prime se vend 24 francs le kilogramme. J'ai lieu de croire que chaque tonte me rendra de 22 à 23 francs, ce que je saurai avant 15 jours. J'ai dépassé de plusieurs degrés la finesse des bêtes de Saxe les plus belles dont j'ai pu me procurer des échantillons. Votre Altesse verra dans le N° d'avril de quelle manière on peut juger exactement les finesses comparatives. En 1822, j'avois vendu au C<sup>te</sup> de Colloredo un troupeau pour Judenbourg. Quand le troupeau fut en route, le Comte retira sa parole. J'offris le troupeau à Votre Altesse Imperiale, et je n'eus point de réponse. Le Prince

de Wrede le prit. Il en a été si content, qu'il m'en demande un autre. Cela n'étoit pas, à beaucoup près, si fin que ce que j'ai obtenu cette année, mais cependant beau, et avec des soins ce troupeau auroit fait le fonds d'une bergerie très perfectionnée. J'ai regrêté que vous ne soyez pas occupé, Monseigneur, de cette branche importante d'économie rurale. Rien n'est plus amusant que cette poursuite du superfin, par l'arrangement des alliances, et par un troupeau d'élite. Nous sommes nés pour la poursuite : elle est dans notre instinct ; et nous ne jouissons bien que des choses qui nous ont coûté de la peine. Ainsi le perfectionnement des merinos est tout à fait dans les convenances de notre nature. Le succès que j'ai obtenu m'encourage à envoyer 80 animaux superfins à mes bergeries d'Odessa : ils voyagent en voiture, et ont trois mois de route ; mais quand on tond seize mille toisons, comme nous le faisons cette année, il vaut la peine d'augmenter de 2 ou 3 francs la valeur de chacune.

Je voudrais que les membres de la Société d'agriculture de Stirie, et en particulier M<sup>r</sup> Moreau de Clagenfurth, dissent leur opinion de l'échantillon ci-joint. Les chèvres de vos montagnes de Stirie peuvent devenir un objet très intéressant pour l'industrie du pays ; mais la matière fournie par les merinos perfectionnés est d'un emploi bien plus étendu. Voilà les laines qui vont être demandées plus que jamais par l'Angleterre, affranchie de l'imbecille mesure d'un droit exorbitant d'entrée sur les laines étrangères. Comme Votre Altesse n'a probablement pas suivi ce détail, et que c'est une leçon intéressante d'économie politique, je vais rappeler les faits.

En 1819, le grand financier Vansittart qui avoit besoin des agriculteurs pour faire passer de nouveaux impôts en Parlement, leur accorda ce qu'il lui demandoient, savoir un impôt de 6 deniers sterling par livre (avoir du poids) de laine en suint, ou lavé à dos, ou lavé à fond, qui entroit en Angleterre : le droit auparavant n'étoit que de 3/4 de denier. Voyons ce qui en a résulté, et pour cela, comparons l'exportation des draps dans les trois années qui ont précédé le droit, avec cette exportation dans les trois années qui l'ont suivi.

En 1816, la valeur des draperies exportées a été de	£st.	8'053'022
en 1817 idem		6'334'915
en 1818 idem		6'004'312
pour les 3 ans	£st.	20'393'249

En 1820, la valeur des draperies exportées a été de	£st.	4'753'312
en 1821, idem		4'070'239
en 1822, idem		4'820'915
pour les 3 ans	£st.	13'644'466

Différence moyenne annuelle £st. 2'249'261

Les fabriques découragées par ce droit de 20% sur la matière première dont elles avoient besoin, ont languï ; et elles ont fabriqué beaucoup moins de laines anglaises. Ces laines du pays sont restées entreposées dans les greniers et dans les magasins des marchands, et le prix s'est avili, au lieu de hausser, comme Messrs les agriculteurs l'avoient espéré.

Au moment où l'expérience éclairait le ministère et le parlement en Angleterre, que faisoient le ministère et les chambres en France ? précisément la même faute ; ils établissoient un droit de 12 sols de France par livre sur les laines étrangères (au commencement de 1823). Le même

resultat de la mesure a été observé : les fabriques ont languï, et les laines françoises ont baissé de prix.

Quand Robinson et Huskison ont developpé leur système de liberté de commerce, les spéculateurs ont prévu ce qui alloit arriver, et les laines fines ont haussé de 25 à 30 pour cent. On compte que la matière fait le tiers de la valeur du drap. Ainsi, pendant trois ans de suite, l'Angleterre a fabriqué pour sept cent cinquante mille livres sterling de laine de moins, chaque année, qu'elle ne faisoit auparavant. Cette laine s'est entassée annuellement dans les magasins de l'Europe, et les prix se sont avilis, et chacun a crié qu'il y avoit trop de merinos dans le monde. Maintenant nous allons voir l'effet de la liberté d'entrée et des débouchés nouveaux. L'Angleterre avec ses filatures à vapeur, et ses enormes capitaux, et son esprit d'entreprise, peut fabriquer autant de laine pour habiller les deux Ameriques, que le continent de l'Europe pourra lui en fournir. Le grand suçoir des laines, la pompe aspirante des toisons fines, va reprendre son action, et la production des bêtes extrafines sera longtemps profitable aux industriels, et aux soigneux ; mais c'est à ceux-là seulement ; car le « Vellus solerti aureum » que j'ai inventé pour devise agronomique, est de toute verité.

Je n'ai rien reçu concernant la Societé agronomique de Stirie, depuis le cahier des réglemens. Je trouve vos resultats déjà obtenus d'autant plus admirables, qu'ils sont obtenus sans frais, et par le concours des volontés : chose bien honorable pour le pays, et où l'exemple de Votre Altesse Imperiale a surement la principale influence.

Je ne connois point le trèfle vert, et serois bien reconnoissant de quelques graines dans une lettre.

J'ai bien abusé de la permission que Votre Altesse m'a donnée d'ecrire des détails ; et pourtant il y a beaucoup de choses d'economie rurale courante, qui me restent à dire. Je n'ose pas ecrire un volume.

Je suis avec respect [etc.]

C. Pictet Conseiller d'Etat

Je suis honteux d'être un correspondant inutile de la Societé de Gratz. Si Votre Altesse Imperiale jugeoit à propos de lui communiquer ce qui concerne les laines, peut être se trouveroit-il des membres pour les quels cela auroit de l'intérêt.

Pictet est décédé le 28 décembre 1824.

Il ne parait pas que le second envoi de mérinos dont il est question ici ait eu lieu. Sur les bergeries, ou établissements de croisements, de Pictet en Nouvelle Russie, qui n'ont jamais, en raison de la lourdeur de l'administration russe et d'une insuffisance de capitaux, connu le succès espéré, on renvoie à la publication <[www.archivesfamillepictet.ch](http://www.archivesfamillepictet.ch)> intitulée : « Des bergeries familiales d'Odessa à la légation royale de Bavière à Paris, Charles René Pictet de Rochemont 1787-1856, documents, lettres, correspondance diplomatique. »

\*\*\*\*\*

## SOMMAIRE

1815

- N°1. Pictet 26 avril : remerciements pour les bontés dont il a été comblé à Vienne ; pour la permission de lui écrire directement ; sa nomination de commandant des forces armées genevoises. p. 4
- N° 2. 6 mai : projet de faire passer un corps d'armée autrichien d'Italie en France par la Suisse ; inconvénients au regard du principe de la neutralité décidé à Vienne. p. 5
- N° 3. 5 juin : crainte d'incidents en passant par le canton de Vaud, réflexion sur ce dernier resté favorable à Napoléon. p. 5
- N° 4 Archiduc, Bâle 3 juillet : impressions retirées de son passage en Alsace ; siège de Huningue, manque d'artillerie ; proclamation de Bachmann ; considérations sur la Suisse ; Fellenberg. p. 7
- N° 5. Pictet 8 juillet : offre d'artillerie. p. 9
- N° 6. Archiduc, Bâle 10 juillet : visite de Pictet fils ; félicitations à Genève ; état des esprits en France. p. 10
- N° 7. Pictet 16 juillet : recommandation pour Pellegrino Rossi. p. 11
- N° 8. 17 juillet : considérations sur les frontières militaires de Genève et de la Suisse de cette ville à Bâle ; hésitations sur le pays de Gex peuplé « d'enfants en politique ». p. 11
- N° 9. 19 juillet : sur le même sujet ; des frontières militaires obligeront la Suisse d'avoir un gouvernement fédéral fort pour les défendre ; identité sur ce point des intérêts de la Suisse et de l'Autriche. p. 14
- N° 10. Archiduc, Bâle 22 juillet : Projet de frontières militaires ; nécessité de régénérer la Suisse pour que son territoire redevienne inviolable. p. 16

N° 11. Pictet 31 juillet : l'archiduc est le meilleur des Suisse ; institutions fédérales, organisation militaire ; mission à lui confiée à Paris p. 18

N° 12. Archiduc, Londres 24 décembre : impressions de l'Angleterre ; médiocrité du roi et du gouvernement de Sardaigne p. 20

1816

N°13. Vienne 3 juin : mort de l'impératrice ; félicitations pour le succès des négociations à Turin ; écoles selon la méthode de Lancaster. p. 22

N° 14. Vienne 30 septembre : critique de la Sardaigne ; organisation militaire de la Suisse ; écoles Lancaster et Bell ; récoltes médiocres ; son Journal de voyage en Angleterre. p. 24

N° 15. Graz 3 décembre : projets agronomiques ; réflexions sur l'éducation des paysans ; son Journal de voyage ; critique de la Sardaigne ; méfaits de l'instruction. p. 27

1817

N° 16. Vienne 3 mars : culture de la pomme de terre ; Journal de voyage ; Eynard ; réflexions sur l'éducation des princes. p. 30

N° 17. Vienne 5 mai : envoi de son manuscrit ; visite de van Berchem, réflexions sur les finances publiques ; nouvelles agronomiques. p. 31

N° 18. Vienne 29 juillet : docteur de Carro ; nouvelles agronomiques ; pauvreté scandaleuse de la Savoie, projet de route de transit en Suisse ; Bibliothèque universelle ; Brésil. p. 33

N° 19. 30 juillet : réflexions sur l'Angleterre ; critique de la Sardaigne ; organisation militaire de la Suisse. p. 37

N° 20. Vienne 27 novembre : son manuscrit ; projet de retourner en Angleterre ; Éloge de la Bibliothèque universelle ; agronomie. p. 39

1818

N° 21. Vienne 7 mars : son premier article dans la bibliothèque universelle lui plait ; docteur de Carro ; agriculture belge. p. 40

N°22. Thernberg 15 juin : rhumatismes ; agronomie ; réflexions sur l'Amérique. p. 41

N° 23. Thernberg 10 novembre : son goût de la solitude ; agronomie ; éloge de Genève ; mœurs anglaises. p. 43

1819

N° 24. Thernberg 8 avril : projet de société européenne ; progrès de son institut à Graz. p. 45

N° 25. Vienne 17 janvier : nouvelles agronomiques ; réflexion sur la démoralisation de toutes les classes sociales et ses conséquences, vision écologique de la société ; avis sur les fortifications de Genève. p. 46

N° 26. Vienne 12 décembre : nouvelles de l'institut de Graz ; l'Autriche épargnée par l'agitation des esprits en Europe. p. 49

1820

N° 27. Thernberg 16 juin : agronomie ; farine de pommes de terre ; agitation en Europe p. 50

1821

N° 28. Vienne 10 janvier : agitation en Europe ; agronomie ; éloge de la solitude. p. 52

N° 29. Vienne octobre : agronomie ; iode ; événements d'Espagne. p. 53

1824

N° 30. Pictet 15 mars : article sur Hofwyl ; son école Lancaster ; éloge de la pomme de terre associées au colza ; droits de douane nuisibles à son commerce. p. 55

N° 31 Vienne 24 avril : sa maladie ; progrès de sa société d'agriculture ; pommes de terre ; école des pauvres. p. 55

N° 32. Lancy 11 juin : réflexions sur la maladie ; sa retraite laborieuse à Lancy, succès de son élevage de mérinos ; Odessa ; effet des droits d'entrée sur les laines en Angleterre, mêmes erreurs commises en France ; éloge de la liberté du commerce. p. 57

\*\*\*